
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01970300 8

BIBLIOTHÈQUE

D'UNE

FEMME CHRÉTIENNE

PROPRIÉTÉ DE

Ve Poussielgue-Rusand

PARIS, IMPRIMERIE DE POUSSIELGUE,
rue Croix-des-Petits-Champs, 29.

HISTOIRE

DE

LA RÉDEMPTION,

PAR L'ABBÉ FRÉDÉRIC-ÉDOUARD CHASSAY,

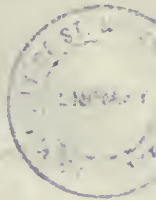
Professeur de Philosophie au grand Séminaire de Bayeux,
membre des Académies de l'Enseignement et de Caen.

Exister, c'est combattre.





PARIS,
LIBRAIRIE DE Mme Ve POUSSIELGUE-RUSAND,
rue du Petit-Bourbon Saint-Sulpice, 3,
A LYON, J. B. PÉLAGAUD ET Cie.
1850



AU RÉVÉREND PÈRE JEAN PERRONE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

PROFESSEUR AU COLLÉGE ROMAIN,

HOMMAGE RESPECTUEUX.

PLAN GÉNÉRAL

DE

la Bibliothèque d'une Femme-Chrétienne.

LA PURETÉ DU COEUR, II[e] édition (paru).

MANUEL D'UNE FEMME CHRÉTIENNE (paru).

LA FEMME CHRÉTIENNE ET LE MONDE (paru).

LES DISTRACTIONS ET LES PRÉJUGÉS DU MONDE.

LES DEVOIRS DES FEMMES DANS LA FAMILLE.

LES DEVOIRS DES MÈRES AU POINT DE VUE CATHOLIQUE.

MARTHE ET MARIE OU L'ÉDUCATION DES FILLES.

LES SACREMENTS OU LA VIE INTÉRIEURE.

LA PERFECTION OU LE SERMON SUR LA MONTAGNE.

HISTOIRE DE LA RÉDEMPTION.

LES TEMPS APOSTOLIQUES.

PLAN GÉNÉRAL

DE

la Bibliothèque d'une Femme-Chrétienne.

LA PURETÉ DU CŒUR, IIe édition (paru).

MANUEL D'UNE FEMME CHRÉTIENNE (paru).

LA FEMME CHRÉTIENNE ET LE MONDE (paru).

LES DISTRACTIONS ET LES PRÉJUGÉS DU MONDE.

LES DEVOIRS DES FEMMES DANS LA FAMILLE.

LES DEVOIRS DES MÈRES AU POINT DE VUE CATHOLIQUE.

MARTHE ET MARIE OU L'ÉDUCATION DES FILLES.

LES SACREMENTS OU LA VIE INTÉRIEURE.

LA PERFECTION OU LE SERMON SUR LA MONTAGNE.

HISTOIRE DE LA RÉDEMPTION.

LES TEMPS APOSTOLIQUES.

Autres ouvrages du même auteur.

Le Christ et l'Évangile. — La France, IIe édition, 2 volumes réunis. (Paris, Lecoffre.)

Le Christ et l'Évangile. — L'Allemagne, 2 volumes. (Paris, Lecoffre.)

Les Études cléricales. (Paris, Migne.)

Le Docteur Strauss et ses adversaires. (Migne.)

Le Tableau des Apologistes chrétiens. (Migne.)

L'Indicateur apologétique. (Migne.)

Le Mysticisme catholique. (Paris et Lyon, Périsse.)

Lettres sur la Chute primitive. (Univ. catholique.)

Madame de Stael. (Université catholique.)

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT.

Histoire de la Rédemption, tome IIe.

Les Devoirs des Femmes dans la Famille.

PRÉFACE.

On ignore si généralement les grands événements par lesquels s'est accomplie la rédemption du genre humain que nous avons cru nécessaire de compléter notre *Bibliothèque d'une femme chrétienne* par un ouvrage qui renferme un récit complet et détaillé de la vie du Sauveur.

Ce n'est pas la première fois qu'on essaie ce travail important; mais il nous semble qu'aucun des livres publiés en France sur ce sujet ne réalise notre pensée.

Le P. de Ligny et la multitude de ses imitateurs n'ont eu d'autre but que de faire une concordance des récits évangéliques, accompagnés de notes plus ou moins étendues; quoique ce travail ne soit pas sans importance, une histoire de la Rédemption, composée à ce point

de vue, présente tant de lacunes et de difficultés, qu'elle est très peu intelligible pour les personnes, dont le nombre est d'ailleurs si grand, qui ignorent les annales des Hébreux et des Romains, les lois, les usages, l'état social et la géographie de la Palestine au temps de Jésus-Christ.

C'est pour cette classe de lecteurs que nous avons écrit ce livre, et nous avons eu, pour son exécution, une multitude de ressources qui manquaient au P. de Ligny et aux écrivains français qui ont suivi la même méthode que lui.

Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, l'histoire du Rédempteur a été chez nos voisins d'au-delà du Rhin l'objet d'études approfondies dans les écoles protestantes. Quoique tous ces travaux n'aient pas la même valeur et la même exactitude, quelques-uns néanmoins présentent d'importantes recherches, qui jettent un grand jour sur les récits évangéliques et qui servent à en éclaircir les fréquentes obscurités. Nous avons consulté ceux de ces écrivains qui pouvaient nous aider à réaliser notre plan,

principalement MM. F. de Stolberg (1), Eschenmayer (2), Kuhn (3), Néander (4), de Hirscher (5), et Sepp (6). Ce dernier surtout nous

(1) La vie de Jésus-Christ qui fait partie de son *Histoire de la Religion de Jésus.*

(2) L'ouvrage d'Eschenmayer est intitulé *Ischariotisme.* Il n'a jamais été traduit en français. Nous avons publié de longs fragments de la première partie dans *le Docteur Strauss et ses Adversaires.* Il traite dans la seconde partie de plusieurs circonstances importantes de vie de Jésus-Christ. — La traduction que nous avons consultée est due au zèle d'un de nos amis qui a aussi traduit l'ouvrage de Hirscher dont nous avons reproduit plusieurs fragments.

(3) Le livre de Kuhn est intitulé *la Vie de Jésus* scientifiquement examinée. Nous en avons publié de longs fragments dans *le Docteur Strauss et ses Adversaires,* qui sont dus au traducteur d'Eschenmayer et de Hirscher. Étranger à toute prétention littéraire et n'ayant d'autre pensée que de donner à ses patientes études un but véritablement chrétien, il ne nous permet pas de révéler son nom.

(4) L'ouvrage du théologien protestant Néander est intitulé *Vie du Christ.* Il n'a jamais été traduit en français. Un homme du monde, dont l'amitié nous honore, en a fait une traduction destinée à faciliter le travail que nous publions.

(5) Le livre de Hirscher est : *Histoire de Jésus Christ, Fils de Dieu et Sauveur du monde.* Il n'a pas été traduit.

(6) Le titre de l'immense ouvrage du docteur Sepp

a fourni une foule de détails et de renseignements de la plus grande valeur. Son ouvrage est une mine inépuisable dans laquelle nous avons trouvé des trésors de science exégétique et historique. Cependant, tout en nous servant constamment des histoires de Jésus-Christ écrites par les Allemands, nous avons évité avec soin les questions ardues et compliquées que nécessite la controverse dirigée par les apologistes de l'Évangile contre les rationalistes contemporains. Nous n'avons pas voulu faire une vie du Christ au point de vue scientifique. Nous espérons l'entreprendre un jour selon la mesure de nos forces; mais nous ne sommes pas encore en mesure de réaliser cette difficile entreprise.

Le soin que nous avons mis à interroger les

est *Vie du Christ.* Il n'a jamais été traduit en français. La traduction dont nous nous sommes servi est due au traducteur de Néander. Il a fallu un zèle vraiment admirable pour entreprendre avec tant de modestie et d'abnégation un travail aussi considérable et pour y consacrer pendant plusieurs années presque tout son temps, malgré la fatigue inséparable d'une besogne si aride et si absorbante. L'esprit chrétien inspire seul de pareils sacrifices et un pareil courage.

savants des écoles germaniques ne nous a pas fait oublier que nous avons chez nous des trésors de science exégétique auxquels les Allemands ne rendent pas la justice qu'ils méritent (1). Ces grands travaux nous ont servi plus d'une fois pour éclaircir bien des détails obscurs de l'histoire évangélique.

Parmi les écrivains français, les voyageurs qui ont parcouru la Palestine ou les géographes qui l'ont spécialement étudiée nous ont encore fourni de grandes ressources. Outre l'ouvrage allemand du docteur Rohr (2), nous avons bien des fois consulté les voyages de Châteaubriand (3), de MM. Michaud et Poujoulat (4),

(1) Y a-t-il en Allemagne des ouvrages supérieurs pour les questions relatives au nouveau Testament au *Dictionnaire de la Bible* de Dom Calmet, au *Dictionnaire de Philologie sacrée* de Huré, à l'*Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine* du P. Pezron ?

(2) Nous avons souvent comparé avec la *Palestine au temps de Jésus-Christ* du docteur Rohr les *Voyages de Jésus-Christ*, composés par un écrivain français.

(3) CHATEAUBRIAND, *Itinéraire*.

(4) MICHAUD et POUJOULAT, *Correspond. d'Orient*.

de Lamartine (1), de Géramb (2) et de l'écrivain anonyme qui a publié la *Terre-Sainte illustrée.* (3)

Enfin, pour présenter l'histoire de la Rédemption sous toutes ses faces, et satisfaire aux justes exigences de la piété, nous avons expliqué la signification profonde et mystérieuse de tous les éléments de la vie de notre Sauveur, en essayant de montrer que chacune de ses actions contient une règle claire et pratique, applicable aux diverses circonstances parmi lesquelles se développe l'activité de l'âme chrétienne. Afin de donner à cette partie de notre travail une plus grande autorité, nous avons reproduit textuellement les réflexions les plus solides et les plus frappantes des SS. Pères, des prédicateurs les plus célèbres et des meilleurs écrivains ascétiques. Ce livre n'est donc pas seulement une histoire du Fils de Dieu; mais c'est un

(1) A. de Lamartine, *Voyage en Orient.*

(2) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem.*

(3) *Le Livre d'Or des Familles ou la Terre-Sainte illustrée.*

commentaire complet de l'Évangile au point de vue de la piété chrétienne. Ce livre sacré est tellement plein de profondeur et de mystères que les intelligences les plus pénétrantes en saisissent difficilement le véritable sens. Nous croyons qu'après avoir lu cet ouvrage on aura des enseignements du livre sacré une idée beaucoup plus complète, plus élevée et surtout beaucoup plus exacte.

Il est bien évident qu'un pareil livre, quoiqu'il forme le couronnement de notre *Bibliothèque d'une Femme chrétienne*, ne convient pas seulement à une seule classe de personnes exclusivement. Il s'adresse sans aucun doute à tous ceux qui vivent dans le monde, qui ne peuvent faire d'études exégétiques et pour lesquels, en général, l'Évangile est un livre fermé. Nous osons même avancer qu'il pourra très bien être utile aux catéchistes, aux prédicateurs, aux jeunes théologiens, à tous ceux, en un mot, que leur ministère oblige de bien comprendre et d'enseigner exactement les mystères du Christianisme.

Quand il s'agit de publier un ouvrage consacré à la gloire du Sauveur, n'est-ce pas pour nous une obligation de le faire paraître sous les auspices de l'illustre théologien qui a, par de si profondes recherches, défendu la divinité du Fils de Dieu contre les sophismes du rationalisme contemporain? (1) Il nous est, du reste, bien doux de remplir ce devoir, quand nous nous rappelons la bienveillance cordiale avec laquelle le « prince des théologiens contemporains » (2) a bien voulu encourager constamment nos modestes travaux.

SOMMERVIEU, fête de S. Bernardin de Sienne, mai 1850.

(1) Tous ceux qui ont lu les célèbres leçons théologiques du R. P. Perrone se rappellent avec quelle science il a défendu la divinité du Verbe contre Vegscheider et les rationalistes allemands.

(2) C'est le nom que donne au R. P. Perrone *l'Histoire abrégée de la Théologie*, qui fait partie de l'*Encyclopédie théologique* de M. l'abbé Migne.

INTRODUCTION.

Il fallait que Jésus donnât à ses disciples l'exemple du combat et de la victoire.

(LE DOCTEUR DE HIRSCHER.)

§ Ier.

NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LA VIE DU SAUVEUR.

« Nul ne peut, dit l'apôtre, poser un autre fondement que celui qui est posé, qui est Jésus-Christ. » (1)

« Dieu, dit S. Augustin, est l'être source de tout bien ; l'homme est l'être vide de tout bien. » (2)

Si nous voulons asseoir notre âme dans l'éternelle stabilité et contenter nos désirs, appuyons-nous sur la pierre angulaire, puisons à la source intarissable des eaux vives.

(1) Fundamentum aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Jesus Christus. (S. Paul, I *Corinthiens*, III, II.)

(2) Deus res summe sufficiens, homo res summe deficiens. (S. Augustin, *Soliloques*, livre I.)

Que le pécheur qui désire déposer le fardeau de ses iniquités et arriver à la paix de l'esprit écoute le Seigneur, qui l'invite au pardon, lui disant : *Venez à moi, vous tous qui travaillez* du labeur de la souffrance, *et qui êtes chargés* du poids de vos fautes ; *je vous soulagerai ; vous trouverez en moi le repos pour vos âmes.* Que le malade écoute le compatissant médecin ; qu'il aille à lui par une profonde contrition, une confession exacte, une ferme résolution de fuir le mal et de pratiquer le bien. Qu'après avoir été réconcilié à Jésus-Christ par la pénitence il médite assidûment sa vie très sainte, et célèbre chaque jour le doux sabbat de la contemplation, en lequel il se reposera du tumulte du monde et de la mutabilité des choses humaines ; car la vie du Christ est au pécheur tout ce dont il a besoin tandis qu'il habite cette terre de ténèbres et de misère. Elle efface en lui le péché : Dieu est un feu dévorant qui détruit toute souillure (1). Elle dissipera l'ignorance de son esprit : le Christ est la lumière qui brille dans la nuit ; guidé par sa clarté, il apprendra à dis-

(1) Deus ignis consumens est. (*Deutéronome*, IV, 24.)

poser sa vie en conformité à l'ordre éternel, et à user des créatures de telle sorte qu'elles lui servent à lui et à ses frères à s'approcher du Créateur. Elle donne la grâce des larmes; elle est l'onction de la sécheresse; car le Christ est la fontaine des jardins, le puits des eaux rafraîchissantes. Elle est à l'âme un suave entretien qui jamais ne produit l'ennui, mais toujours la joie paisible (1). Elle est la consolation du solitaire, le doux nid où, semblable à la colombe, il réchauffe nos amoureuses pensées. Elle est la part excellente qui ne sera point enlevée à celui qui l'a choisie, et qui s'assied aux pieds de Jésus pour recevoir ses enseignements. La récompense de cette âme sera de garder éternellement ce qu'elle a pris pour son partage sur cette terre. La vie du Christ nous élève jusqu'à la connaissance de l'essence divine, jusqu'au Père inaccessible que nul ne sait que par le Fils, seule voie ouverte pour mener du néant à l'infini (2). Elle est l'apprentissage du ciel; en elle nous regardons sans cesse celui dont la vue fait

(1) Non habet tædium convictus illius. (*Sagesse*, VIII, 16.)

(2) Nemo novit Patrem nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. (S. MATTHIEU, XI, 27.)

les délices des anges (1). Elle ôte les périls et les terreurs de la mort; car le pécheur fidèle qui chaque jour aura préparé dans son cœur à Jésus-Christ l'hospitalité et le lit embaumé de l'oraison sera à son tour reçu par le Seigneur dans les célestes demeures, où il continuera durant l'éternité l'union commencée sur cette terre.

Approchez-vous donc de Jésus, mes frères, d'un cœur recueilli; et, le suivant tous les jours de sa vie, goûtez les fruits abondants de consolation et de doctrine que vous offre chacune de ses paroles et de ses actions. Avec l'ange, soyez témoins de son incarnation; voyez-le descendre du sein de son Père dans le sein de Marie. Félicitez la bienheureuse Vierge qui l'a porté pour votre salut. Aidez Joseph dans les soins qu'il prit d'elle et de lui à Bethléem. Suivez les mages, imitez la confiance de leur foi, adorez comme eux le désiré des nations. Portez-le avec ses parents à Jérusalem; présentez-le au temple; méditez les années de sa soumission

(1) In quem desiderant angeli prospicere. (S. Pierre, I *Epître*, I, 12.)

et de son obscurité dans la petite ville de Nazareth. Et vous tous qui êtes pauvres et ignorés, réjouissez-vous de ce que la divine sagesse a voulu consacrer trente ans de son séjour sur la terre à vous servir de modèle. Puis accompagnez avec les apôtres le bon Pasteur à travers les campagnes où il cherchait la brebis perdue. Voyez comme toujours il a été miséricordieux envers les pauvres, condescendant envers les pécheurs à la table desquels il s'asseyait. Considérez que jamais il n'a rebuté personne, il ne s'est détourné de personne, pas même des lépreux. Il a été patient envers les injures, doux dans ses réponses, toujours prêt à être le serviteur de tous, ainsi qu'il le dit (1). A tous il a laissé des exemples que tous nous devons suivre (2). En compagnie de sa mère et de son cher disciple, assistons-le à l'heure de sa mort, comptons les blessures qu'il a reçues pour notre amour, cherchons-le comme Marie-Madeleine jusqu'à ce que nous méritions de le trouver.

(1) Ecce in medio vestrum sum sicut qui ministrat. (S. Luc, xxii, 27.)

(2) Exemplum dedi vobis ut quemadmodum feci, ita et vos faciatis. (S. Jean, xiii, 15.)

Suivons-le de nos désirs lorsqu'il remonte dans la commune patrie, où il va préparer nos couronnes.

Que cependant, ainsi qu'il convient à des hommes faibles, accablés de beaucoup de maux, tout ce qui dans la vie de Jésus-Christ parle d'humiliation et de souffrances soit le sujet préféré de nos pensées, la méditation choisie de notre âme ; car telle est la nourriture qui nous convient pendant que nous habitons cette vallée de larmes, où nous semons avec tant de gémissements ce qui ne doit fleurir que dans le ciel. « Imitons, dit S. Bernard, la prudence de l'Épouse des Cantiques, qui s'était fait de son bien-aimé un bouquet de myrrhe qu'elle avait placé sur son cœur (1). » Pour moi, à la place de tous les mérites dont j'étais dépourvu, j'ai recueilli les angoisses et les amertumes de mon Maître, la pauvreté de son enfance, l'abaissement de sa passion, les tressaillements de son agonie, les douleurs de sa mort. Je m'en suis fait un faisceau de myrrhe, ne cessant de re-

(1) Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi. Inter ubera mea commorabitur. (*Cantique des Cantiques.*)

passer ces choses et de les rappeler dans la mémoire de mon cœur ; de telle sorte que ces amertumes me sont devenues très douces, semblables à un souvenir de suavité qui s'épanche au dehors (1) ; car, ainsi que vous le savez, je n'ai plus eu d'autre sagesse, je n'ai plus eu d'autre discours parmi vous, je n'ai plus eu d'autre philosophie que Jésus, et Jésus crucifié ! De même que la colombe se repose dans les trous de la pierre (2), de même toute l'amoureuse pensée du chrétien fidèle est dans les blessures de Jésus-Christ. Venez à ce refuge, ô pauvres affligés, qui que vous soyez, persécutés par le monde, par le démon, par votre propre cœur ! Ne gardez pas votre âme en vous-mêmes. Jetez-la dans l'inébranlable forteresse, dans la pierre vive, dans les entrailles du Sauveur (3). Ses plaies ne sont toutes grandes

(1) Memoriam abundantiæ suavitatis horum eructabo. (*Psaume*, 144.)

(2) In foraminibus petræ, in caverna materiæ. (*Cantique des Cantiques.*)

(3) Le même point de vue a encore été développé ailleurs avec bonheur par S. Bernard : « Le courage du martyr provient de ce qu'il habite de tout son amour dans les blessures du Christ, et qu'il y demeure par une incessante méditation. C'est

ouvertes que pour vous y faire entrer. Si votre âme n'a d'autre demeure et d'autre garde que votre corps faible et passible, elle pliera sous le poids de la souffrance, elle succombera sous l'attaque de la tentation ; mais si vous la savez loger dans les trous de la pierre angulaire, de la pierre impassible, ayez confiance! elle résistera, elle vaincra avec elle, comme elle. »

Vous voyez, mes frères, ce qu'est à votre faiblesse la méditation de la vie de notre Seigneur Jésus-Christ, votre port dans la tempête, votre forteresse contre les attaques de l'ennemi, votre refuge, votre paix. Priez pour moi, pauvre pécheur qui m'efforce de vous introduire dans cette terre de fécondité, non que je pense vous en faire goûter tous les fruits ; mais au milieu de cette abondante moisson je choisirai, suivant mon pouvoir et vos besoins, ce qui

là qu'il se tient debout et triomphant, et trépignant de joie, bien que son corps soit en lambeaux, et que le fer lui ouvre le cœur. Où est donc alors l'âme du martyr? Elle est dans les plaies de Jésus, dans ces plaies qui s'ouvrent pour la recevoir. Si elle restait dans ses propres entrailles, elle sentirait peut-être le fer qui les tourmente; elle ne supporterait pas la douleur, elle succomberait, elle renierait. »

me paraîtra le plus propre à nourrir vos âmes. Je vous demande à votre tour, si vous voulez en retirer quelque avantage, d'y appliquer les forces de votre intelligence et les affections de votre cœur ; et afin que vous fassiez cette méditation d'une manière très utile et qu'elle ne soit pas seulement la stérile occupation de votre esprit, rendez-vous présentes par la pensée les actions et les paroles de Jésus-Christ. Que ce qui s'est passé depuis des siècles se renouvelle devant vous. Ecoutez Jésus, voyez-le marcher, voyez-le s'asseoir ; que sa voix résonne à votre oreille ; rendez-vous familier le doux maître ; regardez ce visage vénérable qui inspirait le respect et l'amour, ces yeux si brillants de divinité et de miséricorde, cet aspect, ce maintien plein d'une suave gravité. Vous n'êtes pas seuls avec lui ; entourez-vous de tous les personnages de l'Évangile. Contemplez Marie avec la troupe des saintes femmes, les apôtres, les disciples, compagnie bienheureuse à laquelle vous vous mêlez. Qu'ensuite votre imagination vous représente cette terre bénie, illustrée par tant de prodiges, réjouie durant trente-trois ans de la présence corporelle

de Jésus, baignée de son sang précieux, terre vers laquelle ont aspiré les patriarches, qui ne pouvant y vivre ont voulu y être ensevelis, terre où tant de saints ont passé leurs jours dans la pénitence et pour laquelle tant de chrétiens sont morts de la mort des martyrs. Voici la grotte de Bethléem, tabernacle de Dieu avec les hommes, la pauvre maison de Nazareth, les rives désertes du Jourdain, la mer de Génézareth si souvent traversée par la barque de Pierre; le désert où Jésus se retirait pour prier, la montagne d'où il enseignait le peuple, le Thabor, témoin de sa gloire; le Jardin des Oliviers, qui vit son agonie, et surtout le Calvaire, où, dans la mort du Seigneur, a commencé notre vie et s'est accomplie l'œuvre de notre salut.

Prends donc cet Évangile, âme dévote au Sauveur; étudie cette bonne nouvelle, examine, pèse et considère tout ce qui a été dit de ton Seigneur, dont toute parole est pour ton instruction, toute douleur pour ton salut. Le voici devant toi celui qui est la voie, la vérité et la vie. En imitant ses œuvres tu parcours la voie sûre, en méditant sa doctrine tu connais la

vérité ; éclairé de sa lumière, marche dans sa route, et tu arriveras à la vie éternelle, qui est encore notre Seigneur Jésus. (1)

(1) Ce paragraphe est extrait d'une *Vie de Jésus-Christ* composée au quatorzième siècle par Ludolphe-le-Chartreux. Sans doute depuis cette époque ce grand sujet a reçu bien des développements, que l'ouvrage de Ludolphe ne contient pas; mais cet essai est déjà remarquable, et S. François de Sales mettait le livre du moine saxon à côté des écrits ascétiques de Gerson et de sainte Thérèse. Le livre de Ludolphe a été traduit dès 1490. Une nouvelle traduction, attribuée à la plume d'une femme, a paru en 1848. C'est cette traduction que nous citerons toujours. (Voyez Ludolphe-le-Chartreux, *Vie de notre Seigneur Jésus-Christ*, Prologue.) — On trouvera aussi un beau développement des mêmes pensées dans S. Bonaventure, *Méditations de la Vie du Christ*, traduction Henri de Riancey, Prologue ou Avant-Propos.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

§ II.

LA PRÉPARATION ÉVANGÉLIQUE.

Le premier homme, qui avait été créé dans l'innocence, ayant abusé de sa liberté et encouru pour lui et pour toute sa postérité la disgrâce de Dieu par sa désobéissance, avait perdu pour lui et pour ses descendants tous les droits que la justice originelle leur donnait à la félicité; il était devenu l'esclave du démon, il s'était plongé dans ce fond inépuisable de misères, triste effet du péché originel, et s'était attiré ce déluge de maux qui a inondé toute la terre.

Dieu, qui de toute éternité avait prévu cette malheureuse chute, avait aussi de toute éternité résolu de la réparer; mais comme nulle pure

créature, quelque parfaite qu'elle pût être, ne pouvait pleinement satisfaire à la justice divine, à cause de la disproportion infinie qu'il y a entre la satisfaction toujours bornée d'une pure créature et la majesté infinie d'un Dieu offensé, ce père des miséricordes avait résolu l'Incarnation de la seconde personne de la Trinité adorable, c'est à dire du Verbe éternel, qui, en se faisant chair, devenait Dieu et homme tout ensemble, et qui seul était en état de satisfaire comme homme, et de dignement satisfaire comme étant tout ensemble homme et Dieu.

Ce mystère étant si fort au dessus de l'esprit humain, il était nécessaire de le rendre accessible et croyable par des marques sensibles et proportionnées à la portée de l'esprit des hommes : Dieu l'a fait. Comme la prophétie est, de toutes ces marques sensibles, celle qui porte le plus visiblement un caractère de vrai, et qui frappe le plus, Dieu s'en est servi pour apprivoiser pour ainsi dire l'esprit humain, et lui rendre croyable ce qui lui était incompréhensible ; et par une surabondance de conviction il a bien voulu ajouter à la prédic-

tion la preuve des miracles, autre moyen sûr et sensible de rendre un mystère croyable, un fait incontestable, quelque incompréhensibles qu'ils soient aux lumières de la raison.

A peine le monde est-il sorti des mains du créateur, la chute du premier homme est à peine arrivée qu'on lui parle déjà d'un libérateur, d'un sauveur; on lui montre de loin cet Homme-Dieu, ce Messie par la puissance duquel la tête du serpent qui l'avait séduit doit être écrasée, et son esclave recouvrer la liberté. Quelques siècles se sont-ils écoulés, l'inondation générale a-t-elle fait un nouvel univers, Dieu se souvient de sa parole. Il pense à faire un peuple agréable à ses yeux; il en choisit un parmi la foule des nations éparses sur la terre; son amour se plaît à faire éclater en lui ses plus grandes miséricordes (1). Il daigne même traiter, pour ainsi dire, avec ses serviteurs, et dit à Abraham : En votre postérité seront bénis tous les peuples. A cette alliance si saintement jurée, les desseins de Dieu commencent, pour ainsi dire, à se développer, et partout il semble

(1) Voyez André, *Moïse révélateur.*

préluder à la naissance du Messie, de laquelle il prédit et annonce jusqu'aux moindres circonstances. Tous les grands hommes du peuple juif ne sont pas moins les figures de ce divin Sauveur que ses pères; ils le tracent chacun en sa façon, et tous ensemble le représentent tel qu'il doit paraître sur la terre. Tous les événements conduisent à lui; et les hommes, malgré la diversité de leurs vues, malgré l'inconstance de leurs projets, ne font que disposer, sans le savoir, les circonstances préliminaires de sa naissance.

Dieu ne s'est pas contenté de cette prédiction générale; il a envoyé de temps à autre des prophètes pour annoncer à Israel son rédempteur; ils marquent le temps précis de son avénement, sa conception miraculeuse dans le sein d'une vierge, le lieu de sa naissance, et toutes les circonstances de sa vie et de sa mort, et tous en font un portrait si vrai, si juste, si ressemblant qu'il n'est pas possible de s'y méprendre. (1)

Le sceptre ne sortira point de Juda, dit Jacob,

(1) Voyez Gaume, *Catéchisme de persévérance.*

près de dix-sept cents ans avant Jésus-Christ, et l'on verra toujours des capitaines, des magistrats et des juges nés de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé, et qui sera l'attente des peuples. Il est venu en effet ce Messie prédit, et ce n'a été, selon la prédiction, qu'après que le sceptre était sorti de Juda, et qu'il n'y avait plus que des étrangers qui gouvernassent le peuple. L'accomplissement a vérifié la prophétie dans la personne de Jésus-Christ; et en lisant ce qui avait été prédit on a reconnu visiblement dans Jésus-Christ le Messie.

La prophétie de Daniel fixe encore plus clairement l'époque de son avénement, et donne une idée encore plus détaillée des circonstances.

Dieu a fixé le temps à soixante et dix semaines d'années qui font quatre cent quatre-vingt-dix ans, en faveur de votre peuple et de votre ville, dit l'ange Gabriel au prophète Daniel, afin que les prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les prophéties soient accomplies, et

que le Saint des saints reçoive l'onction sacrée; c'est à dire que le Verbe se fasse chair et soit appelé l'oint du Seigneur. Après soixante et deux semaines le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le doit renoncer ne sera plus son peuple. Un peuple avec son chef (ce sont les Romains commandés par Titus) détruira la ville et son sanctuaire; elle finira par une ruine entière, et la désolation qui lui a été prédite arrivera après la fin de la guerre. Le Christ confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine, et à la moitié de la semaine les hosties et les sacrifices anciens seront abolis. L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin.

Cette prophétie était si précise et si claire que quand Jésus-Christ vint sur la terre tous les Juifs étaient persuadés que le terme de leur délivrance et de leurs espérances marqué par Daniel était arrivé. Les docteurs, comme le peuple, étaient dans l'attente; on comptait, pour ainsi dire, les heures, et on eût dit qu'on cherchait des yeux chaque jour celui que le ciel avait promis dès la naissance du monde,

et qui, selon le calcul du prophète, devait paraître dans ces jours. C'est aussi ce qui obligea les docteurs et le peuple, dès que S. Jean commença à prêcher, à se persuader que ce nouveau prédicateur pourrait bien être le Messie. *Ne forte ipse esset Christus.*

Nul des autres prophètes qui n'ait annoncé le Messie, nul qui n'ait étalé quelques traits si marqués, si circonstanciés de la vie, de la mort, de la résurrection du Sauveur, qu'on peut dire que son portrait était fini plusieurs siècles avant sa naissance.

David, ce roi prophète, cet homme selon le cœur de Dieu, donne dans ses psaumes l'histoire prophétique du Messie, et personne qui ne reconnaisse dans la peinture qu'il en fait l'histoire abrégée de Jésus-Christ (1). On y voit les promesses de la venue du Rédempteur, de la vocation des Gentils à la foi, de l'établissement de l'Église. Le psaume IIe regarde uniquement le Messie; le prophète y marque la divinité de Jésus-Christ, l'étendue de son empire, sa puissance, la conspiration de ses en-

(1) Voyez le P. BERTHIER, *Les Psaumes.*

nemis et le châtiment que doivent craindre ceux qui refusent de se soumettre à ses lois. Le troisième contient une figure de Jésus-Christ dans sa Passion ; le vingt-unième, sa prière sur la croix ; le vingt-septième, la persécution de l'Église. Le trente-unième est la figure de Jésus-Christ souffrant et glorifié, et le quarantième celle de la trahison du traître apôtre. Le soixante-septième est une prophétie visible de l'avénement de Jésus-Christ, de ses victoires, des mystères accomplis en sa personne, et de l'établissement de l'Église par ses apôtres. Le soixante-onzième prédit l'adoration des Mages. Le quatre-vingt-septième est une figure sensible de Jésus-Christ, qui prie son Père au temps de sa Passion. Dans le quatre-vingt-seizième David décrit le second avénement de Jésus-Christ au jugement universel, et dans le cent sixième la vocation des Gentils et l'établissement de l'Église. Le cent vingt-huitième nous représente visiblement l'Eglise victorieuse des persécutions ; et l'on peut dire que tout ce que le roi prophète raconte des mauvais traitements et des persécutions sanglantes qu'il a soufferts de la part de

Saül et de son propre fils Absalon est une allégorie continuelle de ce que Jésus-Christ a souffert de son propre peuple ; et, quoique David semble parler de sa propre personne, il est tout visible que ce qu'il dit ne peut s'appliquer qu'à ce divin Sauveur, dont il était lui-même la figure.

Foderunt manus meàs et pedes meos, dit-il dans le psaume vingt-unième ; ils m'ont percé les pieds et les mains, et ils ont si violemment tendu mon corps et tiré tous les membres qu'il serait aisé d'en compter les os. En ce pitoyable état, ajoute-t-il, je leur suis un doux spectacle, ils repaissent leurs yeux de mes douleurs : enfin, pour ne m'épargner aucun genre de supplice, ils ont partagé à mes yeux mes vêtements, et ils ont jeté ma robe au sort (1). Il est tout visible que rien de tout cela ne convient au prophète, et que tout ce psaume se doit entendre à la lettre de Jésus, que David fait parler sur la croix.

Il n'est pas jusqu'à la ville où devait naître le Sauveur qui n'ait été prédite.

(1) Et super vestem meam miserunt sortem.

Le prophète Michée, après avoir annoncé à Juda les malheurs qui devaient lui arriver, console son peuple, et lui promet un nouveau libérateur, le Messie, qui doit naître à Bethléem, dans la tribu de Juda (1). Et vous, Bethléem d'Éphrat, vous êtes petite entre les villes de Juda ; et c'est de vous cependant que sortira celui qui doit régner dans Israel, dont la génération est dès le commencement et de toute éternité quoiqu'il ne paraisse sur la terre que dans le temps. Le prophète distingue Bethléem d'Éphrat, d'où était la famille de David, d'un autre Bethléem qui était d'une tribu différente. Aussi était-on si persuadé que c'était à Bethléem que devait naître le Messie que lorsque le roi Hérode, alarmé à l'arrivée des mages, demanda aux prêtres et aux docteurs de la nation où devait naître le Messie, on n'hésita pas de citer cette prophétie, et de répondre que ce devait être à Bethléem de Juda.

La prophétie d'Isaïe roule toute sur les circonstances de la vie, de la passion et de la

(1) Et tu Bethleem Ephrata, parvulus es in millibus Juda, ex te enim egredietur qui sit dominator in Israel; et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis.

mort de Jésus-Christ; et le portrait qu'il en fait est si ressemblant que S. Jérôme a eu raison de dire qu'on prendrait Isaïe plutôt pour un évangéliste qui raconte ce qui est arrivé que pour un prophète qui prédit simplement ce qui devait arriver dans la suite. Il annonce la manière miraculeuse dont le Messie devait être conçu (1). Voici le prodige qui doit arriver : « Une vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, » qui signifie Dieu avec nous.

La peinture qu'il nous fait de la passion de Jésus-Christ dans le chapitre cinquante-troisième semble être composée d'après les évangélistes. « Nous l'avons vu, et il était si défiguré qu'il n'était plus connaissable (2). » Les prophètes voient l'avenir d'une manière si claire et si évidente qu'ils en parlent souvent comme d'un fait déjà passé (3). « Tout son corps, depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, n'est qu'une plaie; il a été si maltraité qu'il

(1) Ecce Virgo concipiet et pariet Filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.

(2) Vidimus eum, et non erat aspectus.

(3) A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.

nous a paru le dernier des hommes, un homme de douleurs (1). » Puis, faisant parler le Sauveur : « J'ai livré mon corps à ceux qui me frappaient, je n'ai point détourné mon visage de ceux qui m'outrageaient et qui me couvraient de crachats. » Reprenant ensuite la parole lui-même : « Il a pris sur lui, dit le prophète, nos propres misères ; il s'est chargé volontairement de nos iniquités (2) ; il a été couvert de plaies pour nos péchés ; il en a voulu subir toute la peine ; mais aussi ce n'est que par son sang répandu que nous avons été guéris (3). Au reste, continue le prophète, s'il a été immolé pour nous, c'est qu'il l'a bien voulu (4). Rien n'a été plus libre que son sacrifice; aussi n'a-t-il pas même ouvert la bouche pour se plaindre. Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger, gardant un profond silence, semblable à un agneau muet devant celui qui le tond (5). Mais comme malgré les iniquités d'au-

(1) Novissimus virorum, virum dolorum.
(2) Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras.
(3) Cujus livore sanati sumus.
(4) Oblatus est quia ipse voluit.
(5) Et quasi agnus coram tondente se obmutescet.

trui, dont il a bien voulu se charger et dont il est innocent, il est saint, il est juste par excellence, il justifiera par sa mort ce grand nombre de criminels (1) ; et parcequ'il s'est livré à la mort pour l'expiation des péchés, et qu'il a prié pour ceux mêmes qui lui ôtaient la vie, il verra une nombreuse postérité, il régnera dans tout l'univers et au-delà de tous les siècles (2). » Qui ne connaît le vrai portrait de Jésus mourant dans cette peinture ?

Tous les autres prophètes n'ont en vue que Jésus-Christ. Il est le principal objet de cette multitude de prédictions qui étalent les traits les plus marqués de sa vie. Nul des prophètes qui ne soit comme le héraut de cet Homme-Dieu, dont ils publient la sainteté et la divinité en même temps qu'ils prédisent le temps de sa venue. C'est lui qui est notre Dieu, dit le prophète Baruch, et nul autre ne subsistera devant lui (3). C'est lui qui a trouvé les voies de la vraie science et qui l'a donnée à Jacob, son

(1) Justificabit ipse justus multos.

(2) Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum.

(3) Hic est Deus noster, et non æstimabitur alius adversus eum.

serviteur, et à Israel, son bien aimé. Après cela il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes (1). C'est à dire ce Dieu dont la bonté est incompréhensible et la miséricorde infinie, après avoir instruit et préparé son peuple dans l'école des prophètes, et l'avoir rendu, par ces prédictions multipliées, capable d'un mystère si au dessus de la portée de l'esprit humain, il s'est rendu visible sur la terre par son incarnation ; et, s'étant fait homme, il a daigné converser familièrement avec les hommes et se faire semblable à eux.

On peut dire que tout le vieux Testament est une perpétuelle allégorie des mystères contenus dans le nouveau, et singulièrement de celui de l'incarnation du Verbe, sous les noms figuratifs de Christ, ou Oint du Seigneur, de Libérateur, de Chef, de Roi, d'Envoyé, de Messie, de Sauveur. C'est par ces peintures allégoriques que l'Esprit saint a voulu apprivoiser, pour ainsi dire, l'esprit humain à une vérité contre laquelle toute sa raison naturellement se révolte,

(1) Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est.

et la rendre capable peu à peu de la foi d'un mystère si fort au dessus des sens et de la raison. (1)

(1) Ce paragraphe est tiré de la *Vie de notre Seigneur Jésus-Christ*, par le P. Croiset, de la Compagnie de Jésus. Ce livre, qui n'est qu'un simple exposé des événements de cette grande vie, racontée dans l'ordre chronologique avec une très grande clarté, serait une fort bonne lecture pour les gens du peuple, et en général pour les personnes peu lettrées. L'auteur, qui se proposait probablement ce but, a éliminé de son travail toutes les discussions scientifiques. » (Voyez le P. Croiset, *la Vie de notre Seigneur Jésus-Christ*, § I, p. 11.)



§ III.

LE VERBE, FILS DE DIEU.

Au commencement, écrit le saint évangéliste Jean, était le Verbe. « Et le Verbe était « en Dieu. Et le Verbe était Dieu. Toutes cho- « ses ont été faites par lui. » (1)

Et comme le Verbe au commencement était avec Dieu et était Dieu, il devint homme aussi dans le temps, et il habita parmi nous. « Le « Verbe, dit l'évangéliste, s'est fait chair, nous « avons vu sa gloire telle que le Fils unique « devait la recevoir du Père. » (2)

(1) S. JEAN, chap. I, verset 1-3.
(2) S. JEAN, chap. I, verset 1-14.

Et de même que toutes choses ont été faites par lui, de même aussi toutes choses ont été ramenées en lui à leur destination originelle. Le monde était dans la nuit et en inimitié avec Dieu, mais le Verbe parut. Comme la lumière des hommes, il brilla au sein des ténèbres, et mit tous ceux qui vinrent à sa rencontre par la foi en état de devenir enfants de Dieu. (1)

Hélas! la plupart ne vinrent point au devant de lui. « Les ténèbres ne comprirent « point la lumière. Et quoique le monde ait « été créé par lui, cependant le monde ne l'a « point connu ; il est venu chez lui, et les siens « ne l'ont pas reçu (2). » Cependant des milliers d'hommes l'accueillirent avec joie, et furent engendrés de Dieu par lui.

Expliquons maintenant comment le Verbe, c'est à dire le Fils de Dieu, est devenu homme dans le temps, comment il a manifesté aux yeux du monde qu'il a créé la vérité et la grâce du Père, et tiré des ténèbres tous ceux qui ont voulu ou qui veulent croire en lui, pour

(1) S. Jean, chap. I, verset 4, 5, 12, 13.
(2) S. Jean, chap. I, verset 5, 10, 11.

les placer dans le royaume de la lumière, et d'ennemis de Dieu qu'ils étaient les élever à la dignité d'enfants chéris du Seigneur.

Mais avant de raconter tous les détails de ce grand événement tâchons, autant que le permet la faiblesse de l'intelligence humaine, de sonder la profondeur du mystère que S. Jean raconte avec une admirable concision dans le préambule du quatrième évangile.

Quels ont été les motifs qui ont déterminé le Verbe, Fils de Dieu, à quitter le sein de son Père et à paraître au milieu des hommes sous la forme de l'esclave.

La première cause de l'Incarnation, c'était le désir qu'avait notre Sauveur de réformer la nature humaine et de rétablir entre le ciel et la terre la chaîne d'or brisée par le péché d'Adam.

« L'homme fait à l'image de Dieu était comblé des richesses de la Divinité, mais la tache du péché avait gâté cette beauté originelle. Nous étions perdus sans ressources, nos actions ne pouvaient nous sauver, elles étaient même la cause de notre ruine ; rien ne pouvait nous empêcher de tomber dans le dernier des malheurs, qui est la damnation éternelle : mais

Dieu a eu compassion de nos malheurs ; quoiqu'il soit absolument exempt de passion, la tendresse prit la place de la colère, toute juste qu'elle était. Il a envoyé l'auteur de l'image pour la réformer, et pour lui rendre son premier lustre ; ayant la forme et la nature de Dieu, il s'est mis sous la forme d'un esclave pour rompre nos fers, et pour nous mettre en liberté, en nous rendant tous nos priviléges : c'est ainsi que nous avons été réformés, et que nous avons été remis au nombre des enfants de Dieu. » (1)

La seconde cause de l'Incarnation, c'était le désir que le Verbe de Dieu avait de donner aux enfants d'Adam un modèle pur et sans tache d'après lequel ils pussent travailler sérieusement à la réforme de leur esprit et de leur cœur.

Une des principales fins que le Père éternel s'est proposées en envoyant son Fils au monde, c'était de nous le donner pour modèle; et c'est ce que le Fils de Dieu lui-même a prétendu

(1) S. Basile de Séleucie, fragment d'un sermon traduit par l'abbé de Bellegarde.

dans son incarnation. C'est pour cela qu'il nous dit que non seulement il est le guide que nous devons suivre, mais encore le chemin où nous devons marcher, si nous voulons trouver la vérité, et arriver à la vie éternelle. C'est pour cela qu'il nous assure qu'il est la lumière qui éclaire tout homme venant au monde: quiconque veut se déclarer pour son serviteur et son disciple doit se faire une loi indispensable de le suivre. C'est pour cela que nous devons nous persuader qu'il nous dit à chaque action de sa vie ce qu'il dit à ses disciples, après leur avoir lavé les pieds (1): « Je vous ai donné cet exemple, afin que vous le suiviez. » D'où il faut conclure que ce Verbe divin n'est pas seulement venu au monde pour être notre Rédempteur et notre Sauveur, mais encore pour être notre modèle. Disons mieux : il n'a pu, en quelque façon, être notre Rédempteur et notre Sauveur sans être notre modèle ; car pour remplir tous les devoirs de Rédempteur et de Sauveur, il n'a pas dû seulement nous délivrer des peines

(1) *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis.*

éternelles de l'enfer, que nous avions méritées, et de la puissance du démon, mais encore de l'esclavage du péché, qui nous rendait dignes de ces peines, et de la tyrannie de nos passions, ce qu'il n'a pu faire qu'en nous portant par son exemple à la pratique des vertus contraires à ces passions. » (1)

Une troisième cause de l'incarnation du Fils de Dieu, c'était d'offrir à Dieu une satisfaction digne de sa souveraine majesté, ce que ne pouvait faire aucune créature, si parfaite qu'on veuille la supposer.

« Où trouvons-nous une créature qui puisse rendre à Dieu autant d'honneurs que le péché lui en a ôté, et qui puisse offrir à la justice divine une satisfaction égale à l'injure qu'il reçoit par le péché ? Il n'en faut point chercher : il n'y a qu'un Dieu qui puisse satisfaire à Dieu. Il ne le peut faire dans sa propre nature, c'est pourquoi il a fallu qu'il en ait emprunté une inférieure à la sienne, qu'il s'est rendue propre, et qu'il ait uni l'homme

(1) Le P. Nepveu, *l'Esprit du Christianisme*, livre I, chap. 2.

à une de ses personnes, pour recevoir dans cet Homme-Dieu la satisfaction qui lui était due ; pour pouvoir réconcilier la nature humaine, et la rétablir dans le bonheur dont elle était déchue par le péché. Il est vrai qu'il a poussé la charité au-delà de ce qui était nécessaire pour cette satisfaction, et S. Paul a raison de la nommer une charité excessive ; car la moindre soumission du cœur de Jésus à l'égard de son Père, le plus petit acte de religion de son âme infiniment sainte, était un sacrifice suffisant pour racheter mille mondes, et pour satisfaire à la majesté de Dieu, offensé par sa créature ; cependant le zèle de la gloire de Dieu et son amour pour les hommes lui ont fait faire un sacrifice de lui même, en prenant un corps, afin de pouvoir être une victime pour notre salut. » (1)

Enfin la compassion que le Verbe éternel a eue pour nos misères a été le motif le plus puissant de son incarnation.

« Ah, Seigneur, qu'avez-vous donc trouvé en moi qui pût vous intéresser pour moi ? Hélas ! vous n'y voyez que faiblesse, qu'infirmité, que

(1) Le P. de Condren, *l'Idée du Sacerdoce.*

péché. Mais, mon Dieu, ce sont ces mêmes infirmités, ces mêmes misères qui ont excité votre compassion. Plus vous en avez vu, plus vous y avez été sensible ; vous avez consulté votre cœur ; vous avez écouté votre amour, et votre amour a fait taire votre justice. O amour efficace ! puisqu'il vous a fait descendre du ciel même pour nous ! » (1)

Si Dieu a tant fait pour nous en nous donnant son divin Fils pour la rédemption de nos âmes, il n'est pas difficile de comprendre que nous avons contracté à son égard d'immenses obligations.

« Merveille incompréhensible ! Le Seigneur de la gloire a joint toutes les grandeurs d'un Dieu avec les bassesses d'un homme ; et celui qui a formé toutes les créatures n'a pas dédaigné de prendre la forme d'un serviteur ; et non seulement d'un serviteur, mais même d'un pécheur, qui est le dernier abîme d'humiliation où il pouvait descendre. Jusqu'où, Seigneur, avez-vous porté votre amour dans cet inconce-

(1) Le P. Le Valois, *Entretiens intérieurs sur les mystères de notre Seigneur.*

vable bienfait? vous ne vous êtes pas contenté d'être notre sauveur, notre créateur et notre protecteur, vous avez voulu vous faire notre compagnon, notre frère, notre chair, notre sang. Comment peut-il se faire que nous n'aimions pas ce Sauveur, après un si grand et si signalé bienfait? D'où vient que nous ne rentrons pas quelquefois dans nous-mêmes pour demander à notre cœur : qui est donc celui à qui je suis si cher, sans que je l'aie mérité, qui s'est rendu mon médecin, mon sauveur, mon protecteur, qui s'est servi d'un si étrange moyen pour m'attirer à lui, et qui a daigné s'abaisser jusqu'à prendre toutes mes misères pour me faire part de son bonheur et de tous ses biens? d'où vient que je ne brûle pas d'amour pour lui après tant d'obligations? » (1)

Mais ce n'est pas seulement à l'égard de Dieu que l'Incarnation nous impose de grands devoirs ; cet auguste mystère doit encore nous inspirer un profond respect de notre propre nature mêlé d'une sincère humilité.

« Ce n'était pas le dessein de Dieu de s'a-

(1) Le P. Grenade, *Méditations sur la vie de notre Seigneur.*

grandir soi-même en se faisant homme, car sa majesté infinie ne peut recevoir d'accroissement par tout ce qui est en dehors de lui ; mais il a voulu rehausser infiniment la bassesse de notre condition humaine en faisant que l'homme soit Dieu. Il s'est trouvé des hommes qui ont eu l'ambition de se faire adorer comme des dieux... Il n'appartient pas à la folie des princes ambitieux de se faire des dieux eux-mêmes ; mais ce qu'elle ne saurait faire, la sagesse infinie du Roi des rois l'a fait admirablement, en voulant que l'homme fût vraiment Dieu, lorsque Dieu s'est fait vraiment homme. Cet appétit insatiable de grandeur qui s'alluma dans le cœur de l'homme, lorsque le démon séduisant nos premiers pères leur promit qu'ils seraient comme des Dieux, fut frustré dans la personne du premier Adam ; mais il est rempli, et même comblé au-delà de ce qu'ils ont osé désirer, en la personne du second Adam, Jésus-Christ, où l'homme n'est pas seulement comme Dieu mais il est Dieu lui-même. » (1)

Ce respect de la nature humaine que l'In-

(1) Le P. d'Argentan, *Grandeurs de Jésus*, Ve Conférence.

carnation nous inspire doit se concilier avec l'intention perpétuelle d'humilier notre personnalité orgueilleuse et avec le désir sincère et sérieux d'imiter les abaissements incompréhensibles du Verbe fait chair. C'est la doctrine que tire avec raison du mystère que nous méditons un théologien éminent de la compagnie de Jésus :

« Puisque la divine bonté nous a élevés à un si haut degré d'honneur, par l'alliance qu'elle a daigné contracter avec nous, quelle estime ne devons-nous pas faire de nos âmes et de nos corps ? Reconnais, chrétien, l'excellence de cette dignité et la gloire de cette alliance, et prends bien garde de souiller par quelque péché une nature que la sagesse souveraine a tant estimée ! Qu'il te souvienne que tu n'as rien en toi qui ne se trouve en Dieu, ou qui ne soit Dieu, non pas en ta personne, mais en celle de ton Sauveur : tes mains, ton cœur et ton esprit y sont sanctifiés ou plutôt déifiés en ses yeux, en ses mains, en son cœur, en son esprit. Comment oses-tu donc par tes crimes et tes débordements déshonorer un Dieu qui se dit ton frère, après une si profonde humiliation de sa grandeur pour ton amour, pour ta gloire et pour

ton instruction? Comment as-tu le courage de ne pas te soumettre à ses ordres, et de l'offenser par ta rebellion?

N'est-il pas vrai que le Fils de Dieu s'est profondément humilié, quand il est descendu de son trône jusqu'à la dernière créature qui fût capable de raison, et quand il est descendu depuis l'être souverain jusqu'à l'homme, jusqu'à la chair, jusqu'au néant; non pour quelque peu d'années, mais pour une éternité tout entière; car il sera toujours Dieu, et jamais il n'abandonnera cette humanité qu'il a une fois prise, et les opprobres qu'il a soufferts en cette forme étrangère lui seront continuellement devant les yeux. Faut-il donc qu'un Dieu nous apprenne l'humilité pour ainsi dire à ses dépens? O mon Dieu, faites que je m'humilie dans mon néant, et que je souffre, pour votre amour, toutes les confusions qui me peuvent arriver en cette vie, afin d'honorer à jamais vos bontés et vos miséricordes, qui vous ont abaissé jusqu'à nos infirmités et nos misères, en prenant notre nature. » (1)

(1) Le P. Lessius, *des Perfections de Dieu.*

LIVRE PREMIER.



INCARNATION DU FILS DE DIEU,

SON ENFANCE ET SA JEUNESSE,

JUSQU'A SON ENTRÉE DANS LA VIE PUBLIQUE.

HISTOIRE

DE LA RÉDEMPTION.

CHAPITRE PREMIER.

ANNONCIATION DE LA NAISSANCE DU PRÉCURSEUR.

Une merveille aussi grande que l'incarnation du Verbe ou du Fils de Dieu ne pouvait arriver sans que les hommes y fussent préparés. L'incarnation s'opère pour le monde; et celui-ci, s'il veut en recevoir les effets bienfaisants, doit y correspondre par l'empressement joyeux d'une volonté pure.

Par le fait, le genre humain était complétement disposé à cette incarnation. La sagesse de Dieu avait, par des événements préparatoires, fait naître dans l'univers une foi générale en un Sauveur qui devait descendre du ciel (1); et des désirs uni-

(1) Nous avons prouvé cette attente universelle dans *le Christ et l'Évangile*, L'Allemagne, II.

versels appelaient alors sa venue. Des millions d'hommes s'écriaient : « Cieux, envoyez votre rosée ; nuées, laissez tomber sur la terre la pluie qui doit féconder la justice ! »

Il ne manquait plus qu'une seule chose ; il fallait qu'au moment où le Désiré des nations allait enfin paraître réellement au milieu du monde un héraut marchât devant lui pour annoncer à tous la bonne nouvelle du salut : « Il est là, devait-il dire, il est déjà au milieu de vous. Préparez les voies pour le recevoir d'une manière digne de lui ! » Et c'est en effet ce qui arriva. L'aube précède le soleil ; le Désiré des nations a son précurseur qui l'annonce à l'univers.

« Dans les montagnes de la Judée, dit le docteur Sepp, lors du premier retour de la captivité, quatre des anciennes classes sacerdotales, comptant plus de quatre mille membres, s'étaient établies à proximité de la ville sainte, aussi loin que l'on pouvait apercevoir du côté du sud le pinacle du Temple. » Là vivait, au temps du roi Hérode, un prêtre nommé Zacharie (1), dont la femme s'appelait Elisabeth (2). Ils étaient tous deux justes devant Dieu, et observaient d'une manière irrépréhensible les commandements et les ordonnances du Seigneur. Ils n'avaient

(1) Zacharie signifie : Mémoire du Seigneur.
(2) Elisabeth veut dire : Serment de Dieu.

point d'enfants, et étaient tous les deux avancés en âge. Or Zacharie, voulant à son tour exercer dans le Temple les fonctions de son ministère, y entra pour offrir des parfums, tandis que le peuple assemblé priait au dehors. Alors un ange du Seigneur lui apparut à la droite de l'autel des parfums. Zacharie, en le voyant, fut troublé et saisi de frayeur. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez point, Zacharie, votre prière a été exaucée. Elisabeth, votre femme, enfantera un fils, auquel vous donnerez le nom de Jean. (1) Vous en serez vous-même comblé de joie, et beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance. Il sera grand devant le Seigneur; il ne boira point de vin ni rien de ce qui peut enivrer; il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, et il convertira un grand nombre des enfants d'Israel au Seigneur leur Dieu. Il marchera devant lui avec l'esprit et la vertu d'Elie, pour inspirer les pieux sentiments des ancêtres à leurs descendants et l'esprit de justice à ceux qui désobéissent, afin de préparer au Seigneur un peuple qui lui soit agréable. » Zacharie répondit à l'ange : « Comment reconnaîtrai-je que tout ceci doit réellement arriver ; car je suis vieux, et ma femme est avancée en âge ? » L'ange lui répondit: « Je suis Gabriel; je me tiens devant Dieu, et j'ai

(1) Jean signifie : la grâce ou le don de Dieu.

été envoyé pour vous annoncer cette naissance. Voici le signe que vous aurez : Vous allez devenir muet, sans pouvoir parler jusqu'au jour où l'événement s'accomplira, parceque vous n'avez point cru à mes paroles.» Cependant le peuple attendait au dehors, et s'étonnait que Zacharie demeurât si longtemps. Mais lorsqu'il sortit il ne pouvait parler, et il fit entendre par signes qu'il avait eu une vision. Il resta muet, termina la semaine de son service, et s'en alla ensuite dans sa maison.

Tout arriva ainsi que l'ange l'avait prédit. Elisabeth devint grosse, et resta dans la retraite pendant cinq mois. Elle loua Dieu d'avoir détourné d'elle la honte de la stérilité ; mais elle n'avait été si longtemps sans avoir d'enfants que pour qu'il fût évident que celui qui lui était accordé maintenant était un don de Dieu, et que ce fils était réservé à de glorieuses destinées.

« Sainte Elisabeth, dit Bossuet, était comme son mari d'une vie sainte et irréprochable devant Dieu et devant les hommes. Comme lui elle était une fille d'Aaron et de la race sacerdotale, qui était dans la tribu de Lévi aussi distinguée que la tribu de Lévi était élevée parmi les tribus d'Israel. Tout relève la naissance de S. Jean-Baptiste, et rien ne pouvait mieux préparer les voies au Messie qui devait venir.

« Outre la stérilité d'Elisabeth, elle était, comme

Zacharie, avancée en âge; tout s'opposait au fruit qu'elle devait porter. Seigneur, nous sommes stériles : accablés de la vieillesse d'Adam et des anciennes habitudes de la corruption, nous ne pourrons produire aucun fruit; mais Dieu se plaît à tout tirer du néant.

« La vertu ne vient jamais parmi les hommes que des lieux naturellement stériles : « Et où le péché abonde, c'est là que la grâce veut surabonder. » C'est à l'humilité à l'attirer. Confessons notre impuissance, et Jean, c'est à dire « la grâce et la colombe, ou le Saint-Esprit, » nous sera donné....

« Jean, comme Samuel, fut le fruit de la prière. Mon âme, prie avec foi et persévérance : l'ange du Seigneur viendra; une douce confiance se formera; quelque lumière céleste apparaîtra dans le cœur, et Jean, qui est la grâce, en sera le fruit. Il faut demander : c'est une reconnaissance de sa puissance et de sa bonté; la confiance qui est le fruit d'un pur et fidèle amour s'y fait ressentir, c'est à dire qu'elle fait ressentir Dieu.

« Vous lui donnerez le nom de Jean. » Le même Ange dit à Marie : « Vous aurez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus; » et l'imposition du nom de Jean, qui est ordonnée par l'ange, est la préparation à un plus grand nom.

« Cet enfant vous mettra dans la joie et dans le ravissement; et la multitude se réjouira à sa nais-

sance. » C'est ce que l'ange promet, c'est ce que nous verrons bientôt accompli.

« Il sera grand devant le Seigneur. » Le même ange, en annonçant Jésus-Christ, répète la même parole : « Il sera grand ; » mais il ajoute : « Et il sera nommé le Fils du Très-Haut. » Jésus sera grand comme le Fils ; Jean sera grand comme un serviteur, comme un héraut qui marche devant son maître et inspire le respect à tout le monde. Jésus est grand par essence, et Jean sera grand par un éclat et un rejaillissement de la grandeur de Jésus. « Il ne boira point de vin ni de tout ce qui peut enivrer ; et il sera rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère. » Commençons à voir dans Jean le caractère de la pénitence et de l'abstinence. Seigneur, je le reconnais ; c'est lui qui prépare les voies à Jésus, la pénitence est sa vraie avant-courrière.

« C'est aussi un caractère de Nazaréen, c'est à dire un caractère de saint, de s'abstenir de vin et de tout ce qui enivre. Tout ce qui flatte les sens et les transporte est un obstacle à la sainteté ; si vous évitez l'ivresse et la joie des sens, une autre ivresse vous sera donnée : comme Jean vous serez rempli du Saint-Esprit et transporté d'une joie céleste. Ne vous laissez donc point enivrer aux charmes des sens ; n'attendez pas que le vin, que la joie du monde vous renverse entièrement la raison ; dès

que vous la goûtez, vous commencez à perdre le goût de la grâce, et vous êtes déjà tout troublé ; une épaisse vapeur vous offusque les sens : elle est douce, il est vrai, mais c'est par là qu'elle est pernicieuse ; tout se brouille dans notre cerveau, et c'est hasard si nous ne tombons point dans quelque étrange désordre. Fuyons, fuyons, « dès que le vin commence à briller et à pétiller dans la coupe ; il nous trompe en flattant nos sens, mais à la fin il nous mordra comme une couleuvre, et son poison se portera jusqu'à notre cœur. »

« Il convertira plusieurs des enfants d'Israel au Seigneur leur Dieu. » Hélas ! étant déjà enfants d'Israel, qu'avons-nous besoin d'être convertis ? Ne devons-nous pas avoir conservé la grâce ? Gémissons d'avoir besoin qu'on nous convertisse. Mais, hélas! notre état est bien pire, puisque même nous résistons à la grâce qui veut nous changer ; et plus durs que des pierres, nous ne voulons pas nous laisser convertir.....

« O Dieu ! l'incrédulité règne sur la terre. On n'est plus méchant par faiblesse, on l'est de dessein, on l'est par principes, par maximes. Envoyez-nous quelque Jean-Baptiste qui confonde l'erreur, qui fasse voir que les incrédules sont des insensés. « Ramenez-les à la véritable prudence, ces incrédules » et ces libertins de profession. La véritable prudence est de ne pas se croire soi-même, et de

pratiquer ce que dit le sage : « Ne vous fiez pas à votre prudence. » Mais, Seigneur, confondez aussi l'imprudence de ceux qui disent qu'ils croient, encore qu'ils ne fassent rien de ce qu'ils croient. « Ramenez donc les incrédules » de toutes sortes « à la prudence des justes. » Les justes sont les seuls prudents, les seuls prévoyants, les seuls sages : ils ont la règle, ils la conservent; ils ne sont pas humbles en paroles, orgueilleux en effet, dévots par contenance, et en effet intéressés, vindicatifs, téméraires censeurs des autres, sans connaître, sans guérir leurs vices cachés.....

« L'incrédulité de Zacharie fut suivie d'une punition manifeste. L'ange lui déclara qu'il « serait muet. » C'est un des endroits par où la prédiction de la conception du précurseur est inférieure à celle du maître, où il ne paraît que foi et obéissance. Dieu fit servir la faute et le châtiment du saint sacrificateur à la déclaration de son ouvrage : tout le monde s'aperçut qu'il avait eu une vision dans le temple, et par le long temps qu'il y demeura contre la coutume, et pareeque, pour s'excuser et aussi pour faire connaître l'œuvre de Dieu, il faisait signe comme il pouvait qu'il était devenu muet pour avoir été incrédule à une céleste vision.

« Profitons de cet exemple. Quand vous opérerez en moi pour me convertir, Seigneur, j'espérerai en votre grâce, et je ne dirai pas : Je suis stérile, je

ne puis entreprendre un si grand ouvrage; je ne serai pas de ceux dont parle S. Paul, « qui, désespérant d'eux-mêmes, se livrent à toutes sortes de désordres; » mais je dirai au contraire avec cet apôtre : « Je puis tout en celui qui me fortifie. » (1)

(1) Bossuet, *Élévations sur les mystères*, XI[e] semaine.

CHAPITRE II.

ANNONCIATION DE L'INCARNATION DU VERBE.

Le fils d'Elisabeth devait préparer les voies au Sauveur que le Ciel allait envoyer. Mais quand cet objet de l'attente générale paraîtra-t-il lui-même ? Il suivra les pas de son précurseur. Quand l'aube apparaît, le jour ne tarde point à venir.

Sous quelle forme viendra le libérateur ? Descendra-t-il du ciel entouré de puissance et de majesté ? Non ; il viendra habiter au milieu des hommes, et se montrera semblable à nous, comme un enfant faible et incapable de se passer de secours étrangers. Racontons les détails de ce grand événement.

Comme Elisabeth était au sixième mois de sa grossesse, Dieu envoya l'ange Gabriel (1) dans une

(1) Gabriel ou Dieu est ma force.

ville appelée Nazareth, (1) vers une vierge qui était mariée à un homme appelé Joseph. Cette vierge se nommait Marie.

Mais avant de raconter ce divin message nous croyons devoir faire connaître de quelles prérogatives l'Éternel avait orné Marie, et par quelles vertus elle avait elle-même correspondu aux grâces du ciel.

Pendant que durèrent les voyages qui ramenèrent les Juifs de la captivité, il s'était retrouvé quelques rejetons de la maison royale de David, et ils s'étaient établis à Bethléem. Ils faisaient peut-être partie des cent vingt-trois Bethléémites qui avaient déjà commencé à revenir sous Zorobabel; mais lorsque Hérode, roi étranger au peuple, monta sur le trône et se mit à détruire par le fer et par la potence la famille entière des Machabées, famille souveraine chez les Juifs, les descendants de la race royale de David, justement alarmés, s'étaient éloignés des regards du tyran furieux; ils s'étaient établis en Galilée, pays frontière, où ils vivaient à Nazareth du travail de leurs mains et dans la pauvreté. La guerre avait aussi fait partir auparavant les parents de S. Paul du pays habité par la tribu de Benjamin, d'abord pour Gischala en Galilée, et plus tard pour Tarse en Cilicie. Cependant plu-

(1) Nazareth signifie : Fleurie.

sieurs membres de l'ancienne maison royale étaient aussi restés dans le pays de la captivité, car Hillel, qui se vantait d'être de la race de David, ne revint de Babylone dans son ancienne patrie que cent ans avant la destruction de Jérusalem, et il se vit bientôt tellement honoré par les Juifs qu'ils l'élevèrent à la dignité de prince d'Israel, c'est à dire de président du Sanhédrin.

Vers le temps où l'on bâtissait le nouveau temple, naquit dans une maison de Nazareth une fille de l'antique et célèbre race des rois, nommée *Mirjam* ou *Marie* (1). Son père était Héli (2), issu de David; mais sa mère était de la race de Lévi ou d'Aaron, et par là parente d'Elisabeth. C'était le 8 septembre 733 de la fondation de Rome; et, d'après le calcul de plusieurs astronomes, le même jour auquel Noé, deux mille cinq cent vingt-un ans auparavant, descendit pour la première fois sur la terre purifiée. (3)

« Une femme destinée de toute éternité à sauver le monde en déifiant notre nature, dit M. l'abbé

(1) C'est à dire élevée ou maîtresse de la mer.

(2) La tradition le nomme aussi Joachim, et donne à sa mère le nom d'Anne (gracieuse). — On ne sait rien de détaillé sur la vie de ces saints personnages. — Voyez *Acta sanctorum*, 20 mars. — TILLEMONT, *Vie de la sainte Vierge*, note II sur le père et la mère de la Vierge.

(3) Ces calculs sont du docteur Sepp.

Orsini, et à renfermer dans son chaste sein celui que ne peuvent contenir la terre, les cieux et la vaste mer; une femme attendue depuis la naissance du globe, révélée de Dieu même dans le paradis (1), et le but avoué de toutes les générations saintes qui se sont succédé depuis les jours des patriarches, ne peut être une femme ordinaire, et doit avoir des prérogatives au dessus de l'humanité. La pieuse croyance à la conception immaculée de Marie découle de cette pensée de respect. Héritiers d'un chef malheureux, dégradés dans notre père rebelle, flétris par la sentence qui le condamne, au lieu d'en recevoir la vie de la grâce, nous en avons reçu la mort du péché..... Ce malheur inhérent à la race humaine, maudite comme un seul homme dans son origine, est commun à tous, et l'Écriture n'a fait de réserve en faveur d'aucun fils d'Adam; mais la piété des fidèles n'a pu supporter l'idée que la Mère de Dieu fût soumise à la condamnation flétrissante qui nous marque du sceau de l'enfer dans les entrailles de nos mères; ils ont pensé que le souverain juge avoit dû suspendre l'effet général de sa loi rigoureuse en faveur de celle qui n'était venue dans le monde que pour contribuer à l'accomplissement du plus secret, du plus incompréhensible des conseils divins,

(1) L'Éden.

l'incarnation du Messie. Malgré le silence de l'Évangile on a donc supposé assez généralement que la Vierge, en vue de sa maternité miraculeuse, avait été retenue, pour ainsi dire, sur le bord de l'abîme que la fatale désobéissance de nos premiers pères a creusé sous nos pas, et que sa conception avait été immaculée comme sa vie. » (1)

« Cette opinion de l'immaculée conception, dit aussi Bossuet, a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de foi, je ne vois guère de choses plus assurées. C'est pourquoi je ne m'étonne pas que cette école des théologiens de Paris oblige tous ses enfants à défendre cette doctrine. Pour moi, je suis ravi de suivre aujourd'hui ses intentions. Après avoir été nourri de son lait, je me soumets volontiers à ses ordonnances, d'autant plus que c'est aussi, ce me semble, la volonté de l'Église. Elle a un sentiment fort honorable de la conception de Marie. Elle ne nous oblige pas de la croire immaculée, mais elle nous fait entendre que cette créance lui est agréable. Il y a des choses qu'elle commande, où nous faisons connaître notre obéissance; il y en a d'autres qu'elle insinue, où nous pouvons témoigner notre affection. Il est de notre piété, si nous sommes vrais enfants de l'Église, non seulement d'obéir aux commande-

(1) Orsini, *la Vierge*, Histoire de la Mère de Dieu, I, ch. 2.

ments, mais de fléchir aux moindres signes de la volonté d'une mère si bonne et si sainte. » (1)

Plus tard la douce fille de Joachim et d'Anne fut solennellement admise au nombre des *almas*, ou jeunes vierges qu'on élevait, loin de tous les yeux, à l'ombre des autels de Jéhova. « Zacharie, qui n'avait pas d'enfants, dit le docteur Sepp, d'après une tradition, s'était chargé de sa parente éloignée, et par sa protection elle avait été reçue dans le Temple de Jérusalem. »

« Que Marie, dit M. l'abbé Orsini, ait passé ses belles années dans le temple, c'est ce que prouve

(1) Bossuet, *Sermon sur la Conception.* — Voyez surtout l'ouvrage latin du R. P. Perrone sur cette question.—Mgr l'évêque de Langres donne aussi dans un ouvrage spécial sur la question une série d'inductions et de preuves. Voici la division de sa *Démonstration de l'immaculée conception de la B. V. Marie* — 1° Si l'union hypostatique a rendu le péché impossible dan l'humanité sainte de Jésus-Christ, la maternité divine, qui a fait vivre le Fils de Dieu de la vie de sa sainte mère, a rendu le péché inadmisible dans Marie. — 2° Marie ayant été prédestinée éternellement comme le principe d'un monde nouveau, la loi commune ne devait pas lui être appliquée. — 3° la tradition tout entière témoigne en faveur de cette croyance, qui réunit l'antiquité, l'universalité, la perpétuité, principaux fondements des dogmes eux-mêmes. — 4° Le Concile de Trente, en se refusant expressément à comprendre Marie dans le décret du péché originel, a fait entendre quelle est au fond, sur ce fait mystérieux, la pensée intime de l'Église. — 5° Comment la conception, si elle n'était pas sainte, serait-elle l'objet d'une fête,

l'opinion de l'Église qui n'a pas coutume de sanctionner les faits douteux... (1)

« Dans l'enceinte fortifiée du temple, sur un site où les chrétiens de Jérusalem érigèrent un oratoire dont les compagnons d'armes de Godefroy firent, sous l'invocation de sainte Marie, une église à cou-

puisqu'il n'est pas permis de faire la solennité religieuse de ce qui n'est pas saint. — 6° Il est généralement reçu qu'on ne pouvait trop louer la sainteté de Marie, pourvu qu'on ne lui attribue rien de ce qui n'appartient qu'au Créateur ; or évidemment cette latitude exceptionnelle, laissée à la piété envers la mère de Dieu, n'existerait plus si un seul instant Marie avait été souillée par le péché originel. — 7° Il n'est pas possible que Dieu, qui, après la création de toutes ses œuvres, les trouve toutes très bonnes, après la plus excellente de toutes les créatures, n'eût vu en elle à son origine qu'un enfant de colère. — Pour le développement de ces preuves, voyez aussi L'Herminier, *Tractatus de peccatis*. — Leclerc de Bauberon, *Tractatus de homine lapso et reparato*, I, cap. iv. — Le Cardinal Lambruschini, *Dissertation sur l'immaculée conception*. — Gosselin, *Instructions historiques, dogmatiques et pratiques sur les principales fêtes de l'Église*, La Conception.

(1) Nous avons supprimé tout ce que l'auteur dit du témoignage de S. Évode, que Tillemont démontre être dénué d'authenticité. (Voyez Tillemont, *Vie de la Sainte Vierge*, note v sur la présentation de la Vierge au Temple.) — C'est aussi l'avis de Baronius et du savant et pieux abbé Gosselin. (Voyez Gosselin, *Instructions sur les fêtes*, ii, 303.) — On trouvera une démonstration plus concluante dans le dernier ouvrage que nous venons de citer. — Il faut lire dans cet excellent livre tout ce qui regarde le vœu de virginité de Marie, question que notre plan nous empêche de traiter ici.

pole dorée, que les braves chevaliers du Temple se plurent souvent à orner des dépouilles des Sarrasins, s'élevait la partie de l'édifice religieux qu'on avait consacrée aux vierges vouées au Seigneur.

« Quoique la virginité ne fût, en Israel, que la vertu d'une saison, et qu'elle dût bientôt faire place aux vertus conjugales, elle n'y était pas sans prérogatives et sans honneurs. Jéhova aimait les prières des enfants chastes, des vierges pieuses, et c'était une vierge et non une reine qu'il avait choisie pour opérer la rédemption du genre humain. Aussi, lorsque les *voyants* de Juda déroulaient au peuple élu, mais souvent châtié, le prophétique tableau de ses misères ou de ses victoires, ils y plaçaient toujours une vierge riante ou en pleurs qui personnifiait les provinces et les cités. Dans les guerres d'extermination où le large glaive des Hébreux abattait les femmes, les enfants, les vieillards de Moab, les vierges étaient épargnées, et le souverain sacrificateur, qu'une loi sévère empêchait de rendre les devoirs funèbres à l'ami qu'il aimait comme son âme, et même au prince de son peuple, pouvait assister, sans souillure, aux funérailles de sa sœur morte vierge.

« Les vierges ou *almas* figuraient dans les cérémonies du culte hébraïque avant que ce culte eût un temple. Nous les voyons, sous la conduite de Marie, sœur de Moïse, célébrer par des danses et des

cantiques de triomphe le passage de la mer Rouge. Ces chœurs de jeunes filles, transplantés d'Égypte au désert, se maintinrent longtemps parmi les Hébreux. Les vierges de Silo, qui semblent avoir été du temps des Juges plus particulièrement consacrées au service d'Adonaï (1) que les autres filles d'Israel, dansaient au chant des cantiques et au son des harpes à peu de distance du lieu saint, pendant une fête du Seigneur, lorsque les Benjamites les enlevèrent. Ce grave événement ne fit point tomber cet usage, qui ne cessa qu'à l'époque désastreuse où l'arche fut perdue et le premier temple détruit.

« Toutes les *almas* étaient probablement admissibles à ces chœurs sacrés lorsque leur réputation n'était ternie d'aucune tache; mais on distingue dans la foule une portion choisie qui se groupe autour de l'autel avec plus de ferveur et de persévérance. Tandis que l'arche du Seigneur campait encore sous des tentes, les femmes qui veillaient et priaient à la porte du tabernacle offrirent à Dieu les miroirs d'airain qu'elles avaient apportés d'Égypte. C'étaient sans doute de pieuses veuves qui avaient refusé de former de nouveaux liens pour s'occuper plus constamment des choses du ciel, et des *almas* vouées, par leurs parents, au

(1) Un des noms de Dieu chez les Hébreux.

service du sanctuaire et placées sous l'égide de ces femmes justes. S. Jérôme entend ainsi ce passage de l'*Exode*.

« Comme le vœu des parents était ordinairement rachetable, et que le rachat, fixé à une somme modique, se faisait toujours au bout d'un petit nombre d'années, on appelait ces vœux temporaires « un prêt fait au Seigneur. » Je l'ai prêté au Seigneur, disait Anne en conduisant à Silo son petit Samuel. (1)

« Après le retour de la captivité, l'influence des Perses, qui bannissaient les femmes de leurs solennités religieuses, pesa sur l'institution des *almas*; elles cessèrent de former en quelque sorte un corps dans l'état, et de figurer ostensiblement dans les cérémonies du culte. Sous les pontifes-rois elles vivaient enfermées, et leurs jours s'écoulaient dans une si profonde retraite que lorsqu'elles coururent éperdues auprès du grand-prêtre Onias, au moment où l'attentat sacrilége d'Héliodore mettait tout Jérusalem en rumeur, les historiens juifs jugèrent le fait si insolite et si merveilleux qu'ils le consignèrent dans leurs annales. » (2)

Il y avait donc, quoi qu'on en ait pu dire, des vierges attachées au service du second temple lors de la présentation de Marie. Les institutions

(1) Ideirco et ego commendavi eum Domino.

(2) Orsini, *La Vierge*.

des premiers chrétiens en font foi, et S. Ambroise aussi bien que S. Jérôme l'ont affirmé. Maisque se passa-t-il pendant le séjour de la Vierge au temple?

« Pour nous, mes frères, dit S. Ambroise, considérons comme l'on ferait d'un modèle la vie de Marie dans le temple; car c'est le miroir où nous verrons briller la beauté de la charité et où toutes les vertus nous apparaîtront revêtues d'une forme sensible. Cette vierge, dont l'esprit et le corps se paraient d'une même pureté, était humble de cœur, grave dans ses paroles, prudente dans ses desseins, habile dans ses discours, appliquée à l'étude de la loi du Seigneur, modeste et prenant Dieu pour témoin de toutes ses pensées. Pleine de bienveillance envers ses compagnes, de déférence pour les vieillards, jamais elle n'offensa personne, ne rebuta les faibles, ne se détourna de la plainte du pauvre. Obéissant aux désirs à peine exprimés de ses parents, toutes ses inclinations étaient vertueuses, toutes ses vues formées par une juste raison. Rien de hautain dans ses regards, rien d'empressé dans ses paroles, rien de prompt dans ses gestes, rien d'abandonné dans sa démarche. Toutes choses s'unissaient en elle en une si parfaite harmonie que la beauté de son visage n'était que l'expression de son âme, sa sainteté visible aux regards. » (1)

(1) Ut ipsa corporis species simulacrum fuerit mentis et forma probitatis.

« Telle était, dit Ludolphe-le-Chartreux, telle était Marie préparée par la grâce de Dieu à recevoir dans son cœur le Roi céleste, et à l'enfanter dans sa propre substance ; telle elle avait été préfigurée mille fois dans les saintes Écritures. Elle était cette tour de David d'où, symbole de mille vertus, pendent mille boucliers d'airain. Elle était cette vigne véritable dont l'ombrage abondant couvrira le monde, et offrira à tous des fruits délicieux. Elle était cette fontaine scellée du sceau de l'époux dans le jardin des *Cantiques*, source en laquelle rien de souillé ne pouvait tomber. Elle était cette étoile que Balaam vit sortir de Jacob, étoile secourable à tous les navigateurs. A sa lueur nous traversons la mer agitée de la vie, et nous arrivons au port de la paix. Elle était le rejeton né de la racine de Jessé, d'où sort cette très douce fleur, le Christ, et sur lequel se repose la grâce de l'Esprit saint. Elle était la porte à jamais fermée que vit le prophète Ézéchiel et qui ne donnait passage qu'au Seigneur. Elle était le temple de Salomon, revêtue en dehors du marbre blanc de la pureté, au dedans de l'or très pur de la charité. Elle était surtout cette verge d'Aaron qui, déposée dans le tabernacle, s'y couvrit miraculeusement de fleurs et de fruits ; car l'Enfant divin, gloire et ornement de la virginité de sa mère, est à la fois la fleur et le fruit de la terre, fleur en tant que pro-

mis et prédit, fruit dans la réalité de son apparition; et comme la fleur se dessèche et tombe pour laisser paraître le fruit, ainsi les figures de la loi de Moïse ont disparu devant l'accomplissement évangélique.»

Quand l'époque de la majorité de Marie fut arrivée, ce qui avait lieu chez les Juifs de ce temps-là lorsque la douzième année était accomplie, Zacharie remit la vierge entre les mains de ses parents à Nazareth, afin qu'elle y fût mariée suivant l'usage de ce peuple, pour lequel la perpétuité des familles était si importante à cause des promesses du Seigneur (1). C'est pourquoi Marie, la fille et l'héritière de David, devait d'après la loi donner sa main à Joseph, comme étant son plus proche parent, à Joseph, qui était fils de Jacob et frère de Cléopas, et qui descendait également de la branche bethléémite de la race de David, par Salomon, comme Marie en descendait par Nathan (2). Elle fut donc fiancée à Joseph selon les rites de la Synagogue (3); cela eut lieu dans le pays de la tribu de

(1) Le docteur Sepp pense que les choses ont dû se passer ainsi.

(2) Cette manière d'expliquer le mariage de la sainte Vierge, que nous reproduisons d'après le docteur Sepp, n'est pas une nouveauté. (Voyez Tillemont, *Vie de la sainte Vierge*, notes; surtout la note 1, Comment on prouve qu'elle était de la race de David.)

(3) M. l'abbé Orsini a rassemblé sur cette cérémonie des dé-

Zabulon, à Nazareth, l'une des deux cents villes et bourgs que, d'après Flavius Josèphe, la Galilée comptait alors.

Chez les Juifs on ne contractait pas de mariage qui n'eût été précédé de fiançailles, et le mariage

tails qui paraissent très authentiques : « Les fiançailles de Marie se célébrèrent avec une simplicité digne des temps antiques. Joseph, en présence des tuteurs et de quelques témoins, lui présenta une petite pièce d'argent ou un anneau d'or tout uni, en lui disant : « Si tu consens à devenir mon épouse, accepte ce gage. » Marie, en acceptant l'anneau, fut solennellement liée, et une sentence de divorce pouvait seule, à partir de ce jour, lui rendre la liberté. Des scribes dressèrent le contrat ; il était court et peu hérissé des termes de pratique. L'époux promettait d'honorer sa femme, de pourvoir à son entretien, à sa nourriture, à ses vêtements, suivant la coutume des maris hébreux, et lui constituait une dot de deux cents *suzes* (50 écus). dot égale pour la fille du prince et pour la fille du laboureur, mais à laquelle on était libre d'ajouter quelque chose à proportion de son bien. Une courte bénédiction à la louange de Dieu, qui a institué le mariage, termina la cérémonie. » (Orsini, *la Vierge.*) — M. Salvador nous donne dans un de ses ouvrages un modèle de contrat de mariage qui remonte aux temps les plus reculés : « En l'année..... le jour..... du mois de....., Benjamin, fils de..... a dit à Rachel, fille de..... deviens mon épouse selon la loi de Moïse et d'Israel. Je promets de t'honorer, de pourvoir à ton entretien, à ta nourriture et à tes vêtements, suivant la coutume des maris hébreux, qui honorent leurs femmes et qui les entretiennent comme il convient. Je donne d'abord..... (la somme adjugée par la loi), et te promets, outre les aliments, les habits et tout ce qui te sera nécessaire, l'amitié conjugale, chose commune à tous les peuples du monde.

n'avait lieu que quelque temps après celles-ci (1). Dans l'intervalle on ne pouvait ni se voir ni se parler; cependant aux yeux de la loi les fiancés étaient considérés comme irrévocablement unis. Maintenant les deux lignes principales de la race de David, qui dans le cours des temps s'étaient déjà mariées plusieurs fois entre elles pour conserver la pureté de leur sang, comme le prouvent les archives généalogiques, furent pour la dernière

Rachel a consenti à devenir l'épouse de Benjamin, qui, de son plein gré, pour former un douaire en rapport avec ses propres biens, ajoute à la somme précédemment indiquée la somme de..... » (SALVADOR, *Institutions de Moïse.*)

(1) M. l'abbé Orsini raconte ainsi les cérémonies du mariage de Joseph, d'après la tradition de ce qui se passait ordinairement en pareille circonstance chez les Juifs: « Arrivés à la maison nuptiale, les amis de l'époux et les compagnes de l'épouse criaient en chœur: Béni soit celui qui vient! Joseph couvert de son taled et Marie de son voile s'assirent sous le dais à côté l'un de l'autre; le fiancé mit une bague au doigt de sa compagne: *Voici, tu es ma femme selon le rite de Moïse et d'Israel.* Il ôta son taled et en couvrit son épouse, afin d'imiter ce qui se passa au mariage de Ruth, qui dit à Booz: *Etends le pan de ta robe sur ta servante.* Un proche parent versa du vin dans une coupe, en goûta et le donna à goûter aux époux, en bénissant Dieu d'avoir créé l'homme et la femme, et ordonné le mariage. Alors on jeta une poignée de froment, symbole d'abondance, et un jeune enfant brisa la coupe. Toute l'assemblée, qui entourait les époux avec des flambeaux, bénit le Seigneur et passa dans la salle du festin. » (ORSINI, *la Vierge,* Mariage de la Vierge.)

fois alliées ensemble au moment où l'une de ces lignes, réduite à la seule fille qui la représentait, était sur le point de s'éteindre : et de même que dans l'ancienne alliance Ruth avait épousé Booz, de même aujourd'hui Marie fut unie à Joseph par les liens du mariage, d'après la loi qui ordonnait d'épouser le plus proche héritier de sa race.

Joseph exerçait la profession d'artisan ; « mais cette profession, dit M. l'abbé Orsini, n'était ni abjecte ni dégradante en Israel. On voit dans la généalogie de la tribu de Juda une famille d'ouvriers de fin lin, et l'autre de potiers, dont la mémoire est en honneur, et l'Écriture a fait passer à la postérité les noms de Béléséel et d'Hiram ; on sait que S. Paul, élevé dans l'étude des lois, et le fameux docteur Hillel s'appliquaient aux arts mécaniques de l'espèce la moins brillante, et n'en rougissaient point. Il y a plus : tout Israélite était artisan, car chaque père de famille, quelle que fût sa position sociale, était tenu de faire apprendre un état à son fils, à moins, disait la loi, d'en faire un voleur.

« Les Juifs, dont le patrimoine était engagé dans des mains étrangères, n'avaient d'autre alternative, en attendant la grande époque qui rétablirait les fortunes, que de s'expatrier ou de vivre pauvrement du travail de leurs mains, au sein de leurs montagnes natales. Ceux que l'amour de la patrie

portait à prendre ce dernier parti ne dérogeaient en aucune manière, et demeuraient aptes à tous les emplois. Israel n'avait point de castes comme l'Égypte et l'Inde; tout son orgueil prenait sa source dans sa croyance religieuse et dans sa descendance des patriarches. « Être issu d'Abraham selon la « chair, dit l'aigle de Meaux, était une distinction « qui mettait naturellement au dessus de tout. » En effet, le dernier des Hébreux se tenait pour prince en comparaison des étrangers.

« Il y avait pourtant chez les Juifs, comme chez les Arabes, des tribus plus illustres et des maisons plus nobles les unes que les autres : la tribu de Juda, qui portait l'étendard national à la tête des milliers d'Israel, au jour des batailles, et dont le sceptre ne devait sortir qu'à l'avénement du Messie, avait toujours eu la prééminence, et la famille de David était la première et la plus honorée entre les familles de Juda. Or Joseph, quoique pauvre, était de race davidique; le sang de vingt rois coulait dans ses veines, et ce fut Zorobabel, un de ses aïeux, qui ramena le peuple de Dieu de la terre d'exil. Depuis ce temps l'éclat de sa naissance s'était graduellement obscurci; sa famille s'était fondue dans le peuple, comme celle de Moïse et de Samuel; mais on savait son illustre origine. De nos jours, les derniers Abassides, qui végètent au fond de l'Hedjaz, n'en sont pas moins respectés

comme les descendants d'Aaron-al-Raschild, et aucune famille d'Arabie ne croirait déroger en s'alliant à eux.

« La sainte fille de Joachim ne dérogeait donc pas, autant qu'on pourrait bien le croire, en épousant le *charpentier*. Mais si l'on considère de plus haut cette union, qui semble d'abord si peu assortie, on découvre que ce fut en effet une noble alliance. Dieu ne donna pas pour époux à la Vierge chérie du Ciel un homme dont tout le mérite consistât dans ses champs, dans ses vignes, dans ses sicles d'or, choses qui changent souvent de maître, et ne sont pas plus inhérentes au riche que les habits dont il se dépouille le soir ; il lui donna un homme juste, le plus parfait de ses ouvrages. » (1)

« Joseph, dit Ludolphe, aux yeux du monde n'était qu'un pauvre artisan, descendant, il est vrai, des rois de Juda, mais d'une famille depuis longtemps déchue. L'Évangile en raconte peu de choses, moins encore que de la très sainte Vierge. C'était, dit S. Matthieu, UN HOMME JUSTE (2) ; mais à qui sait les méditer ces brèves paroles suffisent pour faire entendre que toutes les vertus se réunissaient en lui, et lors même que l'Évangile ne nous

(1) Orsini, *la Vierge*, Mariage de la Vierge.

(2) Vir justus.

l'eût pas enseigné, il nous eût été facile de conjecturer quelle devait être la sainteté de celui qui fut uni à Marie par les liens d'un véritable mariage. Si d'après la doctrine de l'Écriture « une bonne femme est la récompense des bonnes œuvres de son époux (1), » quelles œuvres parfaites, quelles hautes vertus n'a pas dû pratiquer celui qui a reçu pour son partage la plus excellente des créatures? » (2)

Marie, après avoir épousé Joseph, habitait chez lui dans sa maison (3) de Nazareth en Galilée, pays charmant, qui étalait à ses regards enchantés toutes les merveilles de la nature méridionale.

(1) Pars bona, mulier bona; dabitur viro pro bonis factis. (*Ecclesiastique*, XXVI, 3.)

(2) LUDOLPHE, *Vie de N. S. Jésus-Christ,* Annonciation.

(3) « D'après une antique coutume, dit M. l'abbé Orsini, qui subsiste encore chez les Arabes et dans une grande partie de l'Orient, Joseph exerçait son état dans un autre local que celui où vivait Marie. Son atelier, où travailla Jésus-Christ lui-même, était une salle basse de dix ou douze pieds de large sur autant de long; un banc de pierre s'offrait en dehors pour reposer le passant ou le voyageur, qu'une espèce de tendelet en nattes de palmier garantissait des rayons brûlants du soleil. C'était là que le laborieux ouvrier façonnait des charrues, des jougs et des chars rustiques. Quelquefois il faisait élever sous ses yeux les cabanes de la vallée; quelquefois son bras, encore robuste, abattait les hauts sycomores et les noirs térébinthes du mont Carmel. » (ORSINI, *la Vierge*, l'Annonciation.) — Sur le métier de S. Joseph, *Voyez* TILLEMONT.

« Si l'on voulait, dit un voyageur contemporain, donner une idée de l'aspect de la Galilée, ce ne serait point la France qui fournirait la similitude, mais l'*Agro romano* (1) ; autour de Nazareth comme autour de Rome, c'est partout la même lumière, la même configuration du sol. La nature y est sublime comme l'Évangile. La Galilée est un tableau abrégé de la Terre Sainte, et quand on l'a vue sous tous les aspects du jour et de la nuit on comprend ce qu'elle fut du temps de Jésus-Christ. Pour un artiste la Galilée est un Éden ; rien ne lui manque, ni les accidents du sol de la Judée, ni les solitudes lumineuses de la Palestine, ni la verdoyante fécondité de la Samarie. Le Garizim et le mont des Oliviers ne sont pas plus sublimes que l'Hermon et le Thabor, ni les plages bleuâtres d'Ascalon plus solennelles que les rives parfumées du lac de Tibériade. Le sol galiléen offre partout de l'histoire et des miracles, des traces de héros et l'empreinte d'un Dieu, et l'on sent en contemplant la Galilée des hauteurs du Thabor qu'elle fut le pays qu'habita l'Homme-Dieu, tant les souvenirs religieux, les merveilles de la terre et du ciel s'y mêlent à l'infini ! » (2)

(1) La campagne de Rome.

(2) Michaud et Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, chap. v.

M. de Lamartine fait aussi un tableau séduisant des côtes de la Galilée :

« La mer de Galilée, large d'environ une lieue à l'extrémité méridionale où nous l'avons abordée, s'élargit d'abord insensiblement jusqu'à la hauteur d'Emmaüs, extrémité du promontoire qui nous cachait la ville de Tibériade ; puis tout à coup les montagnes qui la resserrent jusque là s'ouvrent en larges golfes des deux côtés, et lui forment un vaste bassin presque rond, où elle s'étend et se développe dans un lit d'environ douze à quinze lieues de tour. Ce bassin n'est pas régulier dans sa forme, les montagnes ne descendent par partout jusqu'à ses ondes ; — tantôt elles s'écartent à quelque distance du rivage, et laissent entre elles et cette mer une petite plaine basse, fertile et verte comme les plaines de Génésareth (1) ; tantôt elles se séparent et s'entr'ouvrent pour laisser pénétrer ses flots bleus dans des golfes creusés à leurs pieds et ombragés de leur ombre. La main du peintre le plus suave ne dessinerait pas des contours plus arrondis, plus indécis et plus variés que ceux que la main créatrice a donnés à ces eaux et à ces montagnes ; elle semble avoir préparé la scène évangélique pour l'œuvre de grâce, de paix, de réconciliation et d'amour qui devait une fois s'y accom-

(1) Génésareth signifie ; Jardin du prince.

plir ! A l'Orient les montagnes forment depuis les cimes de Gelboé, qu'on entrevoit du côté du midi, jusqu'aux cimes du Liban, qui se montrent au nord, une chaîne serrée, mais ondulée et flexible, dont les sombres anneaux semblent de temps en temps prêts à se détendre, et se brisent même çà et là pour laisser passer un peu de ciel. Ces montagnes ne sont pas terminées à leur sommet par ces dents aiguës, par ces rochers aiguisés par les tempêtes qui présentent les pointes émoussées à la foudre et aux vents, et donnent toujours à l'aspect des hautes chaînes quelque chose de vieux, de terrible, de ruiné, qui attriste le cœur en élevant la pensée. Elles s'amoindrissent mollement en croupes plus ou moins larges, plus ou moins rapides, vêtues les unes de chênes disséminés, les autres de broussailles verdoyantes, celles-ci d'une terre nue, mais fertile, qui offre encore les traces d'une culture variée, quelques autres enfin de la seule lumière du soir ou du matin, qui glisse sur leur surface et les colore d'un jaune clair ou d'une teinte bleue et violette plus riche que le pinceau ne pourrait la retrouver. Leurs flancs, quoiqu'ils ne laissent passage à aucune grande vallée, ne forment pas un rempart toujours égal : ils sont creusés de distance en distance de profondes et larges ravines, comme si les montagnes avaient éclaté sous leur propre poids, et les accidents na-

turels de la lumière et de l'ombre font de ces ravines des taches lumineuses, ou plus souvent obscures, qui attirent l'œil et rompent l'uniformité des contours et de la couleur. Plus bas elles s'affaissent sur elles-mêmes, et avancent çà et là sur le lac des mamelons ou des monticules arrondis : transition douce et gracieuse entre leurs sommets et les eaux qui les réfléchissent. Presque nulle part, du côté de l'orient, la roche ne perce la couche végétale dont elle est grassement revêtue, et cette Arcadie de la Judée réunit ainsi toujours à la majesté et à la gravité des contrées montagneuses l'image de la fertilité et de l'abondance variée de la terre. » (1)

La ville que Marie habitait était située à l'extrémité de la vallée d'Esdrelon, « vallée ravissante encadrée dans une sombre bordure de montagnes, à l'extrémité de laquelle apparaissait une petite cité, pittoresquement assise sur le revers d'une colline et qui brillait comme une fleur au milieu des hameaux voisins ; cette ville riante et jolie était Nazareth, la ville natale de la Vierge. » (2)

« La vue qu'on aperçoit du haut de la colline qui domine Nazareth, dit un voyageur contemporain, est une des plus belles et des plus pittoresques

(1) A. de Lamartine, *Voyage en Orient*, ii, Syrie et Galilée.
(2) Orsini, *la Vierge*, Mariage de la Vierge.

de toute la Palestine. A vos pieds vous voyez s'étendre une partie de la vaste plaine d'Esdrelon (1); à votre gauche se présentent le mont Thabor, dressant fièrement sa tête au dessus de quelques collines intermédiaires, une partie du petit Hermon, du Gelboé et des montagnes de Samarie. Vous reconnaissez la vaste ligne du Carmel, qui se plonge vers la mer, portant sur son promontoire septentrional le couvent d'Elie, et ayant à ses pieds la ville de Caïpha. A l'ouest s'étend la Méditerranée, toujours belle et toujours réfléchissant les couleurs du matin ou du soir; au nord s'ouvre une plaine verdoyante et magnifique, que l'on appelle aujourd'hui *El-Buttauf*. Au fond de cette plaine courent à l'est et à l'ouest des rideaux de collines, au dessus desquelles s'aiguisent les hauteurs du Safed, couronnées de leur cité. Vers la droite se présente une mer de collines et de montagnes, bornée par un arrière-plan d'éminences plus hautes qui ondulent jusque vers le lac de Tibériade, et au nord-est par le majestueux Hermon, avec son diadème de neige. » (2)

(1) Esdrelon veut dire : Secours de la force.

(2) Le même écrivain donne de curieux détails sur la situation actuelle de Nazareth et sur les précieux souvenirs que renferme ce village : « La ville de Nazareth, appelée en arabe *El-Nasirah*, est située à l'ouest dans un petit bassin oblong, lequel s'étend du sud-sud-ouest au nord-nord-est, et qui n'a pas moins

Dans cette vie modeste les occupations de Marie étaient celles de toutes les femmes du peuple. Sa

de vingt milles de long sur dix de large. Les maisons sont placées sur la partie inférieure du versant occidental qui s'élève à pic au dessus de la ville. Elles sont en général bien bâties, quoique irrégulièrement groupées ; elles ont le toit en terrasse, comme dans la plupart des villes que nous avons déjà visitées. La population s'élève à trois mille âmes environ, et elle se compose de catholiques, de Maronites, de Grecs schismatiques et de Turcs. Les édifices les plus considérables sont : le monastère, qui est beau, vaste et construit avec une extrême solidité, a été converti par les Turcs en mosquée, et un *kan* très grand et très commode à l'entrée de la ville sur la route de Jaffa. On montre, à la distance d'environ deux milles de la ville, la montagne du haut de laquelle les Juifs voulurent précipiter notre Seigneur le jour où il entra dans la synagogue pour y faire entendre sa parole. Cette synagogue est un édifice voûté construit en pierres de taille, long d'environ trente pieds sur quinze ou seize de large. Elle appartient aujourd'hui aux Grecs schismatiques, qui l'ont convertie en église. Les pères franciscains y vont dire la messe. Le costume des femmes de Nazareth offre quelque chose de ravissant au point de vue de l'artiste. Toutes portent une longue robe bleue, comme au temps de la sainte Vierge, fermée devant la poitrine et serrée d'une ceinture de laine blanche. Un voile violet est jeté sur leurs têtes, et elles en ramènent un des bouts vers le visage quand elles ne veulent pas être vues. La fontaine de Marie, située à un quart de lieue de Nazareth, est le rendez-vous habituel des femmes de la cité. C'est là qu'elles vont chercher de l'eau. Malheureusement, comme elle est peu abondante et qu'il faut y rester longtemps, il se passe rarement une semaine sans qu'il n'y ait des rixes et des cruches cassées. Ces cruches sont d'énormes vases de terre d'une hauteur démesurée. Les Nazaréennes les portent sur la tête ; et, sous un poids

jeunesse, sa naissance et sa beauté (1) ne la rendaient ni moins laborieuse ni moins zélée pour remplir les devoirs de son humble position.

si lourd, elles ont encore quelquefois un enfant sur les bras, ce qui ne les empêche pas de marcher avec une légèreté étonnante. L'eau qui alimente la fontaine de la Vierge vient d'un puits aujourd'hui renfermé dans l'église des Grecs schismatiques, et la tradition raconte que la sainte mère du Christ allait habituellement puiser là l'eau dont elle avait besoin. Le chemin qui y conduit est bordé de nopals et d'arbres fruitiers, et il offre une promenade ravissante que l'aspect des montagnes voisines et des champs couverts de moissons rend encore plus pittoresque. Sainte Hélène, mère de Constantin, passe pour avoir fait construire à Nazareth l'une des plus belles basiliques qu'il y ait en Orient, l'église de l'Annonciation. C'est, dit la tradition, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui cette église que s'opéra le mystère de l'Incarnation. C'est là que l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu à une vierge appelée Marie, et mariée à un homme nommé Joseph, de la maison de David. L'une des reliques les plus populaires dont se glorifie l'église de Nazareth est la *Table de notre Seigneur*. C'est un grand morceau de pierre calcaire du pays, plat, poli et fixé dans le sol. Selon la tradition, ce fut sur cette table même que notre Seigneur célébra la sainte Cène. Autrefois elle était cachée sous une plaque de fer, et on y montre encore les trous des boulons qui servaient à l'y fixer. On a construit une chapelle au dessus de cette pierre, qui attire aujourd'hui à Nazareth un nombre considérable de pélerins grecs, latins, arabes et même musulmans, les uns pour y faire leurs dévotions, les autres pour être témoins des miracles qu'ils croient être le résultat immanquable de la prière en ce lieu. » (*Le Livre d'or des familles*, Nazareth, fontaine de Nazareth, église de la Vierge à Nazareth.)

(1) Tous les Pères conviennent de la remarquable beauté de la

« Elle dut, dit M. l'abbé Orsini, charger son fuseau d'un lin plus grossier (1), moudre le grain de froment, d'orge et de doura, dont elle pétrissait, en gâteaux ronds et minces, la farine rude et jaunâtre. Couverte de son voile, une urne antique sur la tête, elle allait puiser de l'eau à une fontaine peu éloignée, comme les femmes des patriarches, ou laver ses tuniques d'azur au courant du ruisseau, comme les princesses d'Homère. Jésus-Christ, témoin des habitudes laborieuses de cette noble

Vierge. S. Epiphane, cité par Nicéphore, en a laissé un gracieux portrait. « Ce n'est, dit Bernardin de Saint-Pierre, ni le climat, ni les aliments, ni les exercices du corps qui forment la beauté humaine, c'est le sentiment moral, qui ne peut subsister sans la religion. » (Voyez Peignot, *Recherches sur la personne de Jésus-Christ et sur celle de Marie*, 143-188.)

(1) « La Vierge surpassait toutes les filles de son peuple dans ces beaux ouvrages si appréciés des anciens. S. Epiphane nous apprend qu'elle excellait dans la broderie et dans l'art de travailler en laine, en bysse et en or ; son adresse sans égale à filer le lin de Peluse est encore traditionnelle dans l'Orient, et les chrétiens occidentaux, pour en perpétuer la mémoire, ont donné le nom de *fil de la Vierge* à ces réseaux éclatants de blancheur et d'une contexture presque vaporeuse qui planent sur le creux des vallons pendant les humides matinées d'automne. Ce fut par e même motif que les sérieuses et pures fiancées des premiers fidèles, au moment de subir le joug de l'hymen, vinrent longtemps déposer sur l'autel de la reine des anges une quenouille entourée de bandelettes de pourpre et chargée d'une laine sans tache. » (Orsini, *la Vierge*, Marie au Temple.—Voyez Peignot, 149-152.)

femme, y a fait quelquefois allusion dans ses paraboles ; et ces simples occupations de Marie sont conservées dans le tissu évangélique, ainsi qu'une fleur marine dans l'ambre.

« On y voit, en effet, la femme diligente mettant le levain dans trois mesures de farine, balayant son aire avec soin pour retrouver une chose perdue, et raccommodant avec économie un pauvre vêtement. Quand Jésus cherche une similitude pour recommander la pureté du cœur, il la puise dans le souvenir de la propreté (1) de celle qui nettoie soigneusement l'intérieur et l'extérieur de la coupe,

(1) Le costume des femmes de Palestine, même des plus pauvres, était plein de grâce et de majesté : les Annonciades de Gênes portaient au seizième siècle un costume assez semblable à celui de la sainte Vierge, c'est à dire « blanc dessous et *céleste* dessus, afin qu'un tel habit causât une continuelle mémoire d'icelle. » Les pantoufles des religieuses de chœur sont également couvertes de cuir *céleste*. (Règle des Annonciades de Gênes, chap. 2). M. de Lamartine a retrouvé dans cet Orient où tout semble immobile le costume de Marie dans celui des femmes de Nazareth. « Elles portent, dit le poète voyageur, une longue tunique bleu de ciel serrée par une ceinture blanche dont les bouts traînent à terre. Les plis renflés d'une tunique blanche retombent gracieusement sur la tunique bleue. » M. de Lamartine fait remonter ce costume au temps d'Abraham et d'Isaac, et cette supposition n'a rien d'invraisemblable. On voit qu'il existe une bien légère différence entre le costume adopté au seizième siècle, sur les traditions d'Italie, et celui que le voyageur français a trouvé sur les lieux mêmes.

et l'on voit qu'il songe à Marie en louant l'offrande de la veuve qui ne donne pas de son superflu, mais de son indigence. Ainsi le chantre de Chio nous représente la justice sous les traits de sa mère, pauvre femme du peuple, pesant exactement la laine qu'elle va filer pour se nourrir elle et son fils, et demeurant probe et juste envers le riche au milieu d'une misère profonde. » (1)

Les temps marqués dans les desseins de Dieu étant accomplis, l'ange Gabriel se présenta à la Vierge, et lui dit : « Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » La Vierge fut troublée par ces paroles, et elle examinait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. Mais l'ange lui dit : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils que vous nommerez Jésus. Il sera grand et sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » Alors la Vierge répondit : « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? » Et l'ange lui dit : « Rien n'est impossible à Dieu. Sachez qu'Élisabeth, votre cousine, a conçu elle-même un fils

(1) Orsini, *la Vierge*, l'Annonciation.

malgré sa vieillesse, elle qui était stérile. Le Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. » Marie crut, et s'écria dans son dévouement et dans son humilité : « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange la quitta.

« De la réponse de Marie, dépendait l'accomplissement du glorieux mystère. Ce consentement était, dans l'ordre des décrets éternels de Dieu, une des conditions requises pour l'incarnation du Verbe; et voilà l'essentielle obligation que nous avons à cette reine des vierges, puisqu'il est de la foi que c'est par elle que Jésus-Christ nous a été donné et à elle que nous sommes redevables de ce Dieu sauveur ; car si le fils de Dieu descend de sa gloire, si dans les chastes entrailles de Marie il vient pour le salut des hommes se faire homme, c'est au moment qu'elle a dit et parcequ'elle a dit : « Je suis « la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon « votre parole. » (1)

L'expression même que Marie emploie pour donner son consentement montre l'admirable rôle que joue l'humilité dans cet ineffable mystère.

« En effet, en quoi Marie se distingua-t-elle

(1) Bourdaloue, *Sermon sur l'Annonciation.*

devant ce Dieu de majesté pour le porter à la choisir pour sa mère ? C'est elle qui nous l'apprend par la connaissance qu'elle eut de sa bassesse et par l'aveu qu'elle en fit. Or cet aveu qu'elle en fit ne fut qu'une expression vive et affectueuse de l'humilité de son cœur (1) : Oui, dit-elle dans ce sacré cantique qui, selon S. Ambroise, fut comme l'extase de son humilité, on m'appellera bienheureuse, et je le suis en effet ; car le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. Et pourquoi les a-t-il faites ? parcequ'il n'a pas dédaigné la bassesse de sa servante, et qu'il a eu égard au sentiment qu'elle en avait (2). Cela seul m'a attiré non seulement sa bénédiction et ses grâces, mais sa personne et sa divinité même ; et je veux bien le publier hautement, afin que toutes les âmes justes profitent de la confession que j'en fais, sachant qu'il n'y a que l'humilité à qui Dieu se communique, ni qui puisse l'approcher de nous et nous approcher de lui. Il ne faut pas s'étonner que Dieu en use de la sorte à l'égard de Marie ; car, comme raisonne S. Bernard, un Dieu qui lui-même était sur le point de s'humilier jusqu'à l'excès, en se revêtant de notre chair, devait avoir des complaisances infinies pour l'humilité ; puisque, dans l'état même de sa gloire, il a

(1) Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.

(2) Ecce enim ex hoc.

tant d'égard pour cette vertu, et que par la seule raison qu'il est grand toutes ses inclinations sont pour les petits (1) et pour les humbles. » (2)

L'humilité qui avait attiré à Marie de si hautes faveurs du ciel, elle sut la conserver précieusement dans une si grande élévation. Vous qui trouvez, soit dans votre rang, soit dans vos richesses, soit même dans vos vertus, tant de raisons spécieuses pour abandonner les préceptes rigoureux de la modestie chrétienne, écoutez Bourdaloue et S. Jean Chrysostome, qui vous confondent par l'exemple de la bienheureuse Mère de Jésus :

« Vous me direz, chrétiens : mais peut-on être humble et grand tout à la fois ? car voilà le prétexte que l'esprit du monde a opposé de tout temps à la vérité de cette maxime chrétienne. Et moi je vous réponds : en peut-on douter après la preuve authentique et le modèle admirable que Dieu nous a donnés dans l'incarnation de son Fils et dans l'exemple de sa mère, la plus glorieuse et la plus humble des pures créatures ? Vous me demandez si l'on peut être humble et grand tout à la fois. Et le Fils de Dieu a bien pu devenir humble en demeurant Dieu ; et Marie a bien pu être humble en devenant la mère de Dieu ! Quoi donc, reprend S. Chrysos-

(1) Quoniam excelsus Dominus, et humilia respicit.

(2) Bourdaloue, *Sermon sur l'Annonciation.*

tome, les grandeurs humaines ont-elles quelque chose de plus éclatant que la maternité de Dieu et que la divinité même ? Et puisque la divinité et la maternité de Dieu se sont si bien accordées avec l'humilité dans Jésus-Christ et dans Marie, oserons-nous dire qu'il y ait quelque chose de grand sur la terre avec quoi l'humilité puisse être incompatible. Oui, chrétiens, on peut être grand et humble tout ensemble, c'est à dire on peut être humble dans la grandeur comme on peut être superbe dans la bassesse. On ne peut pas être humble, et ambitionner d'être grand, et se plaire à être grand, et faire toutes choses pour être grand ; mais on peut être humble et être grand, parcequ'on peut être grand par l'ordre de Dieu, et que l'ordre de Dieu n'a rien qui ne contribue à maintenir l'humilité. » (1)

« Que l'exemple de la Vierge, aussi humble qu'elle était élevée en grâce et en sainteté, nous apprenne que plus nous avons de vertu, plus nous devons nous humilier devant Dieu ; cependant confessons la vérité, on ne laisse pas de voir souvent des gens qui font profession de piété plus superbes que de grands pécheurs ; on voit encore aujourd'hui des personnes qui, comme le Pharisien, s'élèvent de leurs bonnes actions, et d'autres que leurs mauvaises humilient comme le Publicain ; car il y a cette différence

(1) Bourdaloue, *Sermon sur l'Annonciation.*

entre l'orgueil et les autres vices, qu'il n'y a que les mauvaises actions qui puissent être la matière des autres vices; mais les bonnes peuvent être la matière de l'orgueil. Or l'on peut assurer qu'il n'y a point de péché que le Seigneur ait plus en horreur que cette vanité qu'on retire de la vertu, puisque, comme l'ange apostat, c'est alors se servir des dons de Dieu pour s'élever contre Dieu même. » (1)

Une circonstance du mystère de l'Annonciation que nous devons remarquer avec soin, c'est que Marie ne montra pas moins d'attachement pour la virginité que de goût pour l'humilité. Ce point de vue n'a pas échappé à l'intelligence pénétrante de Bourdaloue :

« L'ange, dit-il, se présente à Marie, et elle se trouble; à peine a-t-il commencé à lui parler que la crainte la saisit, qu'elle paraît inquiète et surprise, qu'elle se sent intérieurement combattue de mille pensées (2). Sur quoi on peut faire cette réflexion : si Marie eût été de ces personnes mondaines, qui ne sont vierges que de corps sans l'être de l'esprit, cette visite qu'elle recevait n'aurait rien eu pour elle de si surprenant; et les louanges qu'on lui donnait, au lieu de l'étonner, l'auraient agréa-

(1) De Monmorel, *Homélie sur la fête de la Conception.*

(2) Turbata est, et cogitabat qualis esset ista salutatio.

blement flattée. Mais la profession qu'elle avait toujours faite de n'avoir, comme vierge, d'autre entretien qu'avec Dieu; la loi qu'elle s'est prescrite et qu'elle a gardée de fuir tout autre commerce et de renoncer aux mœurs et aux usages du siècle profane; son exacte et sévère régularité, son attention à ne se relâcher jamais sur les moindres bienséances, la possession où elle est d'une conduite irrépréhensible et à l'épreuve de la plus rigide censure, la pudeur et la modestie qui lui sont plus que naturelles; l'opinion dont elle est prévenue que les louanges données à son sexe et favorablement reçues sont le poison le plus contagieux et le plus mortel; tout cela lui cause un trouble qu'elle n'a point honte de faire paraître, parcequ'être troublée de la sorte c'est le véritable caractère d'une vierge fidèle à Dieu. » (1)

« L'ange, qui vit l'embarras de la sainte Vierge sur l'intérêt de sa pureté, la rassura dans le moment de sa peur, et la délivra de son doute : Ne craignez rien, Vierge sainte; bien loin que votre virginité soit un obstacle à devenir mère du Sauveur, c'est plutôt le moyen de vous la faire devenir; si vous n'étiez pas vierge, seriez-vous en état de contribuer à ce mystère? Car il est digne de Dieu de ne naître que d'une vierge,

(1) Bourdaloue, *Sermon sur l'Annonciation.*

comme il ne convient qu'à une vierge d'être mère de Dieu. » (1)

Cette pensée que Dieu, en se faisant homme, devait naître d'une vierge est tout à fait conforme à la doctrine de S. Bernard et de Bourdaloue :

« Dieu l'avait dit, chrétiens, et le plus authentique de tous les signes qu'il avait promis au monde, pour marquer l'accomplissement du grand mystère de notre rédemption, c'était, selon le rapport d'Isaïe, qu'une vierge, demeurant vierge, concevrait un fils, et que ce fils serait Dieu. Ce prodige, je l'avoue, surpassait toutes les lois de la nature; mais après tout il ne laissait pas d'être, dans un sens, parfaitement naturel; car, comme raisonne S. Bernard, si un Dieu se faisant homme devait avoir une mère, il était de sa dignité, et par là d'une espèce de nécessité, que cette mère fût vierge, et si une vierge, par le plus inouï de tous les miracles, devait sans cesser d'être vierge avoir un fils, il était pour elle d'une bienséance absolue, et comme indispensable que ce fils fût Dieu : (2) il fallait que le Verbe de Dieu, par un excès de son amour et de sa charité, sortît hors du sein de Dieu, et, si je puis ainsi dire, hors de lui-même ; mais

(1) Dr Monmorel, *Homélie sur l'Annonciation.*

(2) Neque enim aut partus alius virginem, aut Deum decuit partus alter.

supposez cette sortie, qui est proprement ce que nous appelons incarnation : le Verbe de Dieu ne pouvait autrement être conçu, selon la chair, que par la voie miraculeuse de la virginité, parceque toute autre conception que celle-là aurait obscurci l'éclat et la gloire de sa divinité. C'est la pensée sublime de S. Bernard. » (1)

Sans nous arrêter à développer toutes les conséquences du mystère de l'Incarnation, nous nous bornons à faire remarquer qu'en vertu de ce prodige la bienheureuse Vierge est véritablement et proprement MÈRE DE DIEU. Tous les saints docteurs ont regardé ce titre comme le plus glorieux dont une créature puisse être honorée, comme une source de bénédictions et de priviléges que la langue humaine ne saurait exprimer. C'est ce que S. Cyrille d'Alexandrie développe admirablement dans un sermon sur les grandeurs de Marie, prononcé en présence du concile d'Éphèse.

« Nous vous saluons, s'écrie le saint Patriarche, ô très sainte Trinité, qui nous avez rassemblés dans cette église de Marie, *mère de Dieu*. Nous vous saluons aussi, ô Marie, *mère de Dieu*, trésor vénérable de tout l'univers, sceptre de la doctrine orthodoxe, temple indestructible, la demeure de celui qu'aucun lieu ne peut contenir, vierge et mère tout en-

(1) BOURDALOUE, *Sermon sur l'Annonciation.*

semble ! Nous vous saluons, vous qui avez renfermé dans votre sein virginal le Dieu immense et incompréhensible, vous par qui la sainte Trinité est adorée et glorifiée, par qui la précieuse croix du Sauveur est célébrée et adorée dans le monde entier ; par qui le ciel triomphe, les anges et les archanges se réjouissent, les démons sont chassés, le tentateur est vaincu, l'homme déchu est relevé jusqu'au ciel, et le genre humain, abjurant les vaines idoles, parvient à la connaissance de la vérité ; vous par qui les fidèles obtiennent le saint baptême et sont oints de l'huile de joie ; par qui toutes les églises du monde ont été fondées et toutes les nations amenées à la pénitence. Que dirais-je de plus? vous par qui le Fils unique de Dieu a éclairé ceux qui étaient assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort..... Non, jamais on ne pourra dignement célébrer l'incomparable dignité de Marie. »

« Ne détournez pas, dit l'éloquent solitaire de Clairvaux, ne détournez pas vos regards de la splendeur de cet astre, si vous ne voulez pas être engloutis par la tempête, ô vous qui comprenez qu'au milieu des troubles du siècle ce n'est pas sur cette terre que vous marchez, mais que bien plutôt vous êtes emportés par les flots d'une mer en furie ; regardez l'Étoile, invoquez Marie. Si les vagues de l'orgueil ou de l'ambition vous soulèvent, si les abîmes creusés par la haine ou la calomnie

s'ouvrent devant vous, regardez l'Étoile, invoquez Marie ; si la colère, l'avarice, les passions mauvaises secouent la pauvre barque de vôtre âme, regardez l'Étoile, invoquez Marie ; si, troublés de la grandeur de vos crimes et de l'impureté de votre conscience, vous vous sentez entraînés dans le gouffre du désespoir, regardez l'Étoile, invoquez Marie. Que son nom soit dans votre cœur, qu'il soit sur vos lèvres, et pour obtenir plus sûrement le suffrage des prières suivez l'exemple de sa vie. Elle est la voie droite et le guide certain qui vous conduira à la patrie, et une heureuse expérience vous apprendra, mon frère, qu'à bon droit cette vierge a été nommée Marie, Étoile de la mer. » (1)

(1) Le saint docteur suppose avec S. Jérôme que le nom de MIRJAM (Marie) signifie : *étoile de la mer*. D'autres ont dit *maîtresse de la mer*. Enfin plusieurs affirment que ce mot doit se traduire par *amertume de la mer* ou *myrrhe de la mer*.



CHAPITRE III.

LA VISITATION.

Que va faire maintenant la Vierge? quelle source infinie de joie remplit son âme céleste? Ah! si elle avait quelqu'un à qui elle pût la communiquer, avec qui elle pût se réjouir! Elle s'empresse d'aller trouver sa parente, dont l'ange lui a parlé. Celle-ci doit aussi avoir déjà éprouvé d'une façon merveilleuse le pouvoir et la grâce de Dieu. Elle se met en route, et se rend au milieu des montagnes où habitaient Zacharie et Élisabeth.

L'évangéliste dit que Marie se hâta d'arriver au terme de son voyage; car il n'était pas permis à une jeune fille des Hébreux de marcher lentement, ou de s'arrêter sur les places publiques. Comme elle se proposait d'aller dans une ville de la tribu

de Juda (1), le plus court chemin était par dessus les monts d'Éphraïm (2). En suivant la route qui passe sur cette montagne on aperçoit la mer, qui baigne Joppé, et les vaisseaux qui se dirigent vers ce port. S. Luc veut nous faire comprendre que la sainte Vierge ne prenait pas la grande route, mais au contraire les rudes sentiers de traverse faits pour les piétons, et qu'elle évitait ainsi la foule.

D'après la plupart des savants, le lieu où elle allait en toute hâte visiter ses parents, c'était Hébron (3), l'antique ville sacerdotale de la tribu

(1) *Voyez* les cartes qui accompagnent l'ouvrage de Rohr.— Nous avons reproduit l'itinéraire tracé par le docteur Sepp, qui a du reste adopté l'opinion la plus générale.

(2) « Au centre de la Judée, dit le docteur Rohr, s'élèvent en nombreuses ramifications les montagnes d'Israel ou d'Ephraïm, ainsi appelées parcequ'elles sont situées sur le territoire de l'ancienne tribu d'Ephraïm. Elles comprennent toute la chaîne qui, partant de l'extrémité méridionale du Carmel, s'étend depuis la plaine d'Esdrelon ou de Jesrael jusqu'à Jérusalem et Jéricho (la ville des palmiers). On y remarque les hauteurs isolées de Garisim, d'Ebal, de Silo et de la Quarantaine (Montagne de la Tentation). » (Rohr, *La Judée au temps de Jésus-Christ*, Coup d'œil général sur le pays.)

(3) Cette opinion a pour elle les plus graves autorités. Il nous suffira de citer celles de Tillemont, du docteur Sepp et du P. Pezron dans son savant ouvrage *l'Histoire évangélique confirmée par la romaine et la judaïque*. Le docteur Rohr croit que cette ville était Jutta ou Jutha. (Voyez Rohr, *la Judée au temps de Jésus-Christ*.) L'Évangile ne nomme point la ville.

de Juda, dans les Alpes de la Judée, située au sud de Jérusalem, et à vingt-cinq lieues environ de Nazareth (1). Hébron avait été bâtie sept ans avant Zoan ou Tanis en Egypte, et d'après Josèphe avant Memphis; les orientaux l'appellent aussi Kiriath-

(1) « Hébron n'est remarquable que par le séjour qu'y fit Abraham et la résidence qu'y avait David. Au sud-est d'Hébron était Jutta, ancienne ville sacerdotale. » (ROHR,) *la Judée au temps de Jésus-Christ*, traduction Cottard, Coup d'œil général sur le pays.) Nous trouvons encore quelques détails dans une publication récente.— « En traversant, au midi, la chaîne de montagnes qui constitue la limite des terres d'Édom, on arrive devant Hébron, qui, placée au fond de la vallée, au détour d'une montagne et à peu de distance de la mer Morte, offre un aspect des plus inattendus. Chaque colline de cette partie du pays parait avoir été couronnée d'une ville; mais ces villes sont presque toutes en ruines, et les vallées sont loin d'être régulièrement cultivées. A certaines époques de l'année, la plupart des populations de ces contrées émigrent avec leurs troupeaux, et vont se réfugier dans les montagnes. Dans le principe, Hébron fut nommée *Karyath-Arba*. Elle fut appelée également *Mamré*, et c'est de ses environs que Jacob et ses fils partirent pour aller demeurer en Egypte avec Joseph... Aujourd'hui le commerce d'Hébron consiste en verroteries, en lampes de verre et en anneaux de même matière, que les femmes portent en guise de bracelets. Les monuments d'Hébron sont très peu nombreux; mais, en revanche, les légendes pieuses y fourmillent. C'est là qu'on montre au pélerin et au curieux le village de la sainte Vierge, où, dit-on, la sainte famille se reposa pendant sa fuite en Égypte. C'est là aussi qu'on voit un vieux chêne qui porte le nom d'*Arbre d'Abraham.* » (*Le Livre d'or des familles ou la Terre-Sainte illustrée*, Hébron.)

Arba, ou *la ville des quatre hommes* (1), parceque, d'après la légende, les quatre patriarches Adam, Abraham, Isaac et Jacob y sont enterrés, ainsi que leurs femmes Eve, Sara, Rebecca et Lia. Selon d'autres, Marie se rendit à Jutha, petite ville à côté d'Hébron, et dans le voisinage du bois de Mambré, où Abraham avait vu les trois anges, et qui était entièrement habitée par des familles de prêtres. D'autres écrivains affirment enfin que la demeure de Zacharie était dans la ville d'Aïn ou d'Aen (2). Les parents de la sainte Vierge étaient déjà morts ; c'est pourquoi, surprise par l'apparition de Gabriel, elle se hâtait d'aller chez ceux qui tenaient la place de son père et de sa mère, pour leur révéler la prophétie de l'ange et leur confier les faveurs qu'elle recevait du Ciel.

Elle arriva donc près d'Élisabeth, autre Sara qui, bénie de Dieu dans son âge avancé, était grosse depuis six mois. Elle entra dans la maison de ses parents, et voilà qu'au moment où elle salua Élisabeth celle-ci fut remplie du Saint-Esprit, et, éclairée par lui, s'écria : « D'où me vient donc cet honneur que la mère de mon Seigneur vienne vers

(1) Cette étymologie, qui est celle du docteur Sepp, n'est pas donnée par tous les auteurs. Les Arabes appellent aujourd'hui Hébron : Chamil, ou la *Bien-Aimée*, à cause d'Abraham, *l'Ami de Dieu*.

(2) Voyez *Voyages de Jésus-Christ*.

moi ? Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de votre sein est béni. Que vous êtes heureuse d'avoir cru, parceque ce qui vous a été dit de la part du Seigneur s'accomplira. » La Vierge trouve donc sa parente dans l'état que l'ange lui avait annoncé. Cette circonstance, bien quelle n'en ait point douté, met le comble à son ravissement. La promesse de l'ange inonde alors son âme du sentiment d'un bonheur infini : elle possède une ineffable certitude de l'accomplissement en elle des paroles de Gabriel, et la sainte joie qui la remplit lui inspire l'hymne sublime de la reconnaissance :

« Mon âme glorifie le Seigneur,

« Et mon esprit est ravi de joie en Dieu, mon Sauveur,

« Parcequ'il a regardé la bassesse de sa servante; et désormais je serai appelée bienheureuse dans la succession de tous les siècles.

« Car il a fait en moi de grandes choses, lui qui est tout puissant et de qui le nom est saint.

« Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.

« Il a déployé la force de son bras. Il a dissipé ceux qui s'élevaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur. (1)

(1) La Vulgate dit : L'esprit de leur cœur.

« Il a arraché les grands de leurs trônes, et il a élevé les petits.

« Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches.

« S'étant souvenu de sa miséricorde, il a pris en sa protection Israel, son serviteur,

« Selon la promesse qu'il a faite à nos pères, à Abraham et à sa race pour toujours. » (1)

« La première chose que je remarque dans la conduite de Marie, c'est cette humilité profonde qui, lui fermant les yeux à toutes les considérations qui pouvaient l'arrêter, fait qu'elle prévient Élisabeth, et qu'elle va la chercher au travers des

(1) Nous avons donné pour le *Magnificat* comme pour le *Benedictus* la traduction de Sacy. M. l'abbé Orsini dit à propos du premier de ces cantiques: « Que Marie se soit initiée pendant ses veilles solitaires aux hautes conceptions des voyants d'Israel, ou qu'elle ait reçu de l'Esprit sanctificateur, qui l'avait si richement douée, un souffle d'inspiration poétique, semblable aux brises harmonieuses qui effleuraient la harpe éolienne de David, toujours est-il qu'on ne peut refuser à la jeune prophétesse, qui dota la nouvelle loi de son plus beau cantique, d'avoir connu les plus suaves et les plus nobles inspirations du génie. A part ce qui en fait, pour nous autres chrétiens, une chose sacrée, le *Magnificat* serait encore chez tous les peuples une composition poétique du premier ordre. Certainement Marie alliait à une sainteté sans égale des talents de l'ordre le plus élevé ; l'arche vivante qui devait enfermer le Sauveur du monde ne pouvait être trop ornée. Quand la lumière veut se condenser, disent les Orientaux, elle prend l'escarboucle pour tabernacle. »

montagnes avec empressement (1). N'attendez pas, chrétiens, que la grandeur ineffable de la dignité où elle vient d'être élevée lui fasse prendre des précautions et des mesures pour en soutenir l'éclat; qu'elle craigne d'exposer la mère d'un Dieu aux fatigues et aux embarras d'un voyage long et difficile; vains et frivoles prétextes dont la prudence de la chair s'efforce de colorer son orgueil, vous ne trouvâtes jamais d'entrée dans l'âme de Marie : hommes du siècle, disputez entre vous de vos rangs et de vos prééminences, donnez à tous les raffinements de votre vanité les couleurs spécieuses de la bienséance; efforcez-vous de ne paraître jamais aux yeux des hommes qu'en un état qui flatte votre orgueil, et, vous retranchant dans votre propre grandeur, tâchez d'en grossir l'idée dans l'esprit des peuples. Telles sont les maximes extravagantes du monde. Marie agit bien par d'autres motifs : les raisons qui semblaient l'arrêter la pressent de partir; bien loin d'attendre qu'on lui vienne rendre les hommages dus à la mère d'un Dieu, c'est dans cette qualité qu'elle se hâte de visiter sa parente, et la mère du Sauveur prévient la mère de S. Jean, pour la visiter dans le même esprit que Jésus-Christ un jour préviendra S. Jean pour en être baptisé. Sa charité officieuse augmente l'ardeur de

(1) Abiit in montana cum festinatione.

son zèle ; elle part sans retardement, elle marche sans relâche, elle entre dans la maison d'Élisabeth, elle la salue avec autant d'affection que d'humilité et la remplit de joie et de surprise. » (1)

Le voyage empressé de Marie fait honneur à sa charité autant qu'à son humilité.

« On peut bien dire que la sainte Vierge, par sa course à travers les montagnes de la Judée, nous marque qu'une âme remplie de Dieu a pour ainsi parler des ailes pour voler dans les voies de Dieu, et pour passer par dessus toutes les difficultés qui s'y rencontrent : car il est vrai que les pratiques héroïques des grandes vertus sont des montagnes qui paraissent affreuses aux âmes lâches, qui sont plus abattues par le poids de la nature qui les entraîne vers la terre qu'elles ne sont élevées par l'esprit de Dieu vers le ciel. Nous avons de la peine de vaincre ces difficultés, et il faut avouer que mortifier ses plus ardents désirs, et renoncer à ses plus tendres affections, c'est une montagne difficile à monter. J'avoue que pratiquer une obéissance aveugle, et renoncer à son propre jugement, pour se soumettre à celui d'un autre, est difficile à la nature corrompue ; aimer l'humiliation, se plaire dans les mépris, embrasser la croix, pour imiter

(1) *Essais de panégyriques*, Visitation. L'auteur de cet ouvrage ne nous est pas connu.

Jésus-Christ méprisé et souffrant, est une montagne qui paraît inaccessible. Qui peut nier que de s'attacher aux pratiques d'une pénitence austère ne soit rude aux sens, et que cette route ne soit difficile; car combien en voit-on de ceux même que Dieu prévient d'une abondance de grâces qui demeurent en chemin, et qui manquent de courage? Mais depuis que l'Esprit de Dieu a pris possession d'une âme, il l'élève au dessus d'elle-même; rien ne la tient plus, ni la faiblesse de la nature, ni les difficultés de la vertu, ni les obstacles du dehors; elle passe par dessus tout, et rien n'est capable de l'arrêter; parceque tout lui paraît un chemin aplani (1). Une âme poussée par l'esprit de Dieu a plutôt surmonté les difficultés qu'elle ne les a considérées. » (2)

L'exemple de la sainte Vierge et son charitable empressement ne doivent-ils pas nous exciter à chercher et à visiter les personnes qui ont besoin de notre secours?

« Combien d'honnêtes familles réduites aux dernières extrémités, parcequ'elles ignorent le moyen de s'attirer des aumônes, ou que la honte les empêche de les mettre en usage? Combien de veuves

(1) Erunt prava in directa et aspera in vias planas.

(2) Le P. d'Argentan, *Conférence sur la Visitation de la sainte Vierge.*

opprimées qui détrempent leur pain de leurs larmes, et qui voient le peu de bien qui leur reste en proie à l'avarice et à l'ambition, parcequ'elles manquent de conseils pour se conduire ou de support pour se défendre ? Combien de malades, cachés dans ces retraites pauvres où leurs infirmités les arrêtent, ne peuvent même avoir la triste consolation d'émouvoir la compassion des fidèles par la vue de leurs souffrances, qui sont inconnues, et qui, dans le déplorable état où ils sont réduits, ne peuvent attendre de secours que des visites charitables des gens de bien. Mais, me direz-vous, je ne connais point ces misérables dont vous me parlez : c'est ce qui vous rend coupable de ne les point connaître ; c'est ce qui fait voir votre oubli et votre insensibilité, puisque, bien loin de les visiter et de les secourir, vous ne pensez pas même à vous en informer. Car enfin, en quelque lieu que vous soyez, ne doutez pas qu'il y ait des personnes ou malades, ou opprimées, ou indigentes ; et cette connaissance générale vous suffit pour vous obliger à vous informer de leurs maladies, de leurs besoins, de leurs peines, et pour y remédier autant qu'il est en votre pouvoir. Si vous étiez un véritable membre de l'Église, vous compatiriez aux peines des autres membres affligés ; vous entendriez du fond des cachots obscurs les murmures et les blasphèmes de ces malheureux qui détestent une

vie que votre insensibilité leur rend plus odieuse que la mort qui les menace; vous seriez touché des cris perçants et douloureux de ces enfants qui demandent du pain à une mère désolée qui n'en a point à leur donner; mais votre peu de charité vous ferme l'oreille à tout cela, et, bien loin de porter vos esprits sur des objets capables de vous attendrir, vous écartez avec soin tout ce qui pourrait vous arracher des sentiments de compassion. » (1)

Gardons-nous de penser que la conversation de Marie et d'Élisabeth ait été un échange de ces misérables flatteries si ordinaires dans les visites mondaines.

« Au contraire, elles semblent disputer entre elles à qui s'humiliera davantage; l'une se reconnaît indigne d'être visitée par la mère d'un Dieu; l'autre ne trouve rien en elle qui puisse attirer le Verbe dans son sein, que son néant. Leur entretien n'est qu'une communication des grâces et des vertus dont elles sont remplies: et Marie, tout élevée qu'elle est au dessus d'Élisabeth, ne veut avoir d'autre avantage sur elle que celui d'être la plus humble, la plus modeste. Que notre conduite est différente de celle-là dans nos visites et nos conversations!

« Concluons de là qu'on ne peut assez blâmer

(1) *Essais de panégyriques*, La Visitation.

toutes ces visites que l'on se rend pour perdre le temps à jouer, à médire, à se corrompre le cœur; tantôt par les louanges séduisantes qu'on se donne, et tantôt en établissant comme certaines des maximes empoisonnées, qui ne tendent qu'à fortifier les passions et à établir le règne du démon : car n'est-il pas vrai qu'on ne sort jamais de ces sortes de compagnies que plus plein de l'esprit du monde et plus vide de celui de Dieu. Si la charité y a si peu de part, l'humilité y en a encore bien moins. Ce qui paraît dans ces avantages mutuels qu'on se donne, dans ces louanges qu'on recherche adroitement, etc...

« La louange vraie ou fausse a pour nous tant d'appas que si on trouve des personnes assez modestes pour ne point la rechercher, il n'en est presque point qui soient insensibles à celle qu'on leur donne volontairement; et, quoique nous nous en témoignions quelquefois indignes, par la rougeur qui nous monte au visage, notre âme, dit S. Jérôme, ne laisse pas de se repaître au dedans de la joie de se voir loué. Or, comme rien n'est plus capable de nous corrompre le cœur que la complaisance secrète que nous retirons de la louange, pour nous préserver de cette contagion, si générale, par une diversion qui nous empêche de nous y appliquer, tantôt nous devons rentrer en nous-mêmes pour nous convaincre que, n'ayant de notre propre fonds

que la faiblesse et le péché, les louanges qu'on nous donne sont plus propres à nous confondre qu'à nous élever ; et tantôt, quand elles sont véritables, nous devons, à l'exemple de la sainte Vierge, nous retourner vers Dieu, et lui renvoyer toute la gloire qu'on nous donne, puisque c'est de lui que nous tenons ce qui nous l'attire. Alors il faut nous écrier avec les sentiments d'une parfaite reconnaissance : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon « esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. » Rapporter tout à Dieu, parceque tout vient de lui ; ne se réjouir qu'en lui, parceque tout doit retourner à lui ; voilà les importantes instructions que nous devons retirer des paroles du cantique de la sainte Vierge. » (1)

(1) De Monmorel.



CHAPITRE IV.

NAISSANCE DU PRÉCURSEUR.

Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois, et elle s'en retourna ensuite à Nazareth. Cependant le temps des couches d'Élisabeth arriva bientôt, et elle mit au monde un fils. L'enfant fut circoncis le huitième jour, et les parents et les voisins voulaient lui donner le nom de son père. La mère répondit : Non, on l'appellera *Jean*. Mais, lui dirent-ils, il n'est personne de votre famille qui porte ce nom. Alors ils interrogèrent le père par signes, afin de savoir comment il voulait qu'on le nommât. Zacharie demanda des tablettes, écrivit, et s'écria subitement : *Jean* est le nom qu'il doit avoir! Tous s'étonnèrent de ce que la langue lui avait été rendue à l'instant, et disaient : Le doigt

du Seigneur est là ; que deviendra donc un jour cet enfant ? Zacharie, son père, se mit à louer Dieu, et ayant été rempli du Saint-Esprit il prophétisa la destinée de l'enfant en accents magnifiques :

« Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israel, de ce qu'il a visité et racheté son peuple ;

« De ce qu'il nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de son serviteur David :

« Selon qu'il avait promis par la bouche de ses saints prophètes, qui ont été dans tous les siècles passés ;

« De nous délivrer de nos ennemis et des mains de ceux qui nous haïssent ;

« Pour exercer sa miséricorde envers nos pères, et se souvenir de son alliance sainte ;

« Selon qu'il a juré à Abraham, notre père, qu'il nous ferait cette grâce ;

« Qu'étant délivrés de nos ennemis nous le servirions sans crainte ;

« Dans la sainteté et dans la justice, nous tenant en sa présence tous les jours de notre vie ;

« Et vous, petit enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut : car vous marcherez devant la face du Seigneur pour lui préparer ses voies :

« Pour donner à son peuple la connaissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de ses péchés ;

« Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, qui a fait que ce soleil levant nous est venu d'en haut;

« Pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos pieds dans le chemin de la paix. » (1)

« Jean, dit Ludolphe-le-Chartreux, annoncera le Sauveur à la race d'Israel par ses paroles et plus encore par la ressemblance de sa vie pauvre et pénitente, par la conformité de sa doctrine et de sa prédication, douce envers les pauvres, terrible envers les hypocrites et les riches. Montrant le Messie, il donnera à la génération actuelle cette claire intelligence des Écritures qui illuminait les patriarches; il la soumettra à l'obéissance de la foi: il la préparera par le baptême de l'eau au baptême de l'esprit : prophète en action, il rendra le peuple capable de comprendre la consommation dont il sera le témoin, et de recevoir la loi de l'Évangile; car la loi mosaïque n'a amené nulle chose à sa perfection, et la nation juive n'est que l'ébauche de la nation des chrétiens. » (2)

Il arriva donc ainsi que l'ange l'avait dit au père, ainsi que le père avait prophétisé de l'enfant.

(1) S. Luc, I, 68-80.

(1) Ludolphe-le-Chartreux, *vie de notre Seigneur Jésus-Christ*, promesse de l'ange à Zacharie.

Il grandit ; son intelligence se fortifia, et il se retira dans le désert. Le monde et ses vanités n'eurent aucune prise sur sa belle âme ; il se sentait à l'aise au milieu des solitudes, et là son esprit n'était occupé que des moyens de retirer le peuple du péché, et de l'amener repentant aux pieds de son Sauveur et du libérateur du monde. (1)

« Ce que Dieu a fait pour cet enfant, dit Bossuet, est inouï. Celui qui dès le sein de sa mère avait commencé à éclairer S. Jean-Baptiste, et à le remplir de son Saint-Esprit, se saisit de lui dès son enfance ; et il paraît que dès lors il se retira dans le désert sans qu'on puisse dire à quel âge. Que ne faut-il penser d'un jeune enfant qu'on voit tout d'un coup après le grand éclat que fit sa naissance miraculeuse disparaître de la maison de son père, pour être seul avec Dieu, et Dieu avec lui ! Loin du commerce des hommes, il n'en avait aucun qu'avec le ciel ; il se retire de si bonne heure d'une maison sainte, d'une maison sacerdotale, d'avec des parents d'une sainteté si éminente, élevés au rang des prophètes, dont il devait être la consolation ; mais les saints n'en ont point d'autre que de tout sacrifier à Dieu.

(1) Voyez S. Luc, I, 80. — On trouvera une description du désert habité par S. Jean dans A. de Lamartine, *Voyage en Orient*, I, 411-419. — Poujoulat, *Correspondance d'Orient*, V, 223.— Ces deux écrivains sont du reste peu d'accord.

« Qui n'admirerait cette profonde retraite de S. Jean-Baptiste? Que ne lui disait pas ce Dieu qui était en lui, et pour qui dès son enfance il quittait tout? Que ne lui disait-il point dans ce silence où il se mettait pour n'écouter que lui seul? « La langue, » dit S. Jacques, « est la source de toute iniquité. » Qui veut fuir le péché doit fuir la conversation. Ce fut l'esprit de S. Jean-Baptiste qui s'est perpétué dans les solitaires. Une voix fut portée à S. Arsène : « Fuis les hommes, » oui, si tu veux fuir le péché, et ne pécher point en ta langue. Mais à qui cette parole a-t-elle été dite plutôt qu'à S. Jean-Baptiste, pressé au dedans par le Saint-Esprit à se retirer dès son enfance dans le désert?

« Tout le reste suivit. Cet homme dès son enfance, d'une retraite et d'un silence si prodigieux, mène une vie si étonnante; n'ayant pour tout habit qu'un rude cilice de poils de chameau; une ceinture aussi affreuse sur ses reins; pour toute nourriture des sauterelles, sans qu'on explique comment il les rendait propres à sustenter sa vie, « et du miel sauvage; » et dans sa soif de l'eau pure. Le désert lui fournissait tout; et sans rien emprunter des villes et des bourgades, il n'eut aucune société avec les hommes mauvais, dont il venait reprendre les vices, et réprimer les scandales.

« Cette vie rude et rigoureuse n'était pas inconnue

dans l'ancienne loi (1). On y voit dans les prophètes les Nazaréens qui ne buvaient point de vin. On y voit dans Jérémie les Réchabites qui, non contents de se priver de cette liqueur, ne labouraient ni ne semaient, ni ne cultivaient la vigne, ni ne bâtissaient de maisons, mais habitaient dans des tentes. Le Seigneur les loue par son prophète Jérémie d'avoir été fidèles au commandement de leur père Jonadab, et leur promet en récompense que leur institut ne cesserait jamais. Les Esséens du temps même du Sauveur en tenaient beaucoup. La vie prophétique qui paraît dans Élie, dans Élisée, dans tous les prophètes, était pleine d'austérités semblables à celles de Jean-Baptiste, et se passait dans le désert, où ils vivaient pourtant en société avec leur famille. Mais que jamais on se fût séquestré du monde, et dévoué à une rigoureuse solitude, autant et d'aussi bonne heure que Jean-Baptiste, avec une nourriture si affreuse, exposé aux injures de l'air, et n'ayant de retraite que dans les rochers ; car on ne nous parle point de tentes ni de pavillons ; sans secours, sans serviteur, et sans aucun entretien : c'est de quoi on n'avait encore aucun exemple.

« C'est une autre sorte de prodige, que Jean-Baptiste, qui avait senti sur la terre le Verbe incarné

(1) Voyez *Le Mysticisme catholique*, ch. VI.

dès le sein de sa mère, et à qui son père avait prédit qu'il en serait le prophète, et lui devait préparer les voies, ne quitta point son désert pour l'aller voir parmi les hommes. Il le connaissait si peu qu'il fallut que le Saint-Esprit lui donnât un signe pour le reconnaître quand le temps fut arrivé de le manifester au monde. Pousser la retraite jusqu'à se priver de la vue et de la conversation de Jésus-Christ, c'est une sorte d'abstinence plus divine et plus admirable que toutes celles que nous avons vues dans S. Jean-Baptiste. Il savait que le Verbe opère invisiblement, et de loin comme de près; il s'occupait de ses grandeurs qu'il devait prêcher; il l'adorait dans le silence, avant que de l'annoncer par sa parole; il l'écoutait au dedans; il l'enrichissait de son abondance, de sa plénitude, avant que d'apprendre aux hommes à s'en approcher. Que ne pensait-il point en attendant ce « Dieu » que « personne n'avait vu; mais » que « son Fils unique qui était dans son sein » venait « annoncer ! » C'est ce que S. Jean devait prêcher; c'est ce qu'il contemple en secret; et ne demande à voir ce fils unique que dans le temps que Dieu le ferait paraître pour le montrer, et lui préparer les voies. Ainsi attaché aux ordres de Dieu, sans s'ingérer de quoi que ce soit, sans aucun empressement de paraître, il passa sa vie dans le désert jusqu'à ce que l'heure destinée de Dieu pour sa manifestation en Israel fût arrivée.

« Mourez, orgueil humain; mourez, curiosité, empressement, désir de paraître; si vous voulez préparer la voie à Jésus, et l'introduire dans vos cœurs, mourez tous à la gloire humaine. Mourez-y principalement, solitaires sacrés, imitateurs de S. Jean-Baptiste et des prophètes; puissiez-vous aimer la vie séparée; quitter les villes; aimer le désert; vous en faire un dans les villes même, et recevoir la bénédiction des enfants de Jonadab, fidèles aux institutions de leur père. Mais nous, fidèles, soyons-le donc à plus forte raison aux commandements sortis de la bouche de Dieu. Si les Réchabites, si les moines ont avec raison tant de scrupule, tant de honte de manquer à leurs règles, combien devons-nous trembler de manquer à la loi de Dieu, dit le Seigneur, par la bouche de son prophète Jérémie! » (1)

(1) Bossuet, *Elévations sur les Mystères.*

CHAPITRE V.

SONGE DE JOSEPH.

Retournons maintenant près de la Vierge pieuse de Nazareth. Le mystère s'était accompli, ainsi que l'ange le lui avait annoncé. Or, Joseph, son époux, ayant appris son état, et ne sachant pas quelle en était l'origine, craignit qu'on ne lui infligeât la punition des épouses infidèles. Comme il était bon et juste, il résolut, pour éviter un tel malheur, de la renvoyer en secret. Mais lorsqu'il était dans cette pensée, voilà qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui dit : « Joseph, fils de David, ne craignez point de retenir Marie pour votre femme ; en effet ce qui est formé en elle vient de la vertu divine et du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus ; car il sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés. » Joyeux de

savoir la Vierge, sa fiancée, aussi pure qu'il était accoutumé à le croire, Joseph, dès qu'il fut éveillé, suivit les injonctions divines, et conserva Marie pour épouse. Mais il savait que le Ciel se l'était réservée ; aussi la respecta-t-il, et demeura-t-elle consacrée à Dieu pendant toute sa vie. (1)

« A quelle épreuve, s'écrie le grand évêque de Meaux, Dieu ne met-il pas les âmes saintes ! Joseph se voit obligé à abandonner, comme une épouse infidèle, celle qu'il avait prise comme la plus pure de toutes les vierges ; et il était prêt à exécuter une chose si funeste à la pureté de la mère et à la vie de l'enfant. Car ne pouvant être longtemps sans découvrir la grossesse de la sainte Vierge, que pouvait-il faire l'ayant aperçue, sinon de la croire une grossesse naturelle ? Car de soupçonner seulement ce qui était arrivé par l'opération du Saint-Esprit, c'était un miracle dont Dieu n'avait point encore donné d'exemple, et qui ne pouvait tomber dans l'esprit humain.

« Il était juste ; » et sa justice ne lui permettait pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvait croire innocente. Tout ce qu'on pouvait espérer de plus doux de la bonne opinion qu'il avait conçue avec raison de sa chaste épouse, était comme il le méditait, « sans la diffamer, de la ren-

(1) Voyez S. Matthieu, i, 18-25.

voyer secrètement. » C'était, dis-je, ce qu'on pouvait espérer de plus doux; car pour peu qu'il se fût livré à la jalousie, qui est « dure comme l'enfer, » à quel excès ne se fût-il pas laissé emporter! Sa justice même l'aurait flatté dans sa passion; et sous une loi toute de rigueur il n'y a rien qu'il n'eût pu entreprendre pour se venger. Mais Jésus commençait à répandre dans le monde l'esprit de douceur, et il en fit part à celui qu'il avait choisi pour lui servir de père.

« Joseph, le plus modéré comme le plus juste de tous les hommes, ne songea seulement pas à prendre ce parti extrême, et voulait seulement quitter en secret celle qu'il ne pouvait garder sans crime. Cependant quelle douleur de se voir trompé dans l'opinion qu'il avait de sa chasteté et de sa vertu! de perdre celle qu'il aimait, et de la laisser sans secours en proie à la calomnie et à la vengeance publique! Dieu lui aurait pu éviter toutes ces peines, en lui révélant plus tôt le mystère de la grossesse de sa chaste épouse; mais sa vertu n'aurait pas été mise à l'épreuve qui lui était préparée; nous n'eussions pas vu la victoire de Joseph sur la plus indomptable de toutes les passions; et la plus juste jalousie qui fût jamais n'eût pas été renversée aux pieds de la vertu.

« Nous voyons par le même moyen la foi de Marie. Elle voyait la peine qu'aurait son époux, et tous

les inconvénients de sa sainte grossesse; mais, sans en paraître inquiétée, sans songer à prévenir ce saint époux, ni à lui découvrir le secret du Ciel, au hasard de se voir non seulement soupçonnée et abandonnée, mais encore perdue et condamnée, elle abandonne tout à Dieu, et demeure dans sa paix.

« Dans cet état, « l'ange du Seigneur fut envoyé à Joseph, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse ; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. » Quel calme à ces paroles! quel ravissement! quelle humilité dans Joseph! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connaissance.

« Elle enfantera un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Pourquoi ce nom! Vous n'en êtes pas le père; il n'a de père que Dieu; mais Dieu vous a transmis ses droits; vous tiendrez lieu de père à Jésus-Christ; vous serez son père en effet d'une certaine manière, puisque, formé par le Saint-Esprit dans celle qui était à vous, il est aussi à vous par ce titre. Prenez donc, avec l'autorité et les droits de père, un cœur paternel pour Jésus. Dieu, « qui fait en particulier tous les cœurs des hommes, » fait aujourd'hui en vous un cœur de père : heureux, puisqu'en même temps il donne pour vous à Jésus un cœur de fils! Vous êtes le vrai époux de sa sainte Mère; vous partagez avec elle ce Fils bien aimé et les grâces qui sont attachées à

son amour. Allez donc, allez donc ; à la bonne heure nommez cet enfant ; donnez-lui le nom de Jésus pour vous et pour nous, afin qu'il soit notre Sauveur comme le vôtre. » (1)

« Joseph, fils de David, dit encore Origène, fils de celui qui a reçu les promesses, fils de David selon l'esprit encore plus que selon la chair, vous qui verrez la réalité de ce dont votre père a eu la prophétie : « Ne craignez point ! » Dieu vous a choisi pour être confident de ses desseins. Recevez Marie, non point selon la coutume des noces ordinaires, mais comme un trésor céleste, comme l'abrégé de tous les dons d'en haut, comme la demeure du Fils unique de Dieu, comme un temple consacré au Seigneur, comme la maison sans tache du divin Époux. Que votre humilité ne s'effraie pas ; elle est confiée à votre piété ; prenez soin d'elle : « Ce qui est en elle est l'œuvre du Saint-Esprit. Elle mettra au monde un fils, et vous l'appellerez Jésus. » Les temps que les prophètes avaient annoncés sont arrivés. Vous savez qu'il avait été dit : « Une vierge concevra et enfantera un fils. » Et voilà que vous voyez l'accomplissement de ce que vous avez si longtemps attendu : « Il délivrera son peuple de la captivité du péché. » Il sauvera non seulement la nation juive, mais encore toutes les nations ; car

(1) Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, xvi semaine.

elles appartiennent au Verbe et par droit de création et par droit d'héritage, suivant ce qu'il est écrit : « Je vous donnerai les nations pour héritage. » (1)

Les réflexions de S. Jean Chrysostome ne sont pas moins remarquables :

« Il fallait, dit ce grand docteur, qu'aux approches de la grâce du Sauveur il parût déjà beaucoup de marques d'une plus grande perfection que tout ce qu'on s'était imaginé de plus parfait sur la terre. Comme lorsque le soleil se lève l'orient se colore d'une vive clarté, avant même que les premiers rayons du jour aient atteint l'horizon, de même Jésus-Christ, sur le point de sortir du sein de la Vierge, éclairait déjà le monde avant que de naître. C'est pourquoi, avant même ce divin enfantement, les prophètes ont tressailli de joie dans le sein de leurs mères, les femmes ont prophétisé, et Joseph a fait paraître une vertu surhumaine. »

S. Jean Chrysostome s'est encore demandé pourquoi l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et non pas manifestement comme aux pasteurs, à Zacharie, à la Vierge.

« C'est, dit-il en se répondant à lui-même, que Joseph avait beaucoup de foi, et n'avait pas besoin d'une révélation plus claire. Pour la Vierge, comme

(1) Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.

on lui devait dire des choses plus grandes et plus incroyables que ce qu'on avait dit à Zacharie, il fallait qu'on les lui annonçât avant qu'elles s'exécutassent, et par une révélation manifeste. Les pasteurs aussi, comme plus grossiers, avaient besoin d'une vision très claire. Mais Joseph, ayant déjà vu la grossesse de Marie, et ayant conçu des soupçons très fâcheux, et étant tout prêt à changer sa douleur en joie, si quelqu'un lui en donnait l'ouverture, il reçoit de tout son cœur la révélation de l'ange.... Cette conduite de la Providence a été infiniment sage, puisqu'elle a servi à faire voir l'excellence de la vertu de Joseph et à rendre l'histoire évangélique plus croyable en le représentant agité des mêmes mouvements dont tout homme eût été susceptible en pareille rencontre. »

« Joseph reçut son épouse, ajoute Ludolphe, c'est à dire qu'il commença de mener dans la société de Marie une vie plus angélique qu'humaine, plus céleste que terrestre, c'est à dire que de ce mariage l'unanimité de l'esprit fut le seul lien, et que, suivant S. Augustin, l'Esprit saint fut de tous les deux l'amour conjugal. Mais tant que Marie porta dans son sein le Verbe incréé, Joseph n'osa pas porter les yeux sur son visage tout rayonnant d'un céleste éclat. » (1)

(1) Ludolphe-le-Chartreux, *Vie de notre Seigneur Jésus-Christ,* Doutes de S. Joseph.

CHAPITRE VI.

NAISSANCE DU FILS DE DIEU.

« Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! » Ainsi chantaient les légions du ciel; aussi les nations se réconciliaient, et tous les peuples vivaient unis, lorsque le prince de la paix vint au monde, comme l'avait prédit le prophète Isaïe (1) : « Ils feront de leurs glaives des socs de charrue, et de leurs javelots des serpes pour émonder la vigne. Un peuple ne levera plus le glaive contre un autre peuple, et ils ne penseront plus à la guerre. » David aussi

(1) Isaïe, ii, 4. — Voyez aussi Michée, iv, 7. — Isaïe, ix. — Ezéchiel, xxxix. — Osée, ii, 18. — Zacharie, ix, 10. — Nous trouvons aussi dans les Pouranas des Hindous l'attente d'un Rédempteur, roi de la paix, qui, né d'une vierge, à la fin de la période sacrée de 4320 années lunaires, se chargera du lourd fardeau des péchés, et mettra fin à la domination des démons et des *Daityas*.

chantait cet heureux jour : « Pendant sa vie naîtra la justice et la plénitude de la paix. »

Les saints Pères ont tous appliqué ces prophéties à la venue du Messie. Nous citerons seulement Origène, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin et Orose (1). Et depuis lors la sainte tradition de la paix générale qui régnait parmi les peuples à l'avénement du Sauveur du monde s'est conservée dans tous les siècles chrétiens.

Suétone, dans la *Vie d'Octave*, ch. XXII, dit que le temple de Janus avait été fermé deux fois depuis la fondation de la ville universelle jusqu'au temps de César Auguste. Sous Numa, il resta fermé pendant quarante-trois ans. Il le fut ensuite après la fin de la seconde guerre punique, ou si l'on veut sous le consulat de C. Manlius Torquatus et de C. Attilius Balbus II, an 519 de la fondation de Rome ; et, selon quelques-uns, il fut rouvert la même année. Mais Auguste lui seul le ferma trois fois : la première fois après la victoire remportée sur Antoine et après la mort de ce redoutable rival, 725 de la fondation de Rome, pendant qu'il était consul pour la cinquième fois et que Sextus

(1) Voyez ORIGÈNE *contre* CELSE, livre II. — EUSÈBE, *Préparation évangélique*, livre II, chapitre 4, et *Démonstration évangélique*, livre III, chapitre 7. — S. JÉRÔME, *sur le chapitre* II *d'Isaïe*. — S. AUGUSTIN, *Cité de Dieu*, livre XVIII, chapitre 46. — OROSE, *Histoire ecclésiastique*, livre VII, chapitre 2.

Aquiléius l'était avec lui; la seconde fois après la fin de la guerre de Cantabrie, an de Rome 729, sous son neuvième consulat, avec M. Julius Silanus, comme on le voit dans Dion Cassius (1) et dans Orose (2). Mais le Sauveur ne peut être venu au monde à aucune de ces deux époques, puisqu'il n'était encore qu'un jeune enfant à la mort d'Hérode, an de Rome 750 : il naquit donc à l'époque de la troisième paix arrivée sous Auguste.

Dès l'année 744, le sénat ordonna par un décret de fermer le temple de Janus. Mais Dion Cassius et Velléius Paterculus (3), son contemporain, nous apprennent les raisons qui ne permirent pas encore de l'exécuter : ce furent des troubles chez les Daces, la défection des Dalmates, des mouvements continuels chez les Germains. Les deux premiers peuples furent vaincus par Tibère l'an 744, et forcés au repos. Drusus fut tué en 745 en combattant les Germains, et par l'ordre d'Auguste le commandement passa à Tibère, qui fut chargé d'en finir avec eux. C'était en l'an 746 de la fondation de Rome, d'après le récit de Velléius Paterculus, que Tibère parcourut en vainqueur toutes les contrées de la Germanie, et condamna l'Allemagne au repos et à

(1) Voyez Dion Cassius, livre LIII, chapitre 26.

(2) Voyez Orose, livre VI, 21.

(3) Voyez Velléius Paterculus, livre II, chapitre 97, — et Dion Cassius, livre LIV, chapitre 36, l. LV, 6.

la paix, comme une province tributaire, sans que l'armée qui lui était confiée éprouvât de grandes pertes.

Le peuple qui avait reçu d'en haut la mission d'être le propagateur du Christianisme par un effet tout particulier de la Providence abandonna le théâtre de la guerre, et donna au monde soumis la paix universelle.

Chose merveilleuse ! lorsque le Sauveur naquit, toutes les nations de la terre jouissaient de cette paix pour célébrer sa venue. Tous étaient réunis en silence en un seul et même peuple, pour se préparer à reconnaître tous le royaume spirituel du Christ. Mais lorsque le nouveau roi naissait et grandissait dans la modeste solitude de Nazareth, se préparant à cette grande œuvre, les Germains, qui étaient destinés à former la monarchie chrétienne, rompirent leurs fers, et les héros du Nord, sortant de leurs forêts, commencèrent leur marche victorieuse contre Babylone, couverte du sang des martyrs et des saints.

Au neuvième mois de la grossesse de la mère de Dieu parut l'édit du roi Hérode, au nom de l'empereur Auguste, ordonnant à chacun de se faire inscrire soit dans sa maison paternelle, soit dans la ville où il était né, afin qu'on pût connaître le nombre des habitants du royaume. C'était le second dénombrement de l'empire fait sous Au-

guste, mais c'était le premier pour la Judée; et dans l'ordre du temps il tient exactement le milieu entre l'an 726 et l'an 767 de la fondation de Rome.

Les enfants d'Israel étaient partagés en tribus et en familles; c'est ainsi qu'ils avaient été comptés lors des dénombrements faits par Moïse et par David; et cette division fut conservée tant qu'ils formèrent un peuple gouverné par des rois; c'est ainsi qu'ils étaient groupés lorsqu'ils partirent de Babylone, et les tribus et les familles qui revinrent alors, et que désignent les livres d'Esdras et de Néhémie, formèrent le point d'appui de leurs généalogies actuelles. On voit donc reparaître après la captivité non seulement les noms des tribus et des familles, mais encore les anciennes limites territoriales. Sans doute ceux qui étaient restés en exil dans les pays d'au-delà de l'Euphrate, à cause de leurs mariages avec les femmes païennes, perdirent plus tôt le souvenir de leur origine particulière; mais la distinction des tribus était encore du temps du Christ parfaitement présente à l'esprit de ceux qui étaient revenus habiter la Palestine. Elle n'était pas seulement la base constante de leurs espérances, comme peuple de Dieu; on peut remarquer que dans le Talmud lui-même on a encore égard à l'existence persistante des douze tribus en exposant la constitution judiciaire des Juifs, ce qui

était important à cause du droit d'héritage fondé sur l'origine des familles.

La distinction des races et des tribus formait donc la base de l'état hébreu ; c'est pour cela que, lorsqu'on ordonnait un dénombrement du peuple, chacun était tenu de se faire inscrire dans le lieu de sa naissance. Mais, comme nous le pensons, en même temps qu'on fit le dénombrement dont nous avons parlé, on demanda l'hommage au roi Hérode, vassal de l'empereur Auguste, et Bethléem fut un des lieux de réunion désigné au peuple pour prêter le serment ; c'est pour cela que ce qui restait encore des descendants de la maison royale de David fut sommé par Hérode de se rendre à Bethléem ; et le tyran peut être raisonnablement soupçonné d'avoir dès cette époque, précisément après qu'il venait de faire mourir les derniers rejetons de la famille des Machabées et même les enfants qu'il avait eus de l'infortunée Mariamne, accusés d'avoir aspiré au trône et pleuré leur mère, d'avoir, dis-je, trouvé là, avec bonheur, l'occasion de sacrifier aussi les derniers des descendants de David à sa haine contre les Juifs. Peut-être formait-il déjà le projet de se défaire d'eux en les rassemblant, pour anéantir tout d'un coup les espérances des Juifs en un roi qui devait bientôt venir de la tribu de Bethléem, et voulait-il se débarrasser des derniers rivaux que son esprit soupçonneux lui faisait redouter. D'après

la coutume juive, l'inscription des femmes n'était point à la vérité exigée; il paraissait donc superflu que Marie fît aussi le voyage; mais Denys d'Halicarnasse (1) nous apprend que, d'après les règles du recensement romain, les femmes n'en étaient point exclues.

Les femmes, les jeunes garçons et même les jeunes filles furent, surtout dans les provinces, appelés à se présenter, d'après le témoignage de Lactance (2). Chez les mahométans, sous Abdel-Mélek, on fit aussi un dénombrement en Syrie en s'y prenant de cette manière. Mais il est extrêmement remarquable que Tite-Live parle d'un pareil recensement qui eut lieu chez les Romains quelque temps déjà avant le Christ, et lors duquel chaque citoyen romain, sous peine de confiscation, d'amende et d'exclusion de sa tribu, devait se faire inscrire dans sa ville, et ne pouvait se faire remplacer par un autre.

Joseph et Marie vinrent donc à Bethléem, la ville de David, qui, à cause de sa situation au milieu d'une des contrées les plus renommées et les plus fertiles du pays, et pour la distinguer de la ville du même nom dans le royaume d'Israel, s'appelait *Ephrata*, c'est à dire la fertile (3), où une foule

(1) Voyez Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines*, iv, 15.
(2) Voyez Lactance, *Mort des persécuteurs*, chapitre xxiii.
(3) « Une des plus célèbres villes de l'Écriture, dit le docteur

nombreuse était déjà rassemblée. Mais comme ils ne trouvèrent point de place à l'auberge dans de telles circonstances, tant à cause de la multitude des étrangers qu'à cause de leur pauvreté, ils furent obligés de coucher en plein air et de s'éloigner des portes de Bethléem, car Roboam avait fortifié le bourg par des murailles qui l'entouraient, et en avait fait une ville. A l'entrée de cette ville, on voyait sous un palmier le tombeau de Rachel, à l'endroit où elle était morte après avoir mis au monde l'enfant de ses douleurs, la fontaine où les

Rohr, est Bethléem, autrefois Ephrata, remarquable par la naissance de Jésus-Christ. Elle est située sur une petite hauteur, à un myriamètre au sud de Jérusalem, dans une contrée très fertile en vins, figues et blé. De là son nom de Bethléem, maison du pain. » (ROHR, *la Judée au temps de Jésus-Christ*, traduction Cottard, coup d'œil général sur le pays.) « Bethléem, dit un autre écrivain, est la ville la plus poétique de la Judée, Là, dans ce coin de terre, un enfant qui a rempli le monde de sa parole et de sa puissance morale est né pour accomplir les destinées du genre humain, n'ayant pour lit qu'un peu de paille, et pour palais qu'une misérable étable. Là naquit David, enfant qui commença par garder les troupeaux de son père pour devenir plus tard roi d'Israel; là s'accomplit la touchante églogue de Noémi, de Ruth et de Booz; là vécurent ces illustres patriarches aux mœurs pures dont l'histoire et la Bible nous ont conservé les noms. C'est Abisson, c'est Obed, c'est Jessé.... En ce qui est du nom même de Bethléem, la tradition rapporte qu'il vint d'Abraham et que cette ville fut nommée *Ephrata*, la fructueuse, la féconde, pour la distinguer d'une autre ville du même nom située dans la tribu de Zabulon. Be-

trois héros puisèrent de l'eau pour désaltérer David, et plus loin se trouvaient des cabanes de bergers isolées et dispersées dans les champs. Cependant ceux qui cherchaient en vain un abri se dirigèrent vers Hébron.

David, le fils d'Isaï, lorsqu'il parvint au trône, s'était fait bâtir un palais à Bethléem, qui avait été son berceau, où il avait fait paître les moutons de son père et où il avait été ensuite sacré roi par Samuel. Les habitants des environs l'appelèrent plus tard Birath-Arba, ou le vieux palais du roi. Il tomba en ruines après le départ des enfants de Juda

thléem est située à l'angle d'une colline dont la ville occupe les deux versants est et nord-est. Tout le pays environnant est hérissé de collines, et à quelque distance de la ville se dressent les hauteurs de Moab, derrière lesquelles on aperçoit la mer Morte, où s'accomplirent les fatales destinées de Sodome et de Gomorrhe. Toute la ville est bâtie sur un monticule, qui domine au sud la vallée profonde de Wady-Famarah. La colline du midi est couverte d'oliviers clairsemés sur un terrain rougeâtre hérissé de cailloux. La colline du nord porte des figuiers sur un sol semblable à celui de l'autre colline, mais la nature est moins âpre, et l'on revoit au moins un peu de verdure. Les champs, irrégulièrement coupés selon l'étendue des héritages, sont parfois enclos de murs, et paraissent mieux cultivés. En général le pays offre un aspect pittoresque. D'un côté on voit les montagnes de la Judée, de l'autre, au-delà de la mer Morte, les montagnes de l'Arabie Pétrée, et à mesure que l'on approche de la ville la perspective devient plus riante et plus variée. » (*Le Livre d'Or*, Bethléem.)

pour la captivité ; il paraît avoir longtemps encore servi d'abri aux voyageurs et aux bêtes de somme. C'était donc une espèce de caravansérail, selon l'usage de l'Orient. Les bergers s'y réfugiaient alors avec leurs troupeaux, aussi bien pour s'y mettre à l'abri de la chaleur dans les souterrains et les pièces voûtées que pour s'y préserver de la pluie et des vents froids et y passer la nuit. En effet la Palestine est un pays tout couvert de roches crayeuses, et rempli de cavernes et d'excavations souterraines. Des milliers de maisons sont construites dans de semblables grottes, et ainsi David pouvait avoir déjà fait entrer ses troupeaux dans ces souterrains et y avoir chanté l'hymne du bon Pasteur, comme il chanta plus tard ses cantiques dans la grotte du rocher d'Odollam (1). La tour de David était devenue l'abri des troupeaux des filles de Sion ; c'est dans ce lieu que devait s'accomplir la promesse faite à Bethléem de donner naissance au Messie (2).

(1) Voyez *Psaumes* XXII, LVI et CXLI. — RAUMER, *la Palestine*, 39-43, 63. — « La Palestine, dit Schubert, est un pays de cavernes. Depuis les temps les plus reculés les habitants ont encore augmenté le nombre de ces grottes, parcequ'ils aiment à s'y loger comme les pigeons dans le creux des rochers. Dans beaucoup d'endroits les maisons sont tellement adossées aux rochers que les cavités peuvent servir de chambre ou d'étables. » (SCHUBERT, *Voyage en Orient*, III, 110. — Voyez aussi ROHR, *la Judée* au temps *de Jésus-Christ*.)

(2) C'est du moins l'opinion du docteur Sepp, qui pense que la grotte de la Nativité faisait partie du palais ruiné de David.

C'est là que se réfugièrent Joseph et Marie; la Vierge avait probablement cherché à atteindre Hébron avec ses bêtes de somme, pour y accoucher chez sa parente. Elle mit au monde le Fils de Dieu dans la grotte souterraine, l'enveloppa avec des langes et le déposa dans une crèche. Elle avait alors quatorze ans. (1)

Le Christ naquit donc dans la pauvreté, parmi les ruines de l'antique maison royale de David, au fond d'une caverne.

Remarquez comment paraît au milieu du monde celui qui vient de Dieu, et dont l'ange a dit qu'il prendra possession du trône de David, son père, pour régner éternellement. Joseph n'avait pas de maison. Dans l'auberge même, comme on a pu le remarquer, il n'y avait pas de place pour lui et pour Marie; et personne ne consentit à leur donner l'hospitalité. Le Sauveur, le grand Roi, vint au monde dans une étable, et sa mère l'enveloppa elle-même de langes, et une crèche (2) lui servit de berceau (3). Telle était la volonté de Dieu et de son Fils : celui qui devait donner le salut au monde voulait avant tout devenir le compagnon de l'indigence et de la pauvreté.

(1) C'est le calcul du docteur Sepp.

(2) Mangeoire des bestiaux.

(3) Voyez S. Matthieu, i, 18-25.

Cependant, au milieu de cette pauvreté extérieure, l'origine céleste et la dignité du nouveau-né ne restent pas sans témoignages. Des bergers veillaient au milieu des champs près de leurs troupeaux. Un ange leur apparaît; une lumière éclatante les environne; ils sont épouvantés. Et l'ange leur dit : Ne craignez pas; je vous annonce une grande joie. Aujourd'hui dans la ville de David, il vous est né un Sauveur, le Christ, l'objet des désirs et de la longue attente des nations. Allez; vous trouverez un enfant enveloppé de langes. Quand il eut prononcé ces paroles, une troupe nombreuse de l'armée céleste se joignit à lui tout à coup, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Les bergers se dirent ensuite les uns aux autres : Allons à Bethléem, et voyons-y ce que le Seigneur nous a fait connaître. Ils y allèrent, et trouvèrent Joseph et Marie, et l'enfant dans la crèche. Après l'avoir vu, ils racontèrent ce qui leur avait été dit sur cet enfant, et chacun écoutait avec étonnement le récit des bergers. Or Marie ajouta les paroles des bergers à tout ce qui lui avait été dit précédemment, et elle conservait tous ces souvenirs au fond de son cœur. (1)

(1) Voyez S. Luc, II, 1-7.

Ce furent donc des bergers pauvres, mais simples et bons, qui eurent les premiers connaissance de la naissance du Christ, du Seigneur et Sauveur du monde. Juste providence de Dieu ; car le nouveau-né venait apporter aux pauvres la bonne nouvelle de l'Évangile, lui qui devait être le Sauveur des hommes de bonne volonté. Ces pasteurs indigents accueillaient cette nouvelle avec une joie plus vive que n'aurait été celle des riches et des heureux du monde, qui n'avaient pas leur piété cordiale et sincère. Ils chantaient les louanges de Dieu, et se réjouissaient de toutes les merveilles qu'ils avaient entendues et qu'ils avaient vues. (1)

Certains esprits singuliers ont voulu se donner l'apparence d'une science remarquable en plaçant la naissance du Sauveur dans un des mois de la chaude saison d'été, par ce motif que dans l'hiver les chemins étaient bien rudes pour voyager, et les nuits trop froides pour qu'à une pareille époque de l'année les troupeaux pussent passer les nuits couchés en plein air avec les bergers.

Mais quelques explications suffiront pour renverser cette bizarre hypothèse.

Il y avait en Palestine (2) deux saisons qui pou-

(1) Voyez S. Luc, II, 8-9.

(2) D'après *la Gémara*, traité Schabbath, fol. 45, et Bezah, fol. 40. — Non potant et mactant pecora eremi, sed potant pe-

vaient interrompre le pacage des animaux dans les champs. Les premières pluies tombaient par averses trois fois répétées dans le mois de *marchesvan*, ou novembre, les pluies tardives dans le mois de *nisan*, ou de mars. Le 17 *marchesvan* les troupeaux revenaient des déserts de Juda et des pâturages de Syrie; mais à Pâques ils retournaient dans les plaines. Les déserts de Ziph, de Tékoa, de Mahon, d'Engaddi et de Jéricho étaient des terrains vagues ouverts à tout le monde. L'Évangile ne parle pas de ces expéditions, mais seulement des bergers qui gardaient le bétail dans les pâturages les plus voisins de Bethléem. Or les voyageurs n'ignorent

cora domestica. Et hæc sunt pecora eremi, ista quæ exeunt pastum tempore paschatis, et domum redeunt ad pluviam primam, nempe omnia quæ pascuntur in pratis, et ad domos non accedunt. —Taanith, fol. 6, 1. — Tradunt rabbini : pluvia prima est in mense Marchesvan, serotina in Nisan. Quænam est pluvia prima? Incipit tertio mensis Marchesvan : media est septimo, ultima decimo septimo. Sic R. Meir; at R. Juda dicit : septimo, decimo septimo, et vicesimo primo. — Nedarim, folio 63, 1.—Pluvia prima descendit die decimo septimo mensis Marchesvan : tunc armenta redibant domum, nec pastores in tuguriis amplius habitabant in agris. — Babyl. Berachoth, fol. 18, 2.—Audivit semen, ad pluviam primam satum, grandine perditum : ivit ille, et seminavit ad pluviam secundam. — A quoi la Glosse ajoute. — Pluvia prima erat decimo septimo die mensis Marchesvan : secunda die ejusdem mensis vicesimo tertio : et tertia erat in initio mensis Chislev (décembre).

pas (1) qu'après les pluies vers la fin de décembre, on voit déjà reparaître les fleurs dans ces contrées favorisées du soleil. Alors les Arabes font descendre leurs troupeaux des montagnes, et les conduisent de nouveau dans les plaines ; et c'est ce que faisaient les bergers autour de la ville de David. Dans des pays froids eux-mêmes, comme l'Angleterre, comme notre brumeuse Normandie, les troupeaux restent bien presque tout l'hiver dans les champs ; Lange en dit autant du Danemark, sa patrie. D'après Cicéron (2), il en était de même pour les bergers dans la Phrygie, la Cilicie et l'Arabie. La *Genèse* (3) nous permet de le penser aussi de la Mésopotamie : nous devons donc croire qu'il n'en était pas autrement de la terre promise. (4)

(1) Voyez *Voyages* de Rauwolf, I, 118.

(2) Cicéron, *de Divinatione.*

(3) Voyez *Genèse*, XXXI, 40.

(4) On voyait dans la plaine de Bethléem la tour d'Eder ou tour des Troupeaux, où les bergers de la contrée trouvaient un abri, et à laquelle Michée fait allusion selon plusieurs interprètes : « Et toi, tour des Troupeaux, environnée de nuages, le Seigneur viendra jusqu'à toi ! » C'est de la tour des Troupeaux qu'il est dit, dans le Targum de Jonathan : « *Là le Messie naîtra!* De semblables tours, destinées à la garde, existaient dans toutes les plaines, sur toutes les hauteurs, et dans chaque vignoble, comme nous le voyons dans S. Marc (XII, 1.) : et elles sont encore aujourd'hui indispensables en Arabie, surtout à

Depuis le triomphe du Christianisme l'humble grotte où naquit le Sauveur du monde est devenue un sanctuaire vénéré où les pélerins cherchent respectueusemeut le souvenir des grands mystères qui s'y sont accomplis.

« Deux escaliers tournants, composés chacun de quinze degrés, dit Châteaubriand, s'ouvrent aux deux côtés de l'église extérieure de Bethléem, et descendent à l'église souterraine placée sous ce chœur. Celle-ci est le lieu à jamais révéré de la nativité du Sauveur. Avant d'y entrer, le supérieur me mit un cierge à la main, et me fit une courte exhortation. Cette sainte grotte est irrégulière, parcequ'elle occupe l'emplacement irrégulier de l'étable et de la crèche. Elle a trente-sept pieds et demi de long, onze pieds trois pouces de large, et neuf pieds de haut. Elle est taillée dans le roc; les parois de ce roc sont revêtues de marbre, et le pavé de la grotte est également d'un marbre précieux. Ces embellissements sont attribués à sainte Hélène. L'église ne tire aucun jour du dehors, et

cause des incursions des Bédouins. — On faisait paître entre Jérusalem et Bethléem les troupeaux d'agneaux, de moutons et de jeunes taureaux, destinés aux sacrifices journaliers du Temple. Ils étaient confiés à la garde de ces bergers, qui offraient maintenant les premiers leurs hommages et leurs présents au Sauveur qui venait de naître. C'est là que, réunis autour de grands feux, ils faisaient la veillée.

n'est éclairée que par trente-deux lampes envoyées par différents princes chrétiens. Tout au fond de la grotte, du côté de l'orient, est la place où la Vierge enfanta le Rédempteur des hommes. Cette place est marquée par un marbre blanc incrusté de jaspe et entouré d'un cercle d'argent, radié en forme de soleil. On lit ces mots à l'entour :

HIC DE VIRGINE MARIA
JESUS CHRISTUS NATUS EST.

« Une table de marbre, qui sert d'autel, est appuyée contre le rocher, et s'élève au dessus de l'endroit où le Messie vint à la lumière. Cet autel est éclairé par trois lampes, dont la plus belle a été donnée par Louis XIII.

« A sept pas de là, vers le midi, après avoir passé l'entrée d'un des escaliers qui montent à l'église supérieure, vous trouvez la Crèche. On y descend par deux degrés, car elle n'est pas de niveau avec le reste de la grotte. C'est une voûte peu élevée, enfoncée dans le rocher. Un bloc de marbre blanc, exhaussé d'un pied au dessus du sol, et creusé en forme de berceau, indique l'endroit même où souverain du ciel fut couché sur la paille.

« Rien n'est plus agréable et plus dévot que cette église souterraine ; elle est enrichie de tableaux des écoles italienne et espagnole. Ces tableaux re-

présentent les mystères de ces lieux, des vierges et des enfants d'après Raphael, des Annonciations, l'Adoration des Mages, la Venue des Pasteurs, et tous ces miracles mêlés de grandeur et d'innocence. Les ornements ordinaires de la Crèche sont de satin bleu brodé en argent. L'encens fume sans cesse devant le berceau du Sauveur. J'ai entendu un orgue fort bien touché, jouer à la messe les airs les plus doux et les plus tendres des meilleurs compositeurs d'Italie. Ces concerts charment l'Arabe chrétien qui, laissant paître ses chameaux, vient, comme les antiques bergers de Bethléem, adorer le Roi des rois dans sa Crèche. J'ai vu cet habitant du désert communier à l'autel des Mages avec une ferveur, une piété, une religion inconnues des chrétiens de l'Occident. « Nul endroit dans l'univers, dit le P. Néret, n'inspire plus de dévotion... L'abord continuel des caravanes de toutes les nations chrétiennes... les prières publiques, les prosternations... la richesse même des présents que les princes chrétiens y ont envoyés... ; tout cela excite dans votre âme des choses qui se font sentir beaucoup mieux qu'on ne peut les exprimer.

« Ajoutons qu'un contraste extraordinaire rend encore ces choses plus frappantes ; car en sortant de la grotte où vous avez trouvé la richesse, les arts, la religion des peuples civilisés, vous êtes trans-

portés dans une solitude profonde, au milieu des masures arabes, parmi des sauvages demi-nus et des Musulmans sans foi. Ces lieux sont pourtant ceux-là même où s'opérèrent tant de merveilles; mais cette Terre-Sainte n'ose plus faire éclater au dehors son allégresse, et les souvenirs de sa gloire sont renfermés dans son sein.

« Nous descendîmes de la grotte de la Nativité dans la chapelle souterraine où la tradition place la sépulture des Innocents. La grotte des Innocents nous conduisit à la grotte de S. Jérôme ; on y voit le sépulcre de ce docteur de l'Église, celui de S. Eusèbe, et les tombeaux de sainte Paule et sainte Eustochie.

S. Jérôme passa la plus grande partie de sa vie dans cette grotte. C'est de là qu'il vit la chute de l'empire romain ; c'est là qu'il reçut ces patriciens fugitifs, qui, après avoir possédé les palais de la terre, s'estimèrent heureux de partager la cellule d'un cénobite. La paix du saint et les troubles du monde font un merveilleux effet dans les lettres du savant interprète de l'Écriture.

Sainte Paule et sainte Eustochie, sa fille, étaient deux grandes dames romaines. Elles quittèrent les délices de Rome pour venir vivre et mourir à Bethléem dans la pratique des vertus monastiques. Leur épitaphe, faite par S. Jérôme, n'est pas assez bonne, et est trop connue pour que je la rapporte ici.

« On voit dans l'oratoire de S. Jérôme un tableau où ce saint conserve l'air de tête qu'il a pris sous le pinceau du Carrache et du Dominiquin. Un autre tableau offre les images de Paule et d'Eustochie. Ces deux héritières de Scipion sont représentées mortes et couchées dans le cercueil. Par une idée touchante, le peintre a donné aux deux saintes une ressemblance parfaite ; on distingue seulement la fille de la mère à son voile blanc et à sa jeunesse : l'une a marché plus longtemps, et l'autre plus vite dans la vie ; elles sont arrivées au port au même moment.

« Dans les nombreux tableaux que l'on voit aux lieux saints, et qu'aucun voyageur n'a décrits, j'ai cru quelquefois reconnaître la touche mystique et le ton inspiré de Murillo : il serait assez singulier qu'un grand maître ait, à la Crèche ou au tombeau du Sauveur, quelque chef-d'œuvre inconnu.

« Nous remontâmes au couvent. J'examinai la campagne du haut d'une terrasse. Bethléem est bâti sur un monticule qui domine une longue vallée. Cette vallée s'étend de l'est à l'ouest : la colline du midi est couverte d'oliviers clairsemés sur un terrain rougeâtre, hérissé de cailloux : la colline du nord porte des figuiers, sur un sol semblable à celui de l'autre colline. On découvre çà et là quelques ruines, entre autres les débris d'une tour qu'on appelle Tour de Sainte-Paule. Je rentrai

dans le monastère, qui doit une partie de sa richesse à Baudouin, roi de Jérusalem, successeur de Godefroy de Bouillon : c'est une véritable forteresse, et ses murs sont si épais qu'ils soutiendraient aisément un siége contre les Turcs. » (1)

Nous nous indignons souvent en lisant le récit de la naissance du Sauveur, de la dureté des habitants de Bethléem envers Marie et envers Jésus naissant ; mais en avons-nous réellement le droit ?

« Le Fils de Dieu frappe à la porte de notre cœur ; mais il n'y a point de place pour lui. Il ne se trouva point de place dans les hôtelleries de Bethléem, ou bien parcequ'elles étaient pleines, ou bien parceque Joseph et Marie n'avaient pas un train qui pût porter les maîtres intéressés de ces maisons à souhaiter de les loger. Jésus est pauvre, et ce n'est pas le moyen d'être bien reçu : pour recevoir Jésus-Christ il faudrait devenir pauvre, c'est à dire quitter l'attache, l'affection déréglée des biens du monde, ce qui comprend tout ce que l'on possède. Mais cette pauvreté leur paraît insupportable ; ils la regardent comme le plus grand malheur qui puisse leur arriver. Il est vrai que Jésus-Christ a dit : Malheur aux riches ! Mais le monde tient un

(1) Chateaubriand, *Itinéraire*. On peut voir aussi dans les *Lettres édifiantes*, une lettre très curieuse du P. Néret sur Béthléem et les lieux saints.

langage plus conforme à nos inclinations corrompues ; aussi il est mieux écouté. » (1)

Mais ce n'était pas sans dessein que Dieu permettait la dureté des habitants de Bethléem (2), il

(1) Le P. Masson, *Sermon pour le jour de la Nativité.*

(2) Ce nom, qui revient sous notre plume, nous rappelle quelques pages de M. Poujoulat que nous aurions dû citer déjà : « Bethléem, dit-il, est un lieu que j'aime ; sa colline me sourit plus que les autres collines de la Judée ; le nom de Bethléem est si doux à prononcer ! Tout est gracieux, tout est noble et pur dans les impressions et les souvenirs qu'il éveille. Quelle ravissante histoire que celle de Ruth et de Booz ! et c'est là, dans les champs voisins, que se sont passées ces scènes bibliques d'un intérêt si touchant. Ce divin berceau sur lequel une étoile est descendue, ce berceau qui doit sauver le monde, et qui n'est connu que du bœuf et de l'ânon, ne jette-t-il pas sur le pays un charme merveilleux, une douce et grande poésie ? Ruth et Booz, Jésus enfant et les pasteurs expriment tout Bethléem : Bethléem a des idylles comme Jérusalem a des lamentations........ Je suis déjà devenu comme un habitant de Bethléem..... J'éprouve ici des impressions tout à fait différentes de celles que me donnait Jérusalem. Pendant que j'étais dans la ville sainte, mon esprit n'était rempli que de sombres idées ; une douleur indéfinissable me poursuivait partout, et chaque objet se teignait à mes yeux des couleurs du deuil ; ici, au contraire, mon esprit ne me présente que de riantes images, la nature semble m'inviter à une douce joie, et je respire plus à mon aise : cette différence d'impression, que j'attribue d'abord au changement de paysage, provient sans doute aussi des souvenirs austères ou joyeux que réveillent les deux cités ; à Jérusalem on trouve toutes les douleurs, toutes les calamités qui peuvent tomber sur un peuple, et, pour dernier malheur, on voit le juste condamné à la croix

voulait par là rendre plus complet l'abaissement de son fils bien aimé.

« Mystère inconcevable ! Merveille qu'il est plus aisé de sentir que d'exprimer, et que le silence représente mieux que les paroles ! Y a-t-il rien de si étonnant que de voir ce Seigneur qui est loué du soleil du matin, qui est assis sur les chérubins, qui suspend de trois doigts toute la terre, à qui le ciel sert de trône et la terre de marchepied, que ce Seigneur, dis-je, ait voulu se réduire à une si extrême pauvreté, que, naissant sur la terre, elle l'ait fait naître dans une crèche ? Quelle mère s'est jamais vue si pauvre et si misérable, que faute d'autre couvert elle ait été obligée de coucher son enfant dans une crèche ? Qui a jamais joint ensemble ces deux extrémités si éloignées, Dieu et une crèche ? Y a-t-il rien de si bas et de si méprisable qu'une crèche, et rien de si grand et de si respectable qu'un Dieu qui est assis sur les chérubins, et qui a son trône au plus haut des cieux ? Est-il possible

et à l'ignominie ; Bethléem, au contraire, nous offre tout ce qui peut enchanter l'imagination : c'est une jeune Nazaréenne qui met au monde celui que tous les siècles attendaient, ce sont des rois des pays lointains qu'une étoile conduit vers le sacré berceau, des pasteurs qui laissent leurs troupeaux pendant la nuit pour venir adorer son enfant ; j'entends les chœurs des anges, les symphonies du ciel, je sens la terre tressaillir d'allégresse : à Jérusalem la mort et la dévastation ; à Bethléem la vie et l'espérance ! » (Poujoulat, *Correspondance d'Orient.*)

de ne pas sortir hors de soi quand on considère ensemble deux choses si disproportionnées, Dieu dans une étable, Dieu dans une crèche ? » (1)

Cette crèche devint la première chaire dans laquelle le Verbe divin prêcha au monde la doctrine de la pauvreté, de la pénitence et du salut. Cette grande idée, admirablement comprise par S. Bernard, a été très bien reproduite par un écrivain qui n'a fait, pour ainsi dire, que développer ses pensées.

« Arrêtons-nous un peu dans la considération de cette crèche, nous y trouverons non seulement des motifs pour connaître et adorer la souveraine bonté et l'amour incomparable de Dieu, mais pour apprendre ce que c'est que l'humilité du cœur, le mépris du monde, l'austérité à l'égard du corps, et ce que c'est que cette nudité et cette pauvreté d'esprit si souvent louée dans l'Évangile. Ce docteur du ciel savait bien l'importance que les hommes fussent instruits et persuadés de ces grandes vérités. Il connaissait la douceur et l'innocence qui se trouve dans la maison de celui qui est pauvre d'esprit ; il savait, au contraire, les agitations, les troubles et les inquiétudes qu'attire après soi le désir déréglé des richesses ; et pour ce sujet, dès sa crèche, qui lui servit de berceau comme d'une

(1) Le P. Grenade, *Mémorial*, livre VI, chap. 6.

chaire céleste, la première instruction qu'il donna aux hommes, la première leçon qu'il leur fit, ce fut de condamner par son exemple l'avarice, qui est la racine de tous les maux, et de révérer l'humilité et la pauvreté d'esprit, comme la source de tous les biens. C'est, dit S. Bernard, ce que nous prêchent cette crèche, ces pauvres langes, cette étable. O heureuse maison ! ô étable plus glorieuse que tous les palais des rois, où ce Dieu naissant a établi une chaire pour y enseigner la philosophie du ciel, et où la parole du ciel, demeurant muette, nous parle d'autant plus éloquemment qu'elle a un plus rigoureux silence. » (1)

« Etable, langes, crèche de mon Sauveur, que vous avez d'éloquence ! Il est vrai, cet Homme-Dieu ne peut encore parler, mais tout parle en lui (2), ajoute S. Bernard ; tout nous apprend que nous sommes dans l'erreur (3). Sa pauvreté nous instruit du cas que nous devons faire des richesses ; ses abaissements et ses humiliations, de quel prix sont les grandeurs d'ici-bas, qui nous enivrent cependant si souvent ; ses larmes et ses souffrances,

(1) Le P. Grenade, *Méditations sur la vie de notre Seigneur.*

(2) Necdum loquitur lingua, et quæcumque in eo sunt clamant, prædicant, evangelizant.

(3) In omnibus mundi judicium arguitur, subvertitur, confutatur.

quelle issue ont les plaisirs de ce monde. » (1)

Cette science qu'enseigne la crèche du Sauveur, elle s'adresse à tout le monde, et il n'est pas d'intelligence qui ne puisse parfaitement la comprendre.

« Il n'en est pas de l'école de Bethléem comme de celles des anciens philosophes du Lycée ou de l'Académie. Là on ne recevait que de grands esprits, des génies élevés ; mais ici les simples, les ignorants y sont bien reçus, et ce sont eux ordinairement qui y réussissent le mieux. Voyez quels ont été les premiers disciples de ce divin maître : ce sont de simples pasteurs qui ont été les premiers invités. On ne demande point ici, comme dans les écoles du monde, qu'on passe les jours et les nuits dans de profondes spéculations ; on ne veut que vos yeux pour voir et regarder cette parole incarnée, cette sagesse faite enfant. (2)

Nous pouvons dire avec vérité de Jésus-Christ naissant ce qu'on disait autrefois par flatterie d'un ancien : Il ne faut que le voir pour devenir savant (3). C'est ce que veut dire S. Jean lorsqu'il dit qu'il ne faut que se mettre en présence de cet

(1) Clamat hoc stabulum, clamat præsepe, clamant lacrymæ, clamant panni.

(2) Transeamus, et videamus.

(3) Illum vidisse, erudiri est.

Homme-Dieu, ajoutons seulement de ce Dieu enfant, pour être persuadés des vérités chrétiennes dont il est le modèle en cet état, et nous exciter à les imiter. » (1)

S. Bernard, S. Bonaventure et Hugues de Saint-Victor affirment avec raison que nous profiterons de cette science divine selon la mesure de l'amour que nous aurons au fond du cœur pour le Sauveur Jésus. (2)

Mais si Jésus dans sa crèche s'adresse à tous les enfants d'Adam, il a particulièrement en vue les ambitieux, les riches et les mondains.

« Que l'exemple d'un Dieu tel que nous l'adorons aujourd'hui me semble bien puissant pour amortir les passions les plus vives! Car pour ce qui est de l'ambition de s'élever, de se pousser, un homme jetant les yeux sur celui qui, sans rien s'attribuer qui ne lui appartienne, a droit à s'égaler à Dieu; voyant celui qui, étant la gloire et la splendeur du Très-Haut, ne dédaigne pas néanmoins de naître dans une étable; un homme, à ce spectacle, ne sera-t-il pas touché, et ne dira-t-il pas avec le

(1) In conspectu ejus suadebimus corda nostra. — Le P. Texier, *Sermon sur la Nativité.*

(2) Quantum quisque amat, tantum intelligit. (S. Augustin.) — Vis scire quæ nescis, ama. (Hugues de Saint-Victor.) — Res ista non scholam quærit, sed cor. (S. Bonaventure.)

prophète : Vous êtes un Dieu, mais en vérité vous êtes un Dieu caché. Oh ! que j'aime bien mieux me cacher avec vous que de chercher à me produire, à m'élever, puisqu'en me cachant et en m'abaissant avec vous j'aurai ce bonheur et cet avantage que j'imiterai mon Dieu, et lui deviendrai semblable en ce qu'il a de plus à cœur, et qu'il nous a le plus recommandé. » (1)

« Un Homme-Dieu peut-il paraître pauvre et consacrer la pauvreté dans la crèche où il est couché sur un peu de paille empruntée, sans que nous l'y reconnaissions comme un juge qui condamne l'avarice et la convoitise du monde ? Il est certain que si l'Évangile n'a quasi pas de paroles qui ne soient une censure et une condamnation de la cupidité, la crèche du Sauveur en est la réprobation; car comment un Dieu tremblant de froid, tout nu dans une crèche, qui n'a pas eu où reposer sa tête, et qui est dans une extrême nécessité, comment, dis-je, ce Dieu pauvre ne porterait-il pas l'arrêt de condamnation de tous les riches qui ne donnent point de bornes aux désirs insatiables qu'ils ont d'amasser des biens périssables qui les plongent et qui les entraînent dans une mort éternelle, comme parle S. Paul (2). Car enfin ce qu'on devrait sé-

(1) Le P. Masson, *Sermon pour le jour de la Nativité.*

(2) Quæ mergunt homines in interitum.

rieusement considérer, c'est qu'un Dieu qui est la règle et l'exemple de notre vie ait voulu commencer la sienne par la condamnation de la passion des richesses. Ainsi cet enfant couché sur la paille, tout muet qu'il est, parle et appelle tous les avares et tous les cruels qui sucent le sang des pauvres, afin qu'ils entendent prononcer de sa propre bouche leur jugement, puisque c'est comme s'il disait : Je suis votre roi, vous devez donc vous conformer à moi ; je suis pauvre, et je suis venu au monde le plus pauvre des hommes; vous devez donc y vivre dans vos biens, si vous en avez, comme si vous étiez pauvres, et être tout prêt à les abandonner si je vous l'ordonne. Je vous condamne donc comme indignes d'avoir part à mon royaume si vous voulez êtres riches étant pauvres, et si, étant riches, vous n'avez l'amour de la pauvreté, et si vous ne vivez comme si vous étiez pauvres. Voilà l'arrêt que prononce ce Dieu enfant, couché sur la paille et dans une crèche.

« Ce Dieu naissant dans une telle misère, si mal reçu du monde et souffrant les rigueurs de la pauvreté et des saisons, laissera-t-il la délicatesse des mondains sans la juger et la condamner? Non, dit S. Bernard, car ces langes dont il est enveloppé sont des signes auxquels plusieurs s'opposent. (1)

(1) In signum positi sunt panni tui, Domine, sed in signum cui a multis contradicetur.

Et qui sont ceux qui s'y opposent et qui y contredisent? sinon ceux qui ne peuvent souffrir la condamnation muette que la naissance du Sauveur fait de la vie sensuelle et voluptueuse qu'ils mènent, et prétendent même la justifier comme innocente parcequ'elle ne se passe pas dans des désordres criminels. Il ne faut que montrer au monde ce spectacle d'un Dieu naissant, couché durement et souffrant toutes les misères des enfants les plus abandonnés, pour le convaincre que, s'il veut être heureux en cette vie, s'il aime et cherche ses plaisirs, s'il n'a que de l'horreur pour toutes les incommodités et les souffrances, et s'il prétend enfin mener une vie molle et sensuelle, il est déjà jugé par cet enfant, et que la misère et les incommodités qu'il souffre est l'arrêt irrévocable qui condamne sa mollesse. Ah! s'il était possible que tant de défenseurs opiniâtres de la vie commode et aisée entrassent dans l'étable de Bethléem, et qu'ils y vissent celui qui est la règle de leur vie tout tremblant et souffrant toutes les incommodités de la plus rude de toutes les saisons, nous ne verrions pas confondre la vie chrétienne avec la vie païenne, ni des chrétiens qui doivent pratiquer la mortification de Jésus-Christ dans leurs corps vivre dans les plaisirs et les délices. Si ces gens-là entraient du moins en esprit dans cette pauvre demeure, qu'y verraient-ils qui favorisât leur délicatesse et le

désir qu'ils ont de ce que tout contribue à leurs plaisirs? Y verraient-ils des tables chargées de mêts exquis, un ordinaire auquel rien ne manque? Que rencontreraient-ils dans cette étable? Un enfant qui souffre et qui gémit; une mère qui n'a pas de quoi soulager sa misère; un enfant qui, par ses cris et par tout ce qu'on voit autour de lui, condamne la vie voluptueuse que mènent les adorateurs mêmes de ce Dieu souffrant. » (1)

Mais si Jésus naissant condamne le monde, le monde à son tour ne craint pas de condamner Jésus.

« Pourquoi, dit-il, pourquoi naître dans la pauvreté, dans l'humilité, dans les souffrances? Cela convient-il à un Dieu? Ne pouvait-il pas sauver l'homme à moins de frais? Puisqu'il nous pouvait conduire au ciel par un chemin plus aisé et plus doux, pourquoi nous faire marcher par un chemin si rude et si difficile? Ainsi raisonne le monde, parcequ'il est aveugle; ainsi raisonnons-nous peut-être nous-mêmes, parceque nous le sommes aussi; mais parceque Jésus-Christ est infiniment éclairé, parcequ'il est la sagesse éternelle, il croit devoir raisonner et agir autrement. Il venait pour guérir notre orgueil, notre sensualité, notre avarice, pour détruire, au moins pour modérer en nous l'amour

(1) Sarazin, *Avent*, Discours xxxii.

des richesses, des plaisirs et de la grandeur; s'il les eût aimés, s'il les eût recherchés, en eût-il inspiré le détachement? N'eût-il pas irrité notre cupidité, au lieu de la guérir et de la modérer? Si, après les exemples d'humilité, de pauvreté et de mortification qu'il nous a donnés, il n'a pu nous rendre humbles, détachés, mortifiés, que serait-ce si nous n'eussions remarqué en lui de l'estime et de l'attachement pour les biens, les plaisirs et les honneurs? Ne serions-nous pas encore plus avares, plus sensuels, plus ambitieux? » (1)

C'est à l'occasion du désaccord qui règne entre le monde et Jésus naissant qu'on ne peut s'empêcher de songer au raisonnement célèbre de S. Bernard:

« Ou Jésus-Christ se trompe en enseignant un détachement universel de toutes les choses de la terre, ou le monde en vous portant à vous y attacher : lequel des deux est dans l'erreur? je n'ai garde, chrétiens, de vous presser sur cette question. L'un des deux est Dieu, l'autre un lâche menteur; s'il y a du mensonge d'un côté, vous savez de quel parti est la vérité et la droiture?

« Mais si Jésus-Christ dit nécessairement vrai, d'où vient que vous en usez comme si vous ne le croyiez point du tout; que vous cherchez dans ses

(1) Le P. Nepveu, *Réflexions chrétiennes*, iv.

maximes des adoucissements qui les combattent; que vous vous faites même des principes de morale qui détruisent absolument les siens. En trouvant mille fausses raisons d'aimer les richesses, les rendez-vous aimables si le Fils de Dieu vous a déclaré qu'elles étaient dignes de votre aversion?» (1)

Le choix que le Sauveur fait de simples bergers pour premiers témoins de sa naissance n'est pas moins propre à condamner et à confondre les prétentions et l'orgueil des mondains. Cette circonstance frappante n'a pas échappé aux docteurs de l'Église.

« La pauvreté de Jésus-Christ naissant est ce qui nous frappe le plus dans le mystère que nous célébrons, comme elle est le premier signe sous lequel le Sauveur du monde se découvre (2). Elle doit être le premier trait du chrétien et comme la base de la religion. C'est pour cela que l'Évangile, cette bonne nouvelle, cette ouverture du royaume de Dieu, ce grand sujet de joie, est annoncé par les anges aux pasteurs de Bethléem, à de simples bergers, qui, étant pauvres de condition et d'état, étaient plus disposés à devenir pauvres d'esprit et d'affection, pour être comme les premiers chrétiens du monde, en faisant éclater visiblement dans

(1) Le P. La Pesse, *Sermon sur la Nativité.*

(2) Hoc erit vobis signum, etc.

leurs personnes cette pauvreté évangélique, comme le premier trait de ressemblance que les disciples doivent avoir avec leur maître. C'est dans cette pensée que S. Cyprien a dit que le Verbe incarné voulut que sa naissance fût premièrement manifestée à des hommes simples, afin d'établir d'abord la règle fondamentale de son Évangile en nous apprenant qu'il n'y a que les humbles et les pauvres d'esprit dignes de pénétrer les mystères renfermés dans la pauvreté et l'humilité de ce Dieu naissant dans une étable. » (1)

« Qui sont ceux que Dieu choisit les premiers pour leur révéler la naissance de son Fils? Des bergers, c'est à dire des pauvres attachés à leur travail, des hommes inconnus au monde et contents de leur obscurité et de la simplicité de leur état. Ce sont là ceux, dit excellemment S. Ambroise, dont Jésus-Christ fait les premiers élus; ceux qu'il appelle les premiers à sa connaissance; ceux dont il veut recevoir les premiers hommages; ceux qui paraissent comme les premiers domestiques de ce Dieu naissant, et qui environnent son berceau, pendant que les grands de la Judée, que les riches de Jérusalem, que les savants et les esprits forts de la synagogue, abandonnés, pour ainsi dire, et livrés à eux-mêmes, demeurent dans les ténèbres de l'in-

(1) Du Jarry, *Sermon pour le jour de Noël.*

fidélité, et semblent n'avoir nulle part à la naissance du Sauveur. C'est par ces pasteurs que le Christianisme a commencé. Telle fut l'origine de l'Église, qui, selon la remarque de S. Chrysostome, était alors toute renfermée dans l'étable de Bethléem, puisque hors de là Jésus-Christ n'était point connu. » (1)

« Pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait porter les nouvelles de sa naissance aux grands et aux riches du monde, comme il fit aux pasteurs? Mais de quoi aurait servi cette apparition d'anges à ces esprits orgueilleux et superbes; qu'auraient-ils dit? Qu'auraient-ils pensé? Quand ces anges auraient donné pour toutes marques de la naissance du Messie des langes, une crèche, une étable? Remplis qu'ils étaient des idées de cette venue éclatante et pompeuse qu'ils s'en étaient formées, quel jugement auraient-ils fait de sa pauvreté, de son silence, de sa misère? Ils le méconnaîtront un jour au milieu des marques les plus éclatantes de sa divinité, dit S. Augustin; comment l'auraient-ils voulu reconnaître aux seules marques de son humilité? Les aveugles éclairés, les tempêtes calmées, les morts ressuscités ne surent balancer cette bassesse adorable qui leur paraissait incompatible avec la qualité de Messie. Quelles impressions auraient donc

(1) Bourdaloue, *Sermon sur la Nativité.*

pu faire dans leurs esprits tant d'abjection, d'infirmités et de petitesse? Mais pourquoi recourir aux conjectures? puisque la négligence de tous ces faux sages de Jérusalem à chercher le Messie ne laissa que trop voir dans le fond de leur âme l'orgueil qui mettait un obstacle impénétrable à toutes les lumières de ce divin soleil. » (1)

(1) Du Jarry, *Sermon sur les grandeurs de Jésus.*



CHAPITRE VII.

LA CIRCONCISION.

Quand le huitième jour fut venu, l'enfant fut circoncis. Il reçut ainsi le signe de l'alliance que Dieu avait conclue avec le peuple d'Israel. Il fut circoncis, pour montrer que Dieu accomplirait ses promesses par son Fils aussi fidèlement qu'il avait gardé son alliance avec les descendants d'Abraham.

L'enfant reçut, à la circoncision, le nom de JÉSUS (1). L'ange avait dit : Il s'appellera Jésus, c'est à dire Sauveur, car il sauvera son peuple de ses péchés. Son nom exprime toute sa mission.

Tel est le récit de l'Évangile ; mais il est si concis que, pour être bien compris, il exige quelques explications :

(1) Voyez S. Luc, II, 20-21.

« Il faut savoir, dit le savant abbé Gosselin, que, quatre cents ans ou environ avant la promulgation de la loi de Moïse, Dieu, voulant se former un peuple particulier, qui, au milieu de la corruption générale de toutes les nations plongées dans l'idolâtrie, fît une profession publique de le reconnaître, de l'adorer et d'obéir à ses commandements, il choisit Abraham, fils de Tharé, pour être la tige de ce peuple chéri, l'assurant que, bien qu'il fût déjà dans sa centième année, et sa femme Saraï dans sa quatre-vingt-dixième, ils auraient néanmoins un fils dont la postérité serait aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de sable qui sont sur les bords de la mer. En témoignage de cette alliance, Dieu changea le nom d'*Abram*, que portait alors le saint patriarche, en celui d'*Abraham*, qui signifie *père d'une grande multitude*; et il changea aussi celui de sa femme *Saraï* en celui de *Sara*, qui signifie *dame* ou *souveraine*. Mais, afin que ce peuple qu'il lui promettait fût distingué de tous les autres par un signe extérieur, il voulut que tous les enfants mâles qui sortiraient de la race d'Abraham dans la suite des temps portassent sur leur corps la marque et le caractère de leur élection, c'est à dire qu'ils fussent circoncis le huitième jour après leur naissance. « Voici, leur dit-il, le signe de l'al-
« liance que je fais avec vous et avec vos descen-
« dants, et le pacte que vous devez inviolablement

« observer. Tous les mâles d'entre vous seront cir-
« concis au huitième jour (1) ; celui qui n'aura pas
« été circoncis sera retranché du milieu de son
« peuple, comme ayant violé mon alliance (2). »
Quatre cents ans plus tard, Dieu, donnant sa loi aux descendants d'Abraham, c'est à dire aux Israélites, sur la montagne du Sinaï, renouvela expressément ce même commandement (3). Aussi le peuple juif l'a-t-il constamment observé depuis, jusque là qu'il regardait comme une chose ignominieuse de

(1) Le Sauveur fut donc circoncis en 747 (les années de Rome ne commencent qu'au 21 avril), d'après les calculs du docteur Sepp. Ce savant a en effet essayé de prouver d'après des calculs frappants (c'est l'expression du docteur Alzog) que le jour de la Nativité de notre Seigneur doit être le 25 décembre de l'an de Rome 747. — *L'art de vérifier les dates* met l'annonciation, C. Antistius Vétus et Décimus Lælius Balbus étant consuls, la 40e année de la période Julienne, la 39e d'Auguste, depuis la mort de Jules César, ou la 25e depuis la bataille d'Actium ; la 35e depuis que Hérode avait été déclaré roi de la Judée ; la 2e de la 193e olympiade et la 4708e de la période julienne, c'est à dire cinq ans neuf mois et sept jours avant l'ère vulgaire. — Du reste, il y a sur cette question bien des systèmes parmi les savants. (Voyez Fabricius, *Bibliograph. antiquar.* — Munter, *L'étoile des Mages, recherches sur l'année de la naissance de Jésus-Christ.* — Képler, *De nova stella in pede serpentarii*, etc. — Ideler, *Chronologie*, ii, 394. — Sepp, *Vie du Christ*, i. — Tillemont, *Vie de notre Seigneur Jésus-Christ*, note v.)

(2) *Genèse*, xvii, 10,

(3) *Lévitique*, xii, 3.

n'être point circoncis, parceque c'était renoncer à cette sainte et glorieuse alliance avec Dieu; et de même que les Grecs appelaient *Barbares* par mépris les hommes de toutes les autres nations, les Juifs les nommaient *incirconcis*, et ne voulaient point avoir de familiarité avec eux.

En prescrivant à la postérité d'Abraham la pratique de la circoncision, Dieu n'en fit pas seulement la marque de son alliance avec son peuple chéri; mais il l'institua en même temps comme un sacrement ou un signe sensible destiné à effacer le péché originel. Il est vrai qu'il y avait déjà un remède à ce péché ; ce remède consistait dans une autre cérémonie sacrée, par laquelle les parents, en professant la foi au Messie futur, procuraient à leurs enfants le bienfait de la justification ; et ce remède a toujours subsisté dans l'ancienne loi, tant à l'égard des filles qu'à l'égard des mâles qui étaient en danger de mort avant de pouvoir être circoncis. Mais aussitôt que Dieu eut établi la circoncision, ce fut à elle seule que fut régulièrement attachée la rémission du péché originel pour les enfants mâles. Aussi les saints docteurs et les théologiens enseignent-ils communément que la circoncision produisait à peu près le même effet que produit à présent le sacrement de baptême, avec cette différence néanmoins que le baptême régénère et produit la grâce par sa propre vertu, c'est à dire par une effi-

cacité indépendante de la foi du baptisé et de celle de ses parents, au lieu que la circoncision était simplement le signe de la grâce que Dieu accordait aux enfants en considération de la foi de leurs parents et de la profession extérieure qu'ils en faisaient (1). Au reste, Dieu se servit de cette cérémonie préférablement à toute autre pour produire ces effets : 1° afin d'apprendre à son peuple qu'il devait travailler sans relâche à la circoncision spirituelle, c'est à dire à réprimer les affections déréglées de la convoitise et à combattre les vices qui en découlent ; 2° pour figurer la circoncision beaucoup plus parfaite qui devait un jour distinguer les enfants de la nouvelle alliance, circoncision qui, les détachant de toutes choses de la terre, les ferait aspirer uniquement aux choses du ciel, et mourir entièrement à eux-mêmes, afin de ne vivre plus qu'en Dieu et pour Dieu.

Il est certain que notre Seigneur n'était pas sujet à cette loi de la circoncision, et que la sainte Vierge ni S. Joseph (2) n'étaient point obligés de le circoncire. Ce n'est pas qu'il fût, en tant qu'homme, incapable de précepte, car il assure lui-même, dans

(1) S. Grégoire, *Moral.* lib. iv, cap. ii. — S. Augustin, *de Nuptiis*, lib. ii, cap. ii, et alibi. — Benoît xiv, *de Festis*, lib. i, cap. i.

(2) Joseph signifie : augmentation. Ce nom fut donné à Joseph l'Egyptien, parcequ'il était le onzième fils de Jacob.

l'Évangile, que son père lui a fait des commandements, et qu'il est très exact à les observer (1). Aussi tous les théologiens à la suite du docteur angélique reconnaissent qu'il avait reçu, entre autres commandements, celui de racheter les hommes et de se livrer à la mort pour leur délivrance, ce qui fait dire à S. Paul « qu'il s'est rendu obéissant « jusqu'à la mort de la croix (2). » Cependant la loi de la circoncision, aussi bien que toute la loi de Moïse, ne l'obligeait aucunement, parceque, n'ayant été faite que pour préparer les hommes criminels et esclaves du démon au bienfait de la rédemption, elle ne pouvait regarder le Sauveur lui-même, qui n'avait aucune part à leur captivité ni à leurs crimes. Aucune des raisons qui avaient fait établir le précepte de la circoncision ne pouvait lui être appliquée. Il n'en avait pas besoin comme d'une marque et d'un caractère qui le distinguât des infidèles et des Gentils, puisque l'onction de sa divinité et sa filiation naturelle à l'égard de Dieu le distinguaient absolument de tous les autres hommes, et le mettaient dans un ordre infiniment élevé au dessus de toutes les autres créatures. Il n'en avait pas besoin non plus comme d'un sacrement établi pour la rémission du péché originel, puisque non seulement

(1) S. Jean, xii, 49.
(2) S. Paul, *Épître aux Philippiens*, ii, 8.

il n'avait pas contracté ce péché, mais qu'il était impeccable par nature, et qu'il était venu au monde pour détruire et exterminer le péché. Il n'en avait pas besoin comme d'un avertissement de travailler à la circoncision spirituelle, puisque, n'ayant rien en soi que de très saint et de très parfait, il n'avait rien qui dût être retranché et circoncis. Enfin il n'avait pas besoin de figurer la circoncision parfaite de la loi nouvelle, puisque sa vie pauvre, pénitente et humiliée, sa mort cruelle et ignominieuse devaient être une leçon si éloquente et si efficace de toutes les vertus dans lesquelles consiste la circoncision spirituelle.

Cependant il était très convenable qu'il s'assujettît à la loi de la circoncision. Les saints docteurs, et particulièrement S. Épiphane, dans son *Traité sur les Hérésies*, en rapporte plusieurs raisons très dignes de remarque.... (1)

Pour ce qui regarde le lieu, le ministre et les autres circonstances de la circoncision de notre Seigneur, l'Évangile garde à ce sujet le plus profond silence, sans doute parceque la connaissance de ces particularités n'était pas nécessaire à notre salut. Toutefois on peut conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, que le divin enfant fut

(1) S. Épiphane, *de Hæres.*, liv I, chap. XXX. — S. Thomas, par. 3, q. XXXVII, a. I.

circoncis à Bethléem, dans l'étable même où il avait voulu naître et où il demeura encore assez longtemps après sa naissance, selon l'ancienne tradition de l'Église, qui suppose que les mages l'y trouvèrent encore. Ce sentiment paraît d'ailleurs fondé sur l'autorité de S. Épiphane, et confirmé par l'ancien usage où étaient les Juifs de circoncire les enfants dans la maison même de leurs parents (1), et non dans le temple ou dans la synagogue, comme les peintres le supposent quelquefois dans leurs tableaux. Il était également d'usage que les enfants fussent circoncis par leurs parents, et quelquefois par la mère elle-même, comme on le voit par plusieurs exemples de l'ancien Testament (2), ce qui donne lieu de penser que notre Seigneur fut circoncis par sa très sainte mère et par S. Joseph. Il était en effet convenable que la chair de l'agneau sans tache ne fût touchée que par des mains virginales et parfaitement pures, telles qu'étaient celles de Marie et de son chaste époux.

Mais, de toutes les circonstances de la circoncision de notre Seigneur, la principale c'est le nom de *Jésus* qu'il reçut dans cette cérémonie (3), se-

(1) *Genèse*, XVII, 23.

(2) *Genèse*, XVII, 23.—*Exode*, IV, 25. — *Macchab.*, I, 63.—*Act.*, VII, 8.

(3) « Le nom ineffable de JÉSUS, dit dom Calmet, ou comme

lon l'ordre que l'ange en avait donné longtemps auparavant, d'abord à Marie, au moment de l'annonciation, puis à S. Joseph, au moment où l'ange lui fit connaître le mystère de l'incarnation. (1)

C'était alors, comme aujourd'hui, la coutume des Juifs de donner le nom aux enfants le jour de leur circoncision, usage vraisemblablement fondé sur l'exemple d'*Abraham*, à qui Dieu avait donné ce nom en même temps qu'il lui prescrivait la circoncision. Il était d'ailleurs bien convenable d'attendre, pour donner à un enfant le nom qu'il devait avoir dans le peuple de Dieu, qu'il fût associé à ce peuple par la cérémonie instituée pour cela. C'est apparemment par la même raison que l'usage s'est établi, dans l'église chrétienne, de donner le nom aux enfants dans la sainte cérémonie du baptême, où ils deviennent tout à la fois enfants de Dieu et de l'Église, membres du corps mystique de Jésus-Christ et de son peuple privilégié. » (2)

« Dans ce mystère de la circoncision, considérez premièrement l'extrême douleur que la chair si

le prononcent les Juifs Jéhosuah ou Josuah, signifie SAUVEUR, celui qui sauvera. » (DOM CALMET, *Dictionnaire de la Bible*, article *Jésus-Christ*.)

(1) *Genèse*, XVII, 5.

(2) GOSSELIN, *Instructions sur les principales fêtes de l'Église*, II, La Circoncision de notre Seigneur Jésus-Christ.

tendre et si délicate du Sauveur souffrit dans ce nouveau genre de martyre. Elle était si grande, cette douleur, surtout au huitième jour, que souvent elle faisait perdre la vie. Jugez par là combien vous êtes redevables à cet enfant qui commence de si bonne heure à endurer, et à satisfaire pour nos péchés ; au premier jour de sa naissance il versa des larmes, et du sang au huitième, pour nous faire connaître que sa charité ne se lasse point, et que plus il va en avant, plus l'homme lui coûte cher... Faites ici, chrétiens, cette réflexion, que le Fils de Dieu pour travailler à notre salut a commencé assez tard à prêcher ; mais qu'il a commencé de bonne heure à souffrir. Il avait trente ans lorqu'il fit ses premières prédications ; et il n'a que huit jours, lorsque, par sa circoncision, il commence à faire l'office de rédempteur. Admirons la bonté et la fidélité de cet Homme-Dieu, qui n'étant venu au monde que pour racheter les hommes n'y est pas plus tôt entré qu'il en veut donner des arrhes, versant ce peu de sang par avance, pour assurance des ruisseaux qu'il en doit répandre à l'avenir.

Ce n'est pas sans raison que le Sauveur a voulu que notre salut lui coûtât si cher; il avait dessein de nous faire comprendre combien il nous estimait plus que tout ce qu'il a créé. La création de l'homme ne lui a pas plus coûté que celle de la fourmi : il a tout fait par le seul mouvement de sa volonté,

sans soin et sans travail. Ainsi, s'il a tant fait et tant souffert pour empêcher la perte de l'homme, s'il a voulu être circoncis dès les premiers jours de sa vie, et terminer sa vie par le supplice de la croix, c'était afin que nous sentissions combien il nous aimait; et que, si notre création lui avait été aisée, notre rédemption lui avait infiniment coûté. C'est pour cela que S. Paul assure que nous sommes obligés de sacrifier nos corps et nos âmes à son service, parcequ'il nous a achetés bien cher. Il est vrai qu'il pouvait, s'il eût voulu, nous racheter à moins; mais ce qui suffisait à notre salut ne suffisait pas à son amour, et il ne fallait rien moins pour le satisfaire qu'une vie laborieuse, qui commençât par la douleur, et finît par la mort de la croix. » (1)

« Admirons non seulement cette charité du Verbe incarné, mais encore la parfaite humilité qu'il a voulu faire paraître dans son plus grand éclat dès le commencement de sa vie, parceque cette vertu est comme la racine de toutes les autres; car pouvait-il s'abaisser davantage, lui qui guérit les pécheurs, que de prendre la ressemblance d'un pécheur; pouvait-il se mettre dans un degré plus bas et plus abject, lui qui est l'innocence

(1) Le P. Alleaume, *Les Souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ.* — Ce livre est une traduction.

même, que de vouloir passer pour criminel? L'Agneau sans tache, dit S. Bernard, sans avoir besoin de la circoncision, a voulu être circoncis, et celui qui n'avait pas la marque de la moindre plaie a voulu être traité comme ceux qui sont blessés. L'homme orgueilleux n'en use pas de la sorte; il se fait gloire de ses crimes, et il a honte de s'assujettir aux remèdes. Nous n'avons point de retenue ni de pudeur de commettre ce qui est digne de honte, et nous sommes honteux de recourir aux remèdes de la pénitence qui peut nous laver. Nous sommes méchants par la facilité que nous apportons à nous laisser blesser, et nous sommes encore plus méchants dans la honte que nous avons de laisser traiter nos blessures. Et néanmoins celui qui n'a jamais su ce que c'est que pécher n'a pas eu honte de paraître pécheur, et nous voulons pécher continuellement et ne pas passer pour pécheurs et criminels. C'est ainsi que parle S. Bernard. » (1)

« Il semble encore que nous devons à Jésus-Christ une reconnaissance particulière pour avoir porté la peine et le caractère de pécheur dans la circoncision; car dans les autres mystères de sa vie et de sa mort il paraissait toujours au travers des apparences du péché quelque rayon de la ma-

(1) Le P. Grenade, *Méditations sur la vie de notre Seigneur.*

jesté qui était cachée en lui. Quand il est né, tremblant et pleurant, comme les autres enfants d'Adam, les anges, les pasteurs, les mages sont venus l'adorer. Quand il fut présenté au temple comme un pécheur, le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse publièrent sa divinité. Lorsqu'il voulut être baptisé dans le Jourdain avec les pécheurs, le Saint-Esprit, qui parut sur lui en forme de colombe, la voix du Père éternel, qui se fit entendre, et S. Jean, qui le baptisa, déclarèrent qu'il était Fils de Dieu. Lorsqu'il se laissa tenter dans le désert, les anges vinrent le servir comme leur seigneur et leur maître; lorsqu'il était accablé de fatigue, ses miracles faisaient voir sa puissance. Quand il permit qu'on l'arrêtât au Jardin des Oliviers, il renversa d'une seule parole ceux qui étaient venus pour le prendre. Quand il fut attaché sur la croix entre deux larrons, le soleil qui s'obscurcit, la terre qui trembla, le grand cri qu'il poussa lui-même en expirant, le centurion qui le confessa, et le voile du Temple qui fut déchiré, rendirent un témoignage si éclatant de sa divinité que ceux même qui l'avaient crucifié s'en retournaient frappant leur poitrine et reconnaissant qu'il était véritablement Fils de Dieu. Ainsi dans les occasions où il paraissait pécheur il se trouvait toujours quelque chose qui découvrait sa divinité. Il n'y a que la circoncision où il semble s'être oublié lui-même, il n'y

paraît ni anges ni miracles qui puissent faire connaître ce qu'il est, parcequ'il voulait alors goûter dans toute son étendue le plaisir qu'il avait de se voir semblable à nous, et nous obliger par là à nous rendre semblables à lui; et quoiqu'il ait enduré dans la suite de plus grandes peines, celle-ci ne doit pas nous être moins précieuse, puisqu'il s'y est assujetti pour l'amour de nous jusqu'à oublier entièrement sa propre grandeur. » (1)

Le but de cette suprême humiliation c'était d'attirer sur la personne innocente du Rédempteur tous les châtiments dus au péché.

« Dès lors que Jésus-Christ veut être le sauveur des hommes, dit S. Augustin, il faut qu'il prenne la marque de pécheur, pour pouvoir attirer sur soi les châtiments dus au péché. Pour être parfaitement Sauveur, continue ce Père, il fallait un juste en qui Dieu se plût souverainement et qu'il pût cependant traiter comme pécheur, afin de trouver dans ses souffrances et dans ses humiliations une satisfaction pleine et proportionnée à la majesté d'un Dieu offensé et à la rigueur de sa justice.» (2)

(1) Le P. Alleaume, *Souffrances de notre Seigneur Jésus-Christ.*

(2) Le P. Croiset, *Exercices de piété ou Année chrétienne,* 1er janvier.

Cette obéissance du Fils de Dieu aux décrets de son Père est bien propre à confondre notre amour de l'indépendance et nos résistances perpétuelles aux inspirations de la grâce et aux volontés du ciel.

« Entre plusieurs raisons pourquoi le Fils de Dieu a voulu être circoncis, arrêtons-nous à celle de S. Thomas, qui croit que ç'a a été pour nous engager par son exemple à imiter la vertu de l'obéissance ; car, dit ce saint docteur, celui qui est au dessus de la loi a voulu obéir à la loi, afin que ceux qui en dépendent apprissent à s'y soumettre sans répugnance. Or le Sauveur s'est assujetti à celle de la circoncision, quoiqu'elle fût non seulement très humiliante, mais encore très douloureuse, et qu'elle lui causât encore incomparablement plus de douleur qu'à tous les autres enfants. Or, après un si puissant exemple de l'obéissance, de quel prétexte pouvons-nous nous servir pour nous dispenser d'obéir à la loi de l'Évangile, en voyant un Homme-Dieu s'assujettir à cette ancienne loi, si rude et si pénible. On avoue de bonne foi que la nouvelle est très opposée aux sentiments de la nature ; mais est-ce une raison pour ne nous y pas soumettre ? La loi commande, et ne dispute pas; et quand le Seigneur, dit S. Augustin, nous fait entendre sa voix, soit qu'elle nous ordonne de croire ou de pratiquer ce qui répugne le plus à notre rai-

son ou à nos sens, nous n'avons point d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance.

Ah! dit encore le saint docteur, ne consentons-nous pas tous les jours qu'on nous lie, et qu'on nous fasse sentir la dureté du fer et l'activité du feu, dans l'espérance de mettre fin à une douleur qui nous presse, et de prolonger de quelques années une malheureuse vie qu'on risque de perdre dans une opération cruelle. Ici on ne vous demande qu'une mortification passagère, qui est la circoncision spirituelle, pour jouir d'un bonheur qui ne finira jamais; et on vous menace au contraire que, si vous êtes assez insensés de mépriser la loi du Seigneur, vous souffrirez infailliblement un supplice éternel. Comparez donc un plaisir de peu de durée avec un supplice qui ne finira jamais, et une peine passagère avec une peine éternelle; et jugez si l'on exige trop de vous, de vous assujettir à la loi de l'Évangile, qu'on ne peut nier être contraire à la nature corrompue, en voyant votre Sauveur se soumettre à une loi incomparablement plus rigoureuse. » (1)

« Que fait aujourd'hui le Fils de Dieu? Pour nous apprendre comment nous devons coopérer à l'œuvre de notre salut, il nous propose un moyen aussi divin qu'il est indispensable et nécessaire; savoir, cette mystérieuse, mais réelle circoncision de

(1) De Monmorel, *Homélie sur la Circoncision.*

l'esprit et du cœur, et il nous en fait une loi; car il n'abolit l'ancienne circoncision, ou, pour parler plus exactement, l'ancienne circoncision ne finit en lui que parcequ'il établit la nouvelle; et, comme dit S. Augustin, il ne prend l'ombre et la figure que parcequ'il apporte la lumière et la vérité. (1) La lumière et la vérité, c'était que nous fussions tous circoncis de cœur, comme les Juifs l'étaient selon la chair. Circoncision du cœur, c'est à dire retranchement des désirs vagues et inutiles, des désirs inquiets et bizarres, des désirs déréglés et immodérés, des désirs charnels et mondains, des désirs criminels et illicites qui naissent dans le cœur et qui le corrompent. Ainsi l'a entendu S. Paul; et parceque ces pernicieux désirs sont excités en nous par de vains objets qui nous charment, par de faux intérêts qui nous aveuglent, par des occasions dangereuses qui nous entraînent et qui nous pervertissent, cette circoncision du cœur doit être une séparation entière de ces objets, un renoncement parfait à ses intérêts, un éloignement salutaire de ces occasions; car voilà ce qui nous était figuré par la circoncision judaïque, voilà à quoi Dieu préparait le monde quand il obligeait Abraham et tous ses descendants à se circoncire. Or, le Sauveur

(1) Suscepit umbram allaturus lucem, suscepit figuram daturus veritatem.

nous propose cette circoncision spirituelle comme un moyen indispensablement requis pour le salut; car qu'y a-t-il de plus nécessaire au salut que d'arracher, que d'étouffer, que de mortifier, que de détruire, ce qui est en nous une source et un principe de damnation. » (1)

Après avoir essayé de comprendre la signification de la circoncision, il n'est pas inutile de réfléchir sur le mystère du nom qui fut imposé ce jour-là à l'enfant divin. Écoutez ce qu'en dit S. Bernard dans son xve sermon sur le *Cantique des Cantiques*, où il applique au nom du Rédempteur ces paroles de l'épouse à l'époux : «Votre nom est une huile répandue. »

« Pourquoi, dit le saint docteur, ce nom est-il comparé à une huile? Je me persuade que c'est parceque l'huile à trois qualités principales, qui sont d'éclairer, de nourrir et d'oindre ; elle entretient la flamme, elle nourrit la chair, elle apaise la douleur ; c'est tout à la fois une lumière, un aliment et un remède. Or ces trois choses conviennent parfaitement au saint nom de Jésus : il éclaire lorsqu'on prêche ; il nourrit lorsqu'on le médite; il oint et adoucit les maux quand on l'invoque. D'où pensez-vous, en effet, qu'une si grande et si soudaine lumière de la foi ait éclaté dans le monde,

(1) Bourdaloue.

sinon par la prédication de Jésus-Christ ? N'est-ce pas par la splendeur de ce nom que Dieu nous a appelés à son admirable lumière ? C'est de là que S. Paul a pris sujet de nous dire : « Vous n'étiez « autrefois que ténèbres, mais à présent vous êtes « lumière en notre Seigneur. » Combien cette lumière a-t-elle été resplendissante, et combien a-t-elle éclairé tous ceux qui l'ont reçue lorsque, sortant comme un éclair de la bouche de Pierre, elle affermit les jambes et les pieds d'un boiteux, et rendit la vue à plusieurs infidèles auparavant aveugles selon l'esprit! Ne furent-ils pas subitement éclairés par ces paroles de l'apôtre comme par un trait de lumière : « Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous, et marchez. » Mais le nom de Jésus n'est pas seulement une lumière, c'est une nourriture. Ne vous sentez-vous pas fortifiés toutes les fois que vous vous en souvenez. Qu'y a-t-il en effet qui fortifie autant l'esprit, qui répare aussi bien les forces épuisées, qui rende les vertus aussi mâles, qui fomente avec autant de succès les bonnes habitudes, et qui entretienne aussi constamment les inclinations chastes et honnêtes? Oui, toute nourriture de l'âme est sèche, si elle n'est trempée dans cette huile ; elle est insipide, si elle n'est assaisonnée de ce sel : une lettre n'a point de goût pour moi, si je n'y trouve le nom de Jésus ; une dispute ou un entretien ne me plaisent point, si l'on n'y parle de

Jésus. Jésus est un miel à la bouche, une symphonie à l'oreille, un chant d'allégresse au cœur; mais il est encore un remède. Quelqu'un de nous est-il triste, que Jésus vienne dans son cœur, que de là il passe à sa bouche; ce nom sacré n'est pas sitôt prononcé qu'il dissipe les nuages de la tristesse, qu'il chasse l'ennui, et ramène le calme et la sécurité. Quelqu'un est-il tombé dans le péché, est-il tenté de se livrer au désespoir; au moment où il invoque ce nom de vie il commence à respirer et à revivre. En présence de ce nom salutaire, qui a jamais persisté dans son endurcissement, dans sa paresse, dans son animosité, dans sa langueur ? Qui est celui qui, ayant perdu le don des larmes, ne les a pas senties couler de ses yeux avec plus d'abandon et de douceur aussitôt qu'il a invoqué Jésus? qui, étant saisi de frayeur, dans l'appréhension d'un péril imminent, n'a pas été délivré de toute crainte, et n'a recouvré la confiance dès l'instant qu'il a invoqué ce nom tout puissant? Quel est celui dont l'esprit flottant et irrésolu n'a pas été délivré de ses doutes aussitôt qu'il a imploré le secours? Enfin quel est celui qui, étant près de succomber sous le poids de quelque grande adversité, n'a pas repris une nouvelle vigueur en entendant prononcer ce nom secourable? C'est le remède universel de toutes les langueurs et de toutes les maladies de l'âme. Rien de plus efficace que ce

remède pour arrêter l'impétuosité de la colère, pour guérir la plaie de l'envie, pour éteindre le feu de la convoitise, pour apaiser la soif de l'avarice et pour bannir de notre cœur tous les désirs déréglés. En nommant Jésus je me représente un homme doux et humble de cœur, un homme sobre, chaste, miséricordieux, doué de toute sorte de perfection et de sainteté. Je me représente en même temps un Dieu tout puissant, qui, en me guérissant par son exemple, me soutient et me fortifie par son secours. »

C'est avec justice que le nom de Sauveur a été donné à un Homme-Dieu.

« Ah ! continue S. Bernard (1), nous ne devons pas considérer ce Sauveur comme les autres, car mon Jésus n'est pas semblable à ces anciens sauveurs du peuple de Dieu, et ce n'est pas en vain qu'il porte son nom (2) : il n'a pas seulement l'ombre, comme ceux-là, mais la vérité (3). Quand les princes naissent sur la terre, nous les appelons rois, monarques, souverains ; mais ce sont des titres pour signifier ce qui doit être un jour, et non pas ce qui est. Bien loin d'être en état de gouverner les peuples, ils ne sont pas encore en état

(1) S. Bernard, *Premier Sermon sur la Circoncision.*

(2) Neque enim ad instar priorum meus iste Jesus nomen vacuum et inane portat.

(3) Non est in eo magni nominis umbra, sed veritas.

de se connaître, et dans cet âge tendre et sans expérience leur faiblesse les réduit à se laisser conduire par leurs propres sujets avant qu'ils puissent les conduire eux-mêmes. Mais Jésus-Christ ne commence à prendre la qualité de Sauveur qu'au moment qu'il commence à en faire l'exercice; et dès ce jour on peut dire de lui ce que l'Écriture a dit du brave Éléazar (1). Il n'est pas plus tôt né qu'il se livre pour le salut des siens, et pour acquérir un nom immortel, qui est le nom de Jésus.» (2)

« Dieu seul pouvait donner à l'enfant qui vient de naître le nom de Sauveur, non seulement parcequ'il fallait pour cela une autorité supérieure à celle de l'ange et des hommes, mais parcequ'il n'y avait que Dieu qui pût parfaitement comprendre tout le sens et toute l'étendue de ce nom. Nom divin qui ne peut être prononcé avec respect que par un mouvement particulier du Saint-Esprit (3); nom vénérable, qui fait fléchir le genou, et qui humilie toute grandeur (4) ; nom sacré, que l'enfer redoute, et qui suffit pour mettre en fuite le démon (5); nom plein de force et en vertu duquel

(1) Dedit se ut liberaret populum suum, et acquireret sibi nomen æternum.

(2) Bourdaloue.

(3) Nemo potest dicere: dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.

(4) In nomine Jesu omne genu flectatur.

(5) In nomine meo dæmonia ejicient.

se sont faits les plus authentiques et les plus grands miracles (1) ; nom salutaire, dont les sacrements de la nouvelle loi tirent tout leur efficace (2); nom tout puissant auprès de Dieu, et dont le mérite infinien gage le Père céleste à exaucer la prière des hommes (3) ; nom glorieux, que le zèle apostolique a porté aux Gentils et aux rois de la terre (4) ; nom par la confession duquel les saints se sont fait un honneur et un bonheur de souffrir les plus grands affronts et d'être exposés à tous les outrages (5) ; enfin nom incomparable et unique, puisqu'il n'y en a point d'autre sous le ciel par qui nous puissions être sauvés (6), tel est le nom (7) que reçoit aujourd'hui le Fils de Dieu. » (8)

(1) In nomine Jesu Christi, surge et ambula.

(2) His auditis baptizabantur in nomine Domini Jesu.

(3) Quodcumque petieritis in nomine meo dabit vobis.

(4) Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus.

(5) Ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.

(6) Nec enim aliud nomen est in quo nos oporteat salvos fieri.

(7) Vocatum est nomen ejus Jesus.

(8) Bourdaloue, *Mystères.*

CHAPITRE VIII. (1)

LES MAGES.

L'esprit de prophétie parle ainsi par la bouche de Balaam :

« Voici ce que dit Balaam, fils de Béor ; voici ce que dit un homme dont l'œil est fermé ; voici ce que dit celui qui entend les paroles de Dieu, qui connaît la doctrine du Très-Haut, qui

(1) Nous mettons l'adoration des Mages avant la Présentation. Nous avons, pour éviter les discussions étrangères à notre plan, suivi l'opinion commune, quoique l'hypothèse du docteur de Hirscher soit appuyée sur de fortes raisons. L'extrême brièveté du récit évangélique sur les temps antérieurs à la vie publique du Sauveur explique ces divergences parmi les savants sur le classement de certains faits.

voit les visions du Tout-Puissant, et qui en tombant a les yeux ouverts :

Je le verrai, mais non maintenant; je le considérerai, mais non de près. UNE ÉTOILE SORTIRA DE JACOB. » (1)

Comme les Pères chrétiens : Origène, Eusèbe, S. Cyprien, S. Jérôme, S. Augustin, S. Chrysostôme, Théophilacte, etc., les rabbins, malgré leur haine contre nos doctrines, ont constamment interprété ce passage comme s'appliquant à l'apparition miraculeuse du Christ.

Le monde était tranquille à cette époque et soumis avec une tristesse morne à la domination romaine; il attendait avec anxiété les grandes choses qui se préparaient dans les conseils de Dieu. C'était ce calme plein de pressentiments que l'on voit ordinairement à la veille des événements qui changent la face du monde : Quelle merveille allait bientôt se révéler! Dieu descendant sur la terre pour élever l'humanité jusqu'à sa lumière, toutes les idoles du paganisme renversées, tous les royaumes de l'antiquité transformés, et le monde moderne sortant des ruines du passé!

Depuis la plus haute antiquité, les peuples de

(1) Sur cette prophétie justement célèbre il faut consulter SCHMITT, *Rédemption du genre humain*, traduction Henrion, dans les *Démonstrations* évangéliques de M. Migne.

l'ancien monde, à cause d'une tradition généralement acceptée, rattachaient à l'expiration de certains cycles et à la fin de la grande année de Dieu, de 4320 années lunaires, l'attente de l'incarnation d'un Sauveur né de Dieu. On dit que cette tradition avait déjà été révélée aux patriarches avant le déluge, et plus tard à Moïse, et que la sainte période du sabbat ou jubilé des tribus d'Israel n'était qu'une image imparfaite de cette période sacrée. D'autres peuples attribuaient ces prophéties à leurs propres révélateurs, tels que les Perses à Zoroastre, et les Chinois à leur Confucius, qui pouvaient du reste les avoir reçues de leurs traditions nationales. Mais en outre la sagesse de l'Orient avait aussi ses récits merveilleux, ses calculs sur l'apparition d'une étoile extraordinaire, et sur certaines constellations qui devaient annoncer la venue du Sauveur du monde, vers la fin du temps dont nous venons de parler. Ces supputations s'étaient conservées par une transmission continue jusque dans les derniers temps du judaïsme, et s'étaient formulées d'une manière de plus en plus claire à mesure que les siècles marchaient. Nous les voyons encore dans les livres des rabbins. A ces calculs s'ajoutaient des traditions astronomiques sur les signes célestes qui avaient déjà paru lors du déluge universel et à l'époque de la délivrance du peuple hébreu de l'Égypte sous

Moïse, et qui, d'après ce qu'avait annoncé Balaam, devaient se reproduire à l'apparition du Messie (1). N'oublions pas non plus la prophétie de Daniel, que les orientaux et leurs prêtres avaient bien connue depuis la captivité des Juifs à Babylone et en Perse.

« Rappelez-vous, dit M. Rossignol, qu'avant Jésus-Christ les Juifs, répandus dans le monde, sont innombrables : dix tribus, établies sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, se sont multipliées et versées en tous sens, comme un flux qui déborde. Les enfants d'Abraham, qui virent une de leurs

(1) Le docteur Sepp fait sur ce point quelques remarques curieuses : « Saturne et Jupiter entrent en conjonction tous les vingt ans ; mais il se passe près de huit cents ans jusqu'à ce qu'ils aient parcouru le zodiaque entier et qu'ils forment une constellation dans le même trigône, pour recommencer une nouvelle révolution. Ces conjonctions, revenant tous les huit cents ans, ont de tout temps paru significatives aux observateurs des astres. L'illustre Képler partagea donc le cours des temps en sept grandes périodes pareilles de huit cents ans, ou en sept âges du monde. Chaque période pareille est un des degrés de l'âge de la terre et de la vie de l'humanité. — Le premier âge du monde commence à Adam, 4000 ans avant Jésus-Christ, et finit à Enoch, 3200 avant Jésus-Christ. — Enoch ouvre le second âge, qui se termine au déluge, environ 2400 ans avant Jésus-Christ. — Noé se présente à l'entrée de la troisième période, dont la révolution conduit jusqu'aux temps de Moïse, 1600 ans avant Jésus-Christ. — Un nouvel âge recommence à la sortie d'Égypte, le quatrième âge du monde qui conduit jus-

filles sur le trône des Perses, ces hommes dont le caractère religieux se rapprochait davantage des systèmes orientaux que des idées de l'Occident, se trouvant dans un pays qui avait été le berceau de leur père commun, et qui, plus que tous les autres, avait des traditions vraies, durent naturellement exciter l'attention des peuples asiatiques et même celle des rois, qui trouvaient parmi les Hébreux des âmes fortes et belles, des esprits énergiques, capables de gouverner les satrapies. L'un d'eux ne fut-il pas premier ministre de la cour de Babylone, puis déclaré chef de tous les Mages ? Et cet *Hakim*, à la vue d'aigle, qui dictait à Cyrus des édits, n'est-ce pas lui qui, plongeant dans les profondeurs de l'avenir, annonçait, sur les marches mêmes du

qu'au moment où commence l'ère des Grecs, des Babyloniens et des Romains, à peu près au temps d'Isaïe, qui ouvre le cinquième âge 800 ans avant Jésus-Christ. — Le Christ enfin paraît à l'entrée du sixième jour du monde, comme le second Adam dans l'histoire de l'humanité. — La première période des temps modernes se termine à Charlemagne, 800 ans après le Christ ; — la seconde, de l'expiration de laquelle Képler a été lui-même le témoin, finit au siècle de la Réforme, 1600 ans après Jésus-Christ ; et à la vue du bouleversement général à son époque, portant d'avance ses regards sur la fin de la troisième période de la révolution planétaire, ou 2400 ans après Jésus-Christ, il s'écrie douloureusement : Ubi tunc nos et modo florentissima nostra Germania ? et quinam successores nostri ? An et memores nostri erunt? »

trône des rois l'époque précise de la venue du Messie? Si les pauvres exilés ne chantaient pas sur les bords du fleuve de Babylone les hymnes de Jéhova, ils ne se refusaient certainement pas à raconter ses grandeurs, à dire ses miséricordes, au moins à ceux qui les interrogeaient. Et croyez-vous que Daniel et tous ses frères, en lisant le livre de Moïse, sur les bords de l'Euphrate, ne se sont pas arrêtés sur le passage où il s'agit de Balaam, qui demeurait à Pethor sur ce fleuve, et n'aient pas du doigt montré à leurs hôtes le nom d'un de leurs ancêtres, se levant dès l'aube pour bénir les Hébreux des hauteurs de Phasga, et dire à Balac, avant de descendre de la montagne : « Je connais la doctrine du Très-Haut ; une Étoile doit sortir de Jacob ; il sortira de Jacob un dominateur. »

Voici donc en Mésopotamie un homme sage, connaissant la doctrine du Très-Haut, comme Job en Arabie, une étoile et un dominateur qui se rencontrent. Les dix tribus vinrent ensuite annonçant que cette doctrine était la leur, et qu'elles attendaient, dans soixante-dix semaines d'années, la venue de cette étoile et de ce dominateur. Aussi le célèbre restaurateur des Mages, le second Zoroastre, que les Nestoriens regardent comme le précurseur du Messie, a-t-il prédit en termes non équivoques qu'à une époque peu éloignée une vierge sans tache enfanterait un saint, dont l'apparition serait annon-

cée par une étoile (1). Aussi du temps de Jonathan, d'Onkelos, de Josèphe, de Tacite, de Suétone; du temps du Christ, en un mot, *dans tout l'Orient* on attendait *l'Astre* nouveau que dans l'Occident Virgile

(1) Si l'on en croit Jules Africain, Zoroastre aurait prédit cette étoile, et S. Justin, Clément d'Alexandrie, Abulfaradsch, Scharistani, Salomon, évêque de Bassorah, attestent qu'il avait d'avance annoncé la venue du Messie. (Voyez S. Justin, II *Apologie*. — Clément d'Alexandrie, *Stromates*, vi.) — Abulfaradsch (qu'on appelle aussi Aboulfaradj, Abulfaragius et Bar-Hebræus) est un écrivain arabe qui a composé en syriaque, puis en arabe, un livre traduit par Édouard Pococke, sous le titre de *Historia compendiosa dynastiarum*. — Il parle ainsi, l. xiv : « Zeradusht, præceptor Magusæorum... Persas docuit de manifestatione Domini Christi, jubens illos ea dona afferre : indicavitque futurum ut ultimis temporibus virgo conciperet fœtum absque contactu viri, cumque nasceretur, apparituram stellam, quæ interdiu luceret, et in ejus medio conspiceretur figura puellæ virginis. Vos autem, ô filii mei, ante omnes gentes ortum ejus percepturi estis. Cum ergo videritis stellam, abeuntes quo vos illa dirigat, natum istum adorate, offerentes ei munera vestra : est quidem illud verbum, quod cœlum condidit. » — « Heeren, dit Schmitt, a reconnu avec beaucoup de sagacité la base sur laquelle repose la théogonie de Zoroastre; c'est à dire l'opinion généralement répandue en Orient que le règne de la paix, de la vérité et de la justice y devait refleurir. — Tous les préceptes et les lois de Zoroastre étaient, sous le rapport physique et moral, calculés de manière à frayer la route à cette grande restauration. Or cette idée fondamentale de tout le système est assurément et ne peut être autre que l'idée du Messie. — « Le règne de Djemschid reviendra, dit Zoroastre, et la paix et la justice refleuriront. » — Traduisons-nous cette allégorie dans la langue du Christianisme,

chantait (1). Les imposteurs se faisaient appeler *Fils de l'Étoile*. Les livres sybillins (2), dont les auteurs passaient pour originaires de la Chaldée, parlant des symptômes qui devaient précéder l'arrivée d'une religion plus pure, annonçaient une lutte des astres, le triomphe d'une nouvelle étoile et la chute de la magie astrale.

Êtes-vous étonné maintenant que des bords du Tigre et de l'Euphrate, du fond de la Perse, où la doctrine de l'attente était si connue, de sages astronomes soient venus à Bethléem à la vue d'une nouvelle étoile qui aurait paru à la fin des semai-

elle équivaut à ces mots : « La condition primitive de l'homme, « l'état d'innocence, de justice, de sainteté lui seront rendus. » Nous devons d'autant moins hésiter à voir ici l'annonce précise de la rédemption que cette opinion était universelle en Orient (chose incompréhensible si nous ne supposions pas que cette opinion découle de la révélation) ; nous le devons d'autant moins que l'idée de la rédemption se trouve pareillement reproduite dans les Psaumes et dans les Prophètes, avec des images semblables. — Ce concours ne démontre-t-il pas l'identité d'origine ? — Un œil pur, que ne fascine aucun préjugé, reconnaîtra aisément ici les traces de la tradition sacrée. » (Schmitt, *De la rédemption du genre humain*. — Perses.)

(1) Il faut lire dans les *Annales de philosophie chrétienne* l'excellente dissertation de Mgr Grassellini sur le *Pollion* de Virgile, que M. l'abbé C. M. André a traduite pour ce recueil.

(2) Cette question si superficiellement étudiée a été traitée avec une véritable science par le baron Guiraud dans le *Correspondant*, IX, 667.

nes de Daniel, l'ancien chef des Mages persans?» (1)

Dans un vieux livre, appelé le *Livre de Seth* (2), qui s'est retrouvé chez un peuple d'Orient, et qui rappelle les révélations des hommes des anciens temps sur la science du ciel, on parle aussi de cette étoile.

Nous lisons dans *le Testament des douze Patriarches* (3) une prédiction attribuée à Lévi : « La lumière du nouveau grand-prêtre se levera dans le ciel, et elle fera briller la lumière de la foi ; » et S. Jérôme commente ainsi le chapitre II de S. Matthieu : « Cette étoile était connue de Balaam par *le calcul*, Balaam dont ces Mages étaient seuls les successeurs. »

Mais quelle sensation l'apparition de cette étoile ne fit-elle pas dans le monde entier ? Écoutons à cet égard quelques témoignages que nous allons citer brièvement :

Les Chinois rapportent dans leurs tables astronomiques : Qu'une nouvelle étoile était apparue dans

(1) Rossignol, *Lettres sur Jésus-Christ*, xi, Les Mages.

(2) Quoique ce livre ne vienne pas du saint patriarche dont il porte le nom, il peut très bien contenir d'anciennes traditions. Sur les connaissances astronomiques de Seth et de ses enfants, il faut consulter Josèphe, le P. Troito, *Philos. Inst.* Modène, 1774.

(3) Nous appliquerons à cet ouvrage les mêmes réflexions qu'au *Livre de Seth*.

un temps qui, selon Fouquet (1), coïnciderait avec la quatrième (ou plus exactement, selon le docteur Sepp, avec la cinquième ou sixième) année avant notre ère.

Les Indiens parlent également de l'apparition d'une étoile à l'expiration des quatre *yougas*, ou de leur période sacrée nommée *salivahana*. Ce cycle de 4320 années lunaires tirait précisément à sa fin au moment de la naissance du Christ.

Une étoile indiquait aussi aux peuples de l'Occident la fin du vieux siècle et le commencement du siècle nouveau, avec la naissance d'un grand roi, d'un héros et d'un triomphateur du monde. Mais malheureusement cette partie de l'ouvrage de Dion Cassius (2), depuis le consulat d'Antistius et de Balbus, 748, jusqu'à celui de Messala et de Cinna, en 758 de la fondation de Rome, qui faisait probablement mention de cette étoile, et lui assignait peut-être une signification relative à l'empire des Parthes, s'est trouvée perdue ou ne nous est parvenue qu'imparfaitement. Cependant Celse, l'ennemi furieux des chrétiens, tenait de la bouche de son Juif une relation défigurée de la vi-

(1) Voyez Fouquet, *Tabula chronol. hist. synicæ, connexa cum cyclo, qui vulgo* Kia-tse *dicitur, latino sermone exhibita.*

(2) L. LV-LX.

site des Mages, comme nous le voyons dans l'ouvrage d'Origène dirigé contre lui. (1)

Chalcidius, platonicien du commencement du quatrième siècle, et païen, comme le prouvent ses ouvrages (2), a un passage remarquable dans son commentaire sur le *Timée* de Platon :

« Il y a, dit-il, une autre histoire plus sainte et plus digne de remarque, qui rapporte qu'on vit une étoile, destinée non pas à menacer les hommes de maladie ou de mort, mais au contraire à faire connaître la venue ici-bas d'une divinité vénérable descendant du ciel pour le salut des hommes. Les Chaldéens, vrais savants et gens experts dans la contemplation des signes célestes, observant cette étoile pendant leur voyage nocturne, se mirent, dit-on, immédiatement à la recherche du Dieu nouveau-né, et, ayant trouvé l'enfant majestueux, ils l'adorèrent et lui présentèrent les offrandes qui étaient dûes à un pareil Dieu. »

(1) Origène, *contre Celse*, l. I, ch. 58.

(2) Cette opinion, qui est celle du docteur Sepp, est aussi celle de Stolberg (Voyez Stolberg, *Histoire de notre Seigneur Jésus-Christ*, traduction P. D., I, 53); — de M. Rossignol, qui paraît supposer cependant qu'il voulait concilier le paganisme et le Christianisme. (Voyez Rossignol, *Lettres sur Jésus-Christ*, I, 249.) — M. James a suivi l'opinion du docteur Sepp. (Voyez James, *Histoire du nouveau Testament et des Juifs*, 8.) — M. de Jessé adopte aussi ce sentiment. (Voyez de Jessé, *Histoire de notre Seigneur Jésus-Christ et des Apôtres*, I, 26-27.)

Un philosophe anonyme de la même école, dont on conserve encore dans les bibliothèques un dialogue manuscrit, (1) parle aussi de l'étoile qui annonça aux Mages la naissance du Dieu *Logos*, dont les chants sybillins, composés dès les premiers siècles, disaient :

« La terre et le ciel se réjouissaient de la naissance de l'enfant, le trône souriait, le monde poussait des cris de jubilation, et les sages de l'orient se prosternaient devant la nouvelle étoile, devant l'étoile pleine de présages. »

Les Juifs croyaient que le Seigneur des armées enverrait une étoile pour annoncer son Messie, qui éclipserait tous les astres du ciel, ou en d'autres termes : qui engloutirait les soixante-dix planètes des peuples (2), qui devaient s'incliner devant le soleil et la lune comme, dans le songe, ces deux astres s'inclinaient devant Joseph l'Égyptien. (3)

(1) Dans un dialogue intitulé *Hermippus, de astrologiâ.*

(2) Nous appelons l'attention sur ces paroles de M. Rossignol : « Les livres sybillins... annonçaient une lutte des astres, la chute de la magie astrale... le triomphe d'une nouvelle étoile... Les Poissons devaient se précipiter sur le Lion... L'époque était bien précisée et bien connue, car on lit dans le Talmud que l'arrivée du Messie devait avoir lieu lorsque la conjonction de Saturne et de Jupiter se ferait dans le signe des Poissons. » (ROSSIGNOL, *Lettres sur Jésus-Christ*, I, lettre XI, Les Mages.)

(3) Voyez *Genèse*, XXXVII.

Mais quoique le peuple de Dieu n'ait pas reconnu publiquement l'accomplissement de cette prophétie, les astronomes juifs n'ignoraient pas cependant ces calculs, dont parle S. Jérôme, et savaient qu'ils aboutissaient à la naissance du Christ. Hérode trembla donc, et Jérusalem partagea son émotion, quand, interrogeant les Mages sur le moment de l'apparition de l'étoile, il apprit de leur bouche la confirmation de ce qui l'effrayait, c'est à dire la naissance du roi des Juifs. D'ailleurs les Pharisiens, que l'on croyait doués du don de prophétie, lui avaient aussi annoncé depuis peu le renversement de son royaume d'après un décret de Dieu, — relation que Josèphe nous a conservée. (1)

Si ces mêmes Pharisiens demandaient plus tard à Jésus un signe dans le ciel (2), ils pensaient alors évidemment à l'étoile du Messie, à celle qui précédera le second avénement au jour du jugement, comme s'exprime l'Évangile : « Alors apparaîtra dans le firmament le signe du Fils de l'homme. »

Philon lui-même, contemporain de Jésus, dit que les Juifs de tous les pays du monde, pour peu qu'ils aient fait pénitence, seront de nouveau rassemblés dans un seul lieu par l'apparition d'un phénomène céleste. On voit par là combien une at-

(1) Voyez Josèphe, *Antiquités*, XVII, 2, 4.
(2) Voyez S. Matthieu, XVI. 1.

tente pleine de foi en un signe précurseur du Messie était profondément gravée dans les esprits. Cette prédiction s'accomplit en partie lorsqu'à la suite de la venue de l'étoile du Libérateur les Juifs de toutes les contrées de la Palestine se rassemblèrent à Jérusalem. Et lorsque sous Adrien ils se levèrent dans leur dernière révolte, ils saluèrent leur chef et prétendu messie du nom de *Barcochéba, Fils de l'étoile.* Le prophète de la Mecque, pour satisfaire aux exigences de la prophétie et s'appliquer à lui-même l'antique attente, ne craignit pas de donner la grande comète de Halley, qui peu de temps avant l'entrée en scène de Mahomet, en l'an 612 de notre ère, s'était de nouveau approchée de la terre, pour l'avant-coureur et le signe de sa mission.

L'étoile de Jacob était apparue: c'était le Christ, cette brillante étoile du matin, comme l'*Apocalypse* (1) l'appelle; mais comme une grande partie du peuple hébreu ne reconnut pas son véritable Messie, et en conséquence n'obtint pas sa délivrance, les Juifs cherchèrent à se consoler par l'espoir d'un accomplissement plus tardif, et continuèrent de s'attacher à cette antique promesse : ils croyaient être débarrassés du joug d'Edom, et, selon la différence des temps, ils enten-

(1) Voyez S. Jean, *Apocalypse*, xxiii, 16.

daient par là un ennemi différent, quand l'astre d'Israel viendrait à se lever, dans le signe planétaire des Poissons; (1) l'astrologie des rabbins s'empara de cette attente comme d'un sujet de spéculations continuelles, qui peuvent servir de témoignages remarquables, quoique indirects, de l'apparition réelle de l'étoile promise à l'époque de la naissance du Christ. (2)

(1) Voyez *Midrasch Bereschit rabba*, section 85, et *Debarim rabba*, section I, fol. 249.

(2) Nous allons citer quelques preuves de cette assertion destinées à ceux qui s'intéressent aux questions historiques et dans les mains desquels ce livre pourrait tomber. — Ouvrons le *Zohar*, un des plus anciens restes de l'érudition rabbinique et en même temps le principal ouvrage des Juifs sur la métaphysique, et qui contient tant de choses remarquables sur le Messie. Ce livre, par ce qu'il renferme, par le style, semble se reporter jusqu'à l'époque qui a suivi les temps apostoliques, à peu près comme les écrits d'Hermas et de S. Barnabé. D'après la tradition rabbinique il a Simon ben Jochai pour auteur; Simon, le disciple de Rabbi Akiba. Akiba avait été le porte-glaive et le visir de Barco-chéba, et avait déclaré que celui-ci était le Messie. Le *Zohar* dit (In Gen., fol. 74, col. 292, 293) : « Au commencement du sixième cycle de mille ans le Seigneur visitera la fille de Jacob, *le roi Messie apparaîtra dans la Galilée*, et *une étoile en se levant dévorera sept étoiles prêtes à se coucher.* » Etc. — Plus loin (Exod., fol. 3, col. 11, 12) : « Après ces jours d'affliction sur Israel, une colonne de feu se montrera dans le ciel pendant quarante jours; elle atteindra depuis le point le plus élevé jusqu'au point le plus bas, en sorte que tous les habitants de la terre pourront la voir. Le roi Messie sortira ensuite du jardin d'Éden, du lieu qui est appelé le pays

Ceci suffit sur l'étoile du Messie et sur le temps de son apparition. Nous apprenons par les écrits rabbiniques que depuis les temps les plus reculés les Juifs établissent une liaison entre la venue du

des oiseaux, et il se montrera publiquement en Galilée. Mais après les quarante jours, quand le Messie apparaîtra, *il se lèvera dans l'Orient une étoile* qui brillera de couleurs diverses et nombreuses, *sept autres étoiles seront autour d'elle.* Elles l'attaqueront de tous côtés trois fois par jour pendant soixante-dix jours, jusqu'à ce qu'elle les ait dévorées ; et après les soixante-dix jours cette étoile restera cachée pendant douze mois, et le Messie sera enseveli et l'on ne verra plus la colonne de feu. Mais douze mois après, le Messie montera au ciel dans cette colonne, puis il y recevra la souveraineté et la couronne royale. » — « *Son étoile luira pendant quarante jours,* et, le roi Messie devenant visible, tous les peuples s'assembleront autour de lui. » — Plus loin (III, fol. 85, col. 340) : « C'est une tradition : Dieu a résolu de rebâtir Jérusalem et de montrer une étoile qui apparaîtra accompagnée de soixante dix satellites, de laquelle sortiront soixante-dix planètes au milieu du ciel, et avec laquelle soixante-dix autres étoiles seront emprisonnées. Mais quand cette étoile cessera de briller, de rudes guerres éclateront aux quatre coins de la terre, et il n'y aura plus de fidélité parmi les hommes. Mais au milieu de la terre (c'est à dire à Jérusalem), quand cette étoile luira au plus profond du ciel, il se présentera un grand et puissant roi qui s'élevera au dessus de tous les rois. » — L'ouvrage rabbinique *Pesitka Sotarta,* commentaire de la plus haute antiquité, qui appartient, ainsi que le *Zohar*, aux premiers temps du Christianisme, appelle le Christ l'étoile du Messie (in Numer., XXIV, 17. fol. 58, 1): « Il existe, dit-il, une tradition sortie de la bouche de nos rabbins : *Pendant la semaine où le fils de David doit venir, il se lèvera*

Messie et la constellation des Poissons ; et il n'est pas rare encore aujourd'hui de les voir mettre deux poissons sur leurs cachets. En effet, une conjonction des planètes de Jupiter et de Saturne dans le signe des Poissons devait être pour les élus le signe de la venue du Rédempteur.

Sorti du labyrinthe des recherches préparatoires, nous allons ajouter un mot sur l'étoile elle-même que les documents sacrés, les écrits de tant de Pères et la tradition orale de tous les siècles disent avoir précédé le Messie ; sur cette étoile qui conduisit les sages depuis l'Orient jusqu'à la crèche.

Sans rien soupçonner encore de ces traditions conductrices, sur lesquelles, après Sommer et Schottgen, Münter a principalement attiré l'attentión, le grand Képler a le premier bien compris le sens de l'étoile. En supputant l'apparition de ce signe précurseur, d'après les lois astronomiques, il fit immédiatement une application pleine d'importance en déterminant la naissance du Seigneur. C'est dans ce but qu'il composa un ouvrage (1) dans lequel il se prononce pour l'année 748 de la fondation de Rome ; puis, lors-

à l'Orient une étoile, qui est l'étoile du Messie, et elle restera fixée à l'Orient pendant quinze jours ; mais si cela dure plus longtemps, ce sera avantageux pour les Israélites. »

(1) Képler, *De Jesu Christi servatoris nostri vero anno natalitiæ.* Francof., 1606.

que le savant Séthus Calvisius (1) le combattit, il traita encore plus à fond le même sujet dans un second ouvrage (2). C'est en prenant Képler pour guide que plusieurs savants ont donné le calcul de cette grande constellation qui apparut du temps du roi Hérode, et de l'astre majestueux qui s'y trouva joint. Il ne sera pas difficile d'y reconnaître l'étoile conductrice des Mages, qui précéda la naissance du Sauveur du monde et accompagna son apparition. (3)

(1) SETHUS CALVISIUS, *De vero nativitatis Christi anno*, Epistola ad Joh. Keplerum. Lipsiæ, 1613, 4.

(2) KÉPLER, *De vero anno quo æternus Dei Filius humanam naturam in utero benedictæ virginis Mariæ assumpsit.* Francof., 1614.

(3) Nous croyons devoir donner ici le résumé que le docteur Sepp fait de ces curieux calculs. Comme ils seront complétement dénués d'intérêt pour presque toutes les personnes qui liront cet ouvrage, nous les avons relégués dans une note, qu'il est très facile de passer. — « Les tables astronomiques encore incomplètes dont se servait Képler prouvent déjà, dit-il, d'après les lois des mouvements célestes, qu'il exista à trois reprises différentes une conjonction des deux planètes Saturne et Jupiter en l'an de Rome 747, en juin, en août et en décembre. D'après ces tables, Saturne et Jupiter entrèrent d'abord en conjonction dans le vingt-troisième degré des Poissons, dans l'année Julienne 39, c'est à dire dans l'année 747 de la fondation de Rome, le 22 juin. Elles devinrent ensuite stationnaires, et Jupiter, malgré sa marche plus prompte, dévança très peu Saturne. Mais lorsqu'elles opérèrent en août leur mouvement rétrograde, Jupiter se rapprocha de nouveau de Saturne dans le

vingt-unième degré des Poissons, et il l'atteignit pour la troisième fois le 3 de décembre, dans le dix-septième degré des Poissons. En l'année Julienne 40 vint se joindre la planète Mars, elle atteignit Jupiter entre le vingtième et le trentième degré des Poissons, et Saturne au commencement du Bélier. Après Mars vint se joindre le soleil, qui avait été le 22 juin dans le troisième dégré avant le commencement de l'Ecrevisse, par conséquent dans le vingt-septième des Gémeaux, et en même temps s'approchèrent Mercure et Vénus, et la conjonction se prolongea pendant les mois de mars, d'avril et de mai de l'année Julienne 40, 748 après la fondation de Rome. « Cette réunion extrêmement rare des trois principales planètes Saturne, Jupiter et Mars, dans une portion si significative du Zodiaque, dit Képler, appela l'attention astrologique des Mages, et cela d'autant plus qu'une étoile extraordinaire paraît être venue s'y joindre. Or, que l'on admette que la nouvelle étoile ne fût pas seulement aperçue d'abord dans le moment où Saturne et Jupiter étaient près l'un de l'autre, mais encore dans le même lieu que ces planètes, comme cela arriva d'une manière étonnante de nos jours (1603, 1604, 1605), que pouvaient en conclure les Chaldéens, d'après les règles encore subsistantes aujourd'hui de leur art, sinon un événement de la plus haute importance ? » — « Si pour notre calcul, continue le docteur Sepp, nous préférons nous servir avec Ideler des tables de Jupiter et de Saturne de Delambre, nous obtenons alors le résultat suivant : les deux planètes se réunirent pour la première fois l'an 747 de la fondation de Rome, le 22 mai, dans le vingtième degré

« Singulière conséquence ! Créa-t-il, en 1572 et en 1604, les deux étoiles qui parurent alors, la première dans la constellation de Cassiopée, l'autre dans celle du Serpentaire ? Les moyens les plus

des Poissons ; elles se montraient à cette époque le matin à l'Orient, avant le lever du Soleil ; elles n'étaient éloignées que d'un degré l'une de l'autre. Jupiter passa au nord de Saturne. Vers le milieu de septembre les deux planètes se trouvèrent en opposition avec le Soleil dans le sud à minuit, Saturne le 13 et Jupiter le 15 de ce mois. La différence de longitude entre elles était alors d'un degré et demi. Leur marche devint rétrograde, et elles se rapprochèrent de nouveau l'une de l'autre ; elles se réunirent une seconde fois en octobre dans le seizième degré des Poissons, et le 12 novembre, lorsque le mouvement de Jupiter se dirigeait de nouveau vers l'est, eut lieu une troisième conjonction dans le quinzième degré du même signe. Lors des deux dernières conjonctions la différence de latitude ne fut que d'un degré à peu près, de telle sorte que pour une vue faible l'une des planètes se trouva presque dans le cercle de divergence de l'autre, et qu'en conséquence les deux planètes pouvaient n'apparaître que comme une seule étoile. » — Si nous interrogeons d'autres témoignages nous trouvons celui du professeur Pfaf d'Erlangen. (Voyez Pfaf, *La lumière et les contrées du monde, avec un traité sur les conjonctions planétaires et sur l'étoile des trois sages.* Bamberg, 1821, v. p. 172 et suiv.) Nous pourrions encore ajouter à ces autorités celle du professeur Schuhmacher de Copenhague. — Le docteur Sepp, en terminant les calculs que nous venons de reproduire en les abrégeant, arrive aux conclusions suivantes : « La chronologie, dans sa partie la plus essentielle, n'est que l'astronomie appliquée ; nous avons donc fait entrer celle-ci dans le domaine de nos recherches, et cherché aussi bien l'étoile du Messie que l'époque où elle apparut, par

simples sont plus dignes de l'intelligence de Dieu. L'étoile des Mages fut créée, comme les autres, dès le commencement. D'ailleurs, vous avez donc ou-

le moyen de l'astronomie. Képler s'est le premier signalé dans ce genre de recherches; les autres savants, surpris agréablement de sa découverte, se sont tout d'une voix écriés que l'étoile des Mages n'était point une comète ni un météore passager, mais bien la grande constellation, « la grande étoile, » des Orientaux, la triple conjonction des deux grandes planètes, Saturne et Jupiter, dans le signe des Poissons, qui a eu lieu en l'an 747 de l'ère romaine, et cela dans le printemps, dans le mois des récoltes et enfin pour la troisième fois dans le mois du Christ, à Noël et vers l'Épiphanie, jointe en même temps à un astre lumineux extraordinaire, d'un éclat semblable à celui des étoiles fixes. Lorsqu'ensuite Mars, déjà près du Bélier, le Soleil, Mercure et Vénus vinrent s'y joindre, il y eut alors jusqu'en mai 748 une réunion de presque toutes les planètes, formant une constellation composée de sept astres, une brillante pléiade; car dans son centre brillait cette étoile merveilleuse que le Tout-Puissant avait tirée du milieu des corps lumineux dispersés dans l'univers, et qu'il avait allumée dans les cieux, afin qu'elle éclairât pendant quelque temps avec une splendeur pleine de mystère, et qu'elle devînt un signe éclatant pour les habitants de la terre.—C'est le mystère des sept étoiles que le Fils de l'Homme tient dans sa main droite, au milieu des sept flambeaux d'or, comme il est dit dans l'Apocalypse (I, 16, 20; II, 1). Cette merveille captiva l'attention des Mages; car ils se trouvèrent en quelque sorte préparés à son apparition par ces prédictions qui, comme Tacite et Suétone nous l'apprennent, étaient répandues dans tout l'Orient, et étaient aussi depuis longtemps parvenues à leurs oreilles.

blié que la lumière d'un astre attaché à la voûte des cieux n'arriverait à la terre qu'après des siècles ! Et quand elle y serait arrivée, y a-t-il bien des hommes qui s'en apercevraient? Et quand elle aurait disparu, y en a-t-il bien davantage, après deux ou trois siècles, qui sauraient qu'elle a brillé? Parmi tous les lecteurs de feuilletons et de revues, parmi tous les académiciens, si vous voulez, et les membres des congrès scientifiques, combien y en a-t-il qui aient sur leurs tablettes l'apparition des deux étoiles dont je viens de vous parler ? Et pourtant elles furent visibles, je ne sais combien de mois. Aucune étoile de première grandeur ne peut par son éclat être comparée à ces astres nouveau-venus, qui égalaient presque Vénus dans sa plus belle splendeur. Ne vous étonnez donc pas, mon cher ami, qu'après dix-huit cents ans il n'y ait presque que les astronomes chaldéens ou persans de l'Évangile qui se souviennent de l'Étoile de Bethléem. » (1)

La plupart des anciens interprètes ont cru qu'il était facile d'expliquer les différentes circonstances du récit évangélique en admettant une autre supposition.

Voici ce qu'on dit de plus probable, selon le P. de Ligny, sur la nature de l'étoile qui apparut

(1) Rossignol, *Lettres sur Jésus-Christ*, lettre xi, Les Mages.

aux Mages, sur la partie du ciel où ils la virent, sur la manière dont elle dirigea leur marche : « Ce n'était pas une étoile véritable, mais un météore plus brillant que des étoiles ordinaires..... Placée sur la Judée, cette étoile, par sa position seule, leur servait de guide, et il n'était pas nécessaire qu'elle fût mise en mouvement pour qu'ils sussent de quel côté ils devaient tourner leurs pas. Lorsqu'ils arrivèrent à Jérusalem, ils cessèrent de la voir. Si ce fut, comme on le dit, afin d'éprouver leur foi que Dieu la fit disparaître, son intention principale était de faire connaître aux Juifs, par le moyen des Mages, la naissance du Messie, et aux Mages, par le moyen des Juifs, le lieu où le Messie devait naître, et l'accord des prophéties avec le signe miraculeux qui les avait attirés. » (1)

Mais quels étaient ces personnages mystérieux qui venaient des régions orientales adorer le Sauveur naissant et auxquels l'Évangile donne simplement le nom de *Mages?* (2)

(1) De Ligny, *Histoire de la Vie de notre Seigneur Jésus-Christ*, I, chap. 4. — C'est aussi l'opinion de M. de Jessé, qui dit que les anciens Hébreux comprenaient sous le nom d'*étoiles* tous les corps célestes lumineux, à l'exception du soleil et de la lune. (De Jessé, *Histoire de notre Seigneur Jésus-Christ et des Apôtres*, 1re époque.) — Cette idée, assez conforme à celle de Maldonat, de Grotius, de S. Léon-le-Grand, est celle de la plupart des commentateurs de l'Évangile.

(2) *Mog* ou Mage est un mot pehlvi, selon le docteur Sepp.

Voici ce que la tradition persane dit des Mages : Hom, le prophète célèbre qui vivait du temps de Djhemschid, a été le fondateur de leur caste. L'établissement de leur ordre, avec ses traditions, se perd au sein de la nuit des temps. Zoroastre réforma les Mages. A l'est de la contrée de la lumière, disent les traditions de la Perse, dans le pays de Balkh, à la frontière du Mugian, en deçà du Gihon, s'élève la montagne sainte sur laquelle s'arrêta l'arche, et de laquelle la race humaine descendit pour parcourir la terre : c'est le mont Albordj. Sur le sommet de l'Albordj, qui était éclairé par le feu tombé du ciel, Zoroastre, pendant qu'âgé de trente ans il s'était retiré du commerce des hommes et s'était adonné sur la hauteur des montagnes à l'étude de la sagesse, Zoroastre, dis-je, reçut d'Ormuzd (1) « la parole vivante » ou l'Avesta. Zoroastre, dont le nom est « astre d'or, » Zoroastre, qui avait connu les Juifs, avait, dit-on, prédit l'étoile céleste de la naissance du Rédempteur à venir. Des membres de la race des Mages s'étaient retirés après sa mort dans la solitude qu'il avait habitée ; ils gardaient le feu céleste, et s'occupaient de l'observation des astres, cherchant à découvrir les révolutions des temps.

Il n'est pas sans intérêt de rapporter ici une

(1) Le bon principe ou Ahura-Mazda.

légende remarquable, et qui pourrait contenir des éléments véritablement historiques. Or voici ce que dit la tradition de l'Orient, telle qu'elle nous est parvenue en Occident à l'époque des croisades (1): Près du mont Vaus (2), non loin du pays des Indes, avait habité une race royale de Mages, de la même manière que l'école des prophètes d'Élie s'était établie sur le mont Carmel. Or, ayant depuis leur captivité une connaissance complète des livres saints des Juifs, ils s'y seraient occupés de la contemplation des choses divines, et une tradition de la plus haute antiquité affirmait qu'une étoile leur apparaîtrait dans les derniers temps, et les conduirait à la connaissance de la vraie lumière de Dieu. C'est pourquoi, continue le récit, les Mages se rassemblaient tous les ans à un jour donné sur le sommet de la montagne, pour regarder s'ils n'apercevaient pas l'étoile du Désiré des nations.

Mais lorsque les temps furent arrivés, lorsque la nouvelle lumière se leva sur eux, quand l'étoile

(1) Voyez *Liber de gestis ac trina beatiss. trium regum translatione per Bartholomæum de Unckel anno a nativitate Christi 1481 fideli exaratione impressus.*

(2) Le « mont lumineux » ou comme il s'appelle dans le *Livre de Seth, mons victorialis,* une de ces montagnes mythiques qui, d'après la croyance religieuse des peuples, n'avait point été souillée par le déluge, ou du moins n'était sortie qu'après du sein des eaux.

de la promesse fut aperçue du haut de la montagne sainte, brillante au milieu des cieux, alors retentit à leurs oreilles une voix céleste qui disait : « Le roi des Juifs, qui est l'attente et le souverain des païens, vient au monde aujourd'hui ; partez pour aller le chercher et l'adorer. »

L'Écriture sainte ne détermine pas plus le nombre de ses prêtres-rois qu'elle ne nomme le pays d'où ils vinrent vers la crèche de Jésus. Une ancienne relation, rapportée par S. Augustin et par S. Chrysostôme (1), en nomme douze. Mais on pense généralement qu'ils n'étaient que trois.

« S. Léon, dit Calmet, le suppose en plusieurs endroits. S. Césaire le dit aussi très expressément. On voit la même chose dans deux sermons attribués autrefois à S. Augustin, mais dont l'un est de S. Léon, et l'autre se trouve ailleurs sous le nom d'Eusèbe d'Émèse. Bède, l'abbé Rupert et après eux une foule de commentateurs l'enseignent de la même sorte. Ce sentiment paraît fondé principalement sur les trois sortes de présents qui sont marqués dans l'Évangile. Ils lui présentèrent de l'or, de la myrrhe et de l'encens. Nous leur donnons communément les noms de Gaspar, Melchior et Balthasar ; mais ces noms sont inconnus à l'antiquité

(1) Voyez S. Jean Chrysostome, *Homélie VI sur le chapitre II de S. Matthieu*.

aussi bien que d'autres, qu'on leur attribue dans quelques ouvrages peu autorisés et assez nouveaux. » (1)

Quelques considérations relatives à l'organisation du sacerdoce chez les Perses nous engagent à croire que la tradition qui porte à trois le nombre des Mages est la plus solide et la mieux établie.

Parmi les anciens prêtres de l'Égypte, il existait trois classes, d'après une division de races qui avait eu lieu dès les premiers temps. Dans l'Inde, les brahmanes, en remontant aux plus anciennes époques dont l'histoire garde le souvenir, formaient trois classes, dont chacune avait à sa tête un grand-prêtre. Ceux du premier rang lisaient et expliquaient seuls les livres saints (2). Ceux du second rang étaient chargés de veiller sur les vases sacrés, et portaient, lors des assemblées solennelles, les images de Dieu. Mais ceux de la troisième classe étaient préposés à l'exécution des actes de moindre importance dans le temple. Cette classification correspondait jusqu'à un certain point à celle des Scribes, des prêtres et des Pharisiens chez les Juifs; mais elle ressemblait bien davantage à la hiérar-

(1) Sur la question du vrai nom des Mages on trouvera des renseignements étendus dans Sepp, *Vie du Christ,* I, L'Étoile des Mages, — et dans Hebenstreit, *de Magorum nomine,* Iéna, 1709.

(2) Les Védas.

chie sacrée des évêques, des prêtres et des diacres. Zoroastre avait aussi partagé l'ordre des Mages en trois classes, et déterminé pour chacune d'elles le genre de vie, les connaissances, les droits et les occupations. Le premier rang comprenait les plus sages, qui ne vivaient que de légumes et de fruits; on les appelait les *Destur-Mobeds* ou les maîtres accomplis; venaient ensuite les *Mobeds* ou les maîtres, et enfin les *Herbeds* ou écoliers. Eubulus, cité par Porphyre (1) et par S. Jérôme (2), nous fait connaître ces trois grades du clergé perse. Cette division en trois classes s'est perpétuée jusqu'à nos jours parmi les Guèbres et les Parsis à Kirman et à Surate. Ces considérations nous servent à comprendre pourquoi la tradition nous apprend que trois Mages vinrent adorer le Sauveur naissant.

Les Mages étaient donc d'abord les prêtres, ensuite les savants, les naturalistes, les astrologues et les médecins de l'empire des Perses; mais aussi, et en conséquence de cela, les conseillers permanents des rois, les gouverneurs et les précepteurs des princes, et comme tels ils exerçaient une grande

(1) Voyez Porphyre, *de Nymph. ant.*, 253, 254; — *De Abstinentia*, iv, 16.

(2) Voyez S. Jérôme, *Adv. Jovinianum*, lib. ii. « Eubulus quoque, *dit-il*, qui historiam Mithræ multis voluminibus explicuit, narrat apud Persas tria genera Magorum. »

influence sur les affaires de l'état (1). L'antiquité tout entière savait que Pythagore entre autres avait été leur élève; le célèbre Démocrate d'Abdère avait reçu leurs leçons. Ce n'est donc pas sans raison que les anciens regardaient la sagesse de leurs hommes les plus distingués comme venant de l'Orient. Les Mages se montrent donc à nous comme les premiers témoins illustres du Verbe fait chair. La raison pour laquelle la tradition les appelle *rois* vient de ce qu'on leur appliquait littéralement les prophéties d'Isaïe (2) et des *psaumes* (3) relatives à l'adoration des rois de tous les pays, qui devaient un jour se prosterner aux pieds de l'oint du Seigneur. Hyde pense qu'ils vinrent comme ambassadeurs au nom du roi. Nous ne devons point passer sous silence ce que Cicéron (4) et Philon écrivent sur les Mages du temps même du Christ : « La vraie magie (c'est à dire la science spéculative) qui fit voir plus clairement dans les œuvres de la nature paraît si respectable et si digne de nos efforts que non seulement des particuliers, mais encore des rois eux-mêmes, et les plus grands rois, je veux dire les rois de Perse, s'en occupent beaucoup, et

(1) Pline, Histoire naturelle, xxx, 1 et 2 ; Cicéron, *de Divinatione*, i, 1.

(2) Voyez Isaïe, lx, v. 10.

(3) Voyez *Psaume* lxxii, 10, 15.

(4) Voyez Cicéron, *De natura Deorum*, ii, 3.

l'on dit que *personne chez eux ne parvient a la dignité royale s'il n'est devenu mage auparavant.* »
De même que, dans les temps les plus anciens de l'empire de la Chine, l'empereur montait à l'observatoire à l'époque de la nouvelle lune, et célébrait avec une religieuse solennité l'achèvement du petit cycle de temps, image de cette plus grande et sainte période, l'année prophétique de Dieu dont les peuples attendaient la fin, ainsi nous lisons que Darius, fils d'Hystaspe, sous le règne duquel vivait Zoroastre, s'était appliqué à la science astronomique, et qu'il s'était même vanté d'être un des maîtres des Mages.

Il ne faut pas oublier que sous la domination des Parthes les anciennes races indigènes de la Perse s'étaient élevées à une certaine indépendance ; les Juifs avaient alors eux-mêmes dans Babylone leurs chefs particuliers. Les pieux Mages peuvent donc être considérés comme étant des *chefs de races indigènes.* Sur les monnaies, comme sur les vieux sarcophages de Rome souterraine, nous les trouvons représentés avec le bonnet phrygien ou la mitre. Ils s'habillaient de vêtements blancs ; ils n'aimaient point les ornements d'or, et ils por-

(1) Le roi Phraate régnait alors. C'était Phraate IV (ou Hradad IV) qui monta sur le trône trente-sept ans avant Jésus-Christ, et régna jusqu'en l'an 13 de l'ère vulgaire.

taient aussi des ceintures blanches, précisément comme les Druides chez les peuples celtiques. Pline (1) vante en eux le don de prophétie.

L'astre du Messie s'était montré au milieu des cieux; les Mages s'apprêtèrent à le suivre, de même qu'autrefois Israel avait suivi vers la terre promise la colonne de feu qui marchait devant lui. L'étoile conductrice les mena en Judée; mais le voyage de Perse en Judée exige au moins cinq à six mois pour une caravane. (2)

En suivant le signe céleste, ils vinrent ainsi de l'Iran, le pays de la lumière, ou d'Ur, au-delà de l'Euphrate (3). Ils achevèrent leur voyage à travers le désert, et, descendant la montagne des Oliviers,

(1) Voyez Pline, *Hist. nat.*, xxix, 3 : In Persis augurantur et divinant Magi, et congregantur in fano. — Voyez également Cicéron, *de Divinat.*, i, c. 23 et 41.

(2) Voyez S. Chrysostôme, *Homélie VI sur S. Matthieu.* — Cum multum ante tempus in regione sua stellam apparere vidissent, venerunt ad eum, qui erat natus videndum. Consequenti vero ratione colligitur stellam ipsam ante multum apparuisse tempus. Quia enim Magi plurimum erant itineris longinquitate remorandi ut possent mox nato puero assistere, — quem, ut mirabilius rei dignitas eluceret, pannis adhuc infantiæ colligatum oportebat adorari, — ante multum tempus stella se demonstrat. Si eum, quando puer natus est in Palestina, tunc illis stella apparuisset in Perside, plurimum in itinere tempus terentes nequaquam illum adhuc in pannis invenire potuissent.

(3) Parmi les découvertes qu'a faites le savant abbé Boré dans

où plus tard une chapelle commémorative fut bâtie en leur honneur, ils arrivèrent à la ville de Jérusalem.

Ils espéraient sans doute trouver le nouveau maître et sauveur dans la ville royale; venant d'un pays si lointain, ils ignoraient probablement la cruauté d'Hérode, et ils ne pouvaient s'imaginer que *le nouveau fils de roi devait naître au sein de la pauvreté, dans la petite ville de Bethléem,* comme leur célèbre Féridoun, le vainqueur de Zohack. D'ailleurs ils étaient obligés de traverser la capitale.

« L'aspect de Jérusalem était morne, dit M. l'abbé

ses voyages en Orient, une des plus intéressantes est celle du pays des *Mogs* en Arménie. Il expose dans le § VIII de la première partie de son Mémoire ce qu'était ce pays et pourquoi il avait reçu ce nom. C'est à cette occasion qu'il s'exprime en ces termes : « A l'ouest de Gordjaïk s'étend un canton arménien dont le nom était aussi inconnu que le pays qui le portait. C'est la contrée que l'historien Thomas Ardzerouni (qui vivait vers l'an 908 de notre ère) appelle la région des Mogs... Le nom de *Mog* est un mot zend et pehlvi, qui a passé dans la langue chaldéenne à l'époque où le symbole religieux de la Perse fut adopté de Babylone. Il représentait la classe pontificale initiée sans doute à des doctrines secrètes dont l'abus et l'imposture firent tomber ensuite ce titre en discrédit.» (Page 174.) — «Les prêtres ainsi désignés (par le mot *Mogs*) étaient ces anciens desservants du temple de Bélus qu'avait visités et entretenus Hérodote, et qu'il nomme Chaldéens, aussi bien que le prophète Daniel. (Hérodote, lib. I, 183; Daniel, II, 4, 5, 8). Ils avaient

Orsini ; sa population, affairée et silencieuse, n'avait ni air de joie ni air de fête : seulement des groupes se formaient de distance en distance pour voir passer les voyageurs... Chemin faisant les cavaliers orientaux, se penchant sur le cou de leurs dromadaires, demandaient à quelqu'un des nombreux specta-

encore les noms de *Sages* et de *Philosophes* (DAN., II, 12. 18; 24, 27; IV, 3, 15; V, 7, 8; — JÉRÉMIE, L, 35; ISAÏE, XLIV, 25,) de *Voyants* et *Astronomes* (ISAÏE, XLVII, 13). Lorsqu'ils mêlèrent aux principes élevés de la science et de la sagesse les superstitions de l'idolâtrie et toutes les erreurs de l'astrologie et de la divination, ils furent appelés *Enchanteurs, Interprètes des songes, Sorciers,* en un mot, *Magiciens.* (DANIEL, I, 20; II, 2, 10, 27; IV, 4; V, 7, 11.) (Pag. 174, 175). — Le nom de la contrée arménienne des *Mogs* est la traduction du mot persan *Mage,* et les Arméniens l'ont donné au pays, comme étant habité par les Chaldéens, c'est à dire par la race dominatrice de Babylone, qui reçut des nations étrangères le même nom que les prêtres dont ils avaient accepté la croyance réformée du magisme. Un district de Djunlamerk et une petite ville suspendue comme le nid d'un faucon à un roc aride, qu'environnent, et menacent d'autres rocs gigantesques, sont encore appelés le canton et la ville des *Mogs* ou *Moks*... Tous les habitants, à l'exception de quelques curdes, sont chrétiens... Leur principale Église est dite l'Église de l'*Universel Rédempteur*... Ce lieu est le but d'un pélerinage célèbre comme possédant la châsse de S. Gaspar, l'un des *trois rois mages* venus de l'Orient à *Bethléem de Juda.* (Géogr. mod. de l'Arménie.) — Certains auteurs syriens élèvent à douze le nombre de ces pélerins, et nous ont transmis soigneusement leurs noms, dont les uns chaldéens et les autres persans prouvent que la tradition leur assigne justement pour patrie ces contrées orientales, — (Page 183, 184.)

teurs qui se pressaient sur leur passage où était le Roi des Juifs, nouveau-né, dont ils avaient vu l'étoile en Babylonie. Ceux de Jérusalem, se regardant avec surprise, ne savaient que répondre à cette interrogation..... Un roi des Juifs..... Quel roi ? Ils ne connaissaient eux qu'Hérode, qu'ils abhorraient du fond de l'âme et qui n'avait point de fils au berceau. Étonnés à leur tour de ce que chaque Hébreu qu'ils interrogeaient protestait de son ignorance, et ne voyant d'ailleurs autour d'eux aucun signe de fête, les Mages montaient avec consternation les rues populeuses qui conduisaient à l'ancien palais de David, et dressèrent leurs tentes dans ses cours ruineuses et ombragées.

« Cependant les surprenantes paroles des Mages avaient causé dans la ville une sourde rumeur. Bientôt elles furent portées au palais par ces serviteurs officieux et payés pour l'être qui mettent leur dévouement de reptiles au service de tous les pouvoirs. Hérode réfléchit; son vaste front, sillonné de rides profondes et chargé de sombres pensées, se rembrunit comme un ciel orageux; il fut troublé en lui-même, dit l'Évangile, et Jérusalem avec lui. Le trouble du roi des Juifs est concevable, et s'explique par sa position. Hérode n'était ni l'oint du Seigneur ni l'élu du peuple (1) : une

(1) Il est question dans l'histoire de ce temps de plusieurs

branche de laurier, cueillie dans l'enceinte idolâtre du Capitole, formait sa couronne tributaire; couronne de servage, entrelacée d'épines, dont chaque feuille avait été payée par des monceaux d'or prélevés sur les économies du riche et l'indigence du pauvre. Haï des grands, dont il faisait tomber les têtes au premier soupçon; redouté de ses proches, dont il remplissait tragiquement les tombes; en horreur aux prêtres, dont il avait foulé aux pieds les priviléges; détesté du pauvre pour sa religion problématique et son origine étrangère, il ne pouvait opposer que ses courtisans, ses sicaires, ses artistes et la secte opulente, mais peu nombreuse des Hérodiens, que fascinait sa magnificence, à la haine active, ardente et ouvertement déclarée du

princes de ce nom, qu'il ne faut pas confondre. — 1° Hérode-le-Grand, dont nous parlons ici, fils d'Antipater et de Cypros. 2° Hérode, que l'Évangile nomme Philippe, fils d'Hérode-le-Grand. Il avait épousé Hérodiade, sa nièce, dont il eut Salomé, qui demanda la tête de Jean-Baptiste. 3° Hérode Antipas, fils d'Hérode-le-Grand et Tétrarque de la Galilée. Après avoir répudié sa femme, il prit chez lui la femme de son frère Philippe, et fit trancher la tête à Jean-Baptiste, qui lui reprochait son crime. C'est lui qui joue un si triste rôle dans la Passion. 4° Hérode Agrippa, fils d'Aristobule et petit-fils d'Hérode-le-Grand. Il fit trancher la tête à S. Jacques, mit S. Pierre en prison et mourut dévoré par les vers. C'est devant son fils Agrippa que S. Paul plaida sa cause. 5° Hérode, roi de Chalcide, frère d'Agrippa et d'Hérodiade et petit-fils d'Hérode-le-Grand.

reste de la nation. Souvent l'ami de César était bravé en face par ses opiniâtres sujets. Les Pharisiens, secte artificieuse et puissante, lui avaient refusé, avec insulte et moquerie, le serment de fidélité; les Esséniens, que leur courage dans les combats rendait redoutables, avaient suivi l'exemple des Pharisiens... De toutes parts des complots s'ourdissaient contre la vie du prince; et chaque fois que le bruit mensonger de sa mort se répandait, soit par hasard, soit à dessein, dans les provinces éloignées, le peuple, saisissant avidement la nouvelle trompeuse qui flattait ses antipathies, se hâtait d'allumer partout des feux de joie..., qu'Hérode éteignait dans le sang. Au milieu de ces éléments de discordes civiles, lorsqu'une fièvre d'insurrection travaillait sourdement l'armée, et que la révolte, comme un fruit mûr, semblait inviter la main du séditieux, il arrive à Jérusalem des étrangers de haute apparence qui voyagent avec tout le faste persan, et qui demandent, sans mystère et sans détour, un roi des Juifs nouvellement né dont ils ont aperçu l'étoile. Hérode s'étonne; il interroge, il rassemble ses souvenirs; les prédictions fatales à sa race, que font circuler studieusement les Pharisiens, les oracles des voyants, auxquels il n'a prêté jusque là qu'une attention distraite et secondaire, reviennent à sa mémoire. Ce Messie guerrier, ce prophète issu de David, qui doit pro-

mener du couchant au levant ses enseignes victorieuses, commence à lui donner de vives inquiétudes ; ce n'est pas le Dieu qui fait ainsi rêver le vieux roi ; c'est le prince. Plus il y songe, plus cet événement, qui étonne sa politique, lui semble rattaché à un vaste complot tendant à élever sur les ruines de sa puissance une puissance occulte et rivale. Eh quoi ! il aurait répandu comme l'eau le sang illustre des Machabées, sans s'inquiéter s'il faisait battre le cœur de sa femme et de ses enfants : il aurait largement élagué toutes les sommités sociales, broyé sous les roues de fer de son despotisme tout ce qui lui opposait quelque résistance ; perdu son âme, son honneur, le repos de ces nuits où ses victimes sanglantes troublaient ses songes... et cela pourquoi ? pour mieux aplanir le chemin du trône à la famille de David !.....

« Que cet enfant soit prince de la terre ou prophète de Dieu, dit Hérode après une pause, il faut qu'il meure... et il mourra. Mais où se cache-t-il donc ce roi des Juifs nouvellement né que proclament les astres.....? Ce sont de pures rêveries d'astrologues peut-être.... N'importe, il faut s'en assurer.... Peu d'heures après les docteurs de la loi et les princes des prêtres, rassemblés en conseil sous la présidence d'Hérode, écoutaient cette question qui leur parut étrange dans la bouche d'un pareil prince : En quel lieu le Messie doit-il naître ?

« A l'époque de l'arrivée des Mages, Simon, fils de de Boëthus, beau-père d'Hérode, d'une famille d'Alexandrie, siégeait dans le conseil des Grands-Prêtres en qualité de souverain pontife; à côté de lui se plaçaient Jésus Phabès, grand-prêtre déposé; Matthias, fils de Théophile, de Jérusalem, le successeur immédiat de Simon, enlevé de son siége pontifical, et Joseph, fils d'Ellem, qui pontifia à la fête des expiations à cause de la souillure du grand-prêtre, et qui était parent de Matthias.

« Le Sanhédrin des scribes comptait alors parmi ses membres le célèbre Hillel (1), le maître illustre, sage et plein de mansuétude, qui le présidait en qualité de *Nasi* ou de prince d'Israel; Schammaï, son rival dans l'école et son successeur au grand conseil; en outre Judas et Josua, les fils de Betira, les collègues de Schemaïa et d'Abtalion, qui avaient cédé volontairement le siége de grand-juge à Hillel comme au plus digne; Rabbi Siméon, fils de Hillel et son successeur dans la plus haute chaire qui fût en Israel, Siméon, doué de moins de talents et de vigueur que son père. A la vérité, Néhumia ben Hakkana n'existait plus, lui qui, dans la dernière semaine jubilaire avant le Christ, avait prononcé ces paroles prophétiques : Que le Messie ne pouvait

(1) Perpetuo sit homo mansuetus sicut Hillel, et non iracundus sicut Schammai.

pas tarder plus de cinquante ans à venir; qui avait composé un livre pour le prouver, intitulé : *Iggereth hassodoth* ou les Mystères dévoilés, et qui en mourant laissa à son fils, appelé comme lui Hakkana, l'espoir consolant qu'il pourrait voir les jours du Seigneur (1). Ce Hakkana siégeait précisément dans le conseil des Grands-Juges; à côté de lui prenait place le célèbre disciple de Hillel, Jonathan ben Uzziel, le rédacteur de la paraphrase chaldaïque dont le *Targum* eut une telle réputation chez les Juifs que l'on disait qu'il en avait appris le contenu de la bouche même des prophètes Aggée, Zacharie et Malachie (2). Nous ne pouvons passer sous silence Baba ben Bota, le disciple du sévère Schammaï, qui avait échappé avec peine à la mort lors de la conquête de Jérusalem et de la destruction de l'ancien Sanhédrin par Hérode. Ce fut lui qui proposa au nouveau roi de faire rebâtir entièrement le temple du Seigneur, en expiation de ce crime, et qui dirigea lui-même la bâtisse (3). Mais

(1) Voyez Petrus Galatinus, *De Arcanis catholicæ veritatis*, lib. 1, cap. 3.

(2) Megilla, fol. 3, 1.

(3) Juchasin, fol. 52, 2.—Ben Buta fuit Schammai discipulus valde doctus et senex. Rex Herodes oculos ipsius stibio fucavit, cum in initio regni sui sapientes interficeret. Ille etiam est qui Herodi dedit consilium sanctuarium reædificandi, ut scilicet in expiationem quod lumen mundi, id est sapientes depresserat, alterum lumen mundi, id est templum restauraret.

lorsque l'ouvrage s'éleva si magnifique et comme une nouvelle merveille, le bruit courut parmi le peuple, bruit semblable à ceux que l'on a répandus aussi plus tard à propos du maître ouvrier de la grande horloge de Münster, que le roi Hérode lui avait fait crever les yeux, afin que cet édifice restât le seul de son espèce. On comptait encore parmi les docteurs d'Israel Saméas ou Siméon, le vieillard prophétique, et son compagnon Pollion qui, avec Ménahem l'Essénien, avait prédit à Hérode pendant qu'il occupait un rang inférieur sa future élévation au trône de Juda, ce qui fut cause qu'il leur conserva la vie, et que le dernier, après la mort des sénateurs de l'ancien Sanhédrin, devint même pour quelque temps le président du nouveau. On remarquait encore Judas, fils de Sariphé, et Matthias, fils de Margaloth, qui passaient pour les plus grands jurisconsultes et les plus habiles maîtres de la jeunesse : ils étaient alors à la tête des écoles; mais lorsque le grand-prêtre Matthias, fils de Théophile, fut de nouveau chassé de son emploi, le tyran les fit mourir par le feu, parcequ'ils firent renverser en plein jour, par leurs disciples, le pesant aigle d'or qu'Hérode avait fait placer sur la grande porte du temple. C'est à cette occasion que trois mille autres Juifs furent punis de mort.

« Tels étaient entre autres les membres du grand conseil que le roi avait appelés à l'arrivée des

Mages, tous hommes devant lesquels le roi lui-même devait trembler, car ils étaient les défenseurs de la loi, les lumières d'Israel, les chefs fidèles et les protecteurs de tous les Juifs. Si l'ancien Sanhédrin avait, trente ans auparavant, hardiment résisté à Hérode le conquérant, par ces paroles de l'Écriture : « Tu n'établiras sur toi aucun roi étranger (1) ; » s'il avait en même temps reconnu par là de fait que le sceptre était sorti de Juda et que le temps du Messie était arrivé, courage que presque tous ses membres avaient payé de leur vie ; le Sanhédrin nouvellement installé n'avait point oublié sa dignité sous les chefs que nous avons nommés. Après avoir recueilli les voix, il décida unanimement que le Messie devait venir de Bethléem. (2)

« Ces indications, dit M. l'abbé Orsini, peu rassurantes ne suffirent pas à Hérode, qui voulait savoir où porter ses coups ; il résolut d'interroger les Mages et de connaître, s'il était possible, l'époque précise de la naissance de l'enfant, calculée sur celle de l'apparition de l'étoile. Trop habile politique pour accorder aux sages d'Iran une audience publique, qui eût donné de la consistance à un bruit

(1) *Deutéronome*, XVII, 15.

(2) C'est pour cela qu'après tant de siècles les vieilles traditions conservées dans le Talmud déclarent que le Messie est réellement né à Bethléem de Juda, pendant le temps du dernier temple.

qu'il lui importait d'étouffer, le roi les fit appeler en secret, et les pressa de questions sur le temps où l'étoile leur était apparue. Il s'informe minutieusement non de l'enfant, mais de l'étoile, dit S. Jean-Chrysostome, afin de garder toute la circonspection possible dans le piége qu'il voulait tendre. Instruit de ce qu'il désirait savoir, l'homme de sang congédia les étrangers d'une manière affable et gracieuse. Allez, dit-il, allez à Bethléem, informez-vous exactement, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aille aussi l'adorer.

« Or les Mages, comme tous les hommes supérieurs, comme tous les fils de la méditation et de la science, étaient bons, sincères et peu enclins à soupçonner le mal. Ils comprenaient l'arbitraire et la cruauté dans un prince ; ils ne comprenaient pas le mensonge, car la première chose que les rois de Perse apprissent dans leur enfance c'était à dire la vérité. Ils crurent donc aux fausses paroles de l'Iduméen, et, repassant sous les élégants portiques de ce palais, qui le disputait en magnificence à ceux du Grand Roi, mais qui n'avait point, au milieu de ses bronzes et de ses arcades, la cloche d'or des SUPPLIANTS, ils quittèrent le Betzetha, firent plier leurs tentes, et traversèrent une seconde fois la ville sainte pour se rendre au lieu présumé de la naissance du Messie. » (1)

(1) ORSINI, *La Vierge,* Marie à Bethléem.

« Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient marcha devant eux jusqu'à ce qu'elle s'arrêtât sur le lieu où était l'enfant. » (1)

Arrivés à Bethléem, les Mages trouvèrent l'enfant divin, et le saluèrent comme le roi Messie. Mais lorsqu'on se présente devant les princes de l'Orient et spécialement devant les rois de Perse, on leur

(1) Ceux qui admettent l'hypothèse du docteur Sepp expliquent ainsi ce passage. Lorsqu'ils quittèrent Jérusalem, les planètes dont il a été question étaient de nouveau et pour la troisième fois en conjonction pendant les heures du soir dans la partie méridionale du ciel. L'étoile se leva dans la région de l'est, et leur montra en quelque sorte le chemin, en se dirigeant dans la direction de Bethléem. On peut admettre que les Mages suivirent la nouvelle étoile, *l'oriflamme lumineuse des rois,* et que le Christ naquit lorsque les deux planètes étaient encore dans le signe des Poissons, et qu'elles étaient si près l'une de l'autre que leur lumière se confondait dans un rayon majestueux, c'est à dire à la fin de l'an de Rome 747. Un an plus tard, comme l'a supposé Képler (probablement pour se rapprocher de l'an de Rome 749, adopté à cette époque comme l'an de la naissance), la constellation n'était plus à beaucoup près la même ; en outre, sa supposition n'est pas conforme à l'antique tradition juive. Mars, qui dans les premiers mois de l'année suivante 748 se trouvait à peu de distance des deux planètes, était alors très bas dans la partie ouest du ciel, et n'avait l'air que d'une étoile insignifiante ; à cette époque Jupiter et Saturne se perdaient aussi dans les rayons du soleil couchant, et lorsqu'en avril 749 ils reparurent de l'autre côté du soleil ils s'étaient déjà considérablement éloignés l'un de l'autre. — « Mais l'étoile marchait devant eux. » — Cependant ils arrivèrent ; ils la virent constamment dans la

fait des présents; ils lui offrirent donc de l'or, de l'encens et de la myrrhe (1). Ce fait n'a rien qui doive nous surprendre, car il était tout à fait conforme aux habitudes des peuples de la Perse. Nous voyons une autre fois les mages venir dans la ville de Minerve faire des offrandes sur le tombeau du divin Platon, parcequ'ils le regardaient comme un être d'une nature supérieure. (2)

Avertis par un songe, inspiration qu'ils reconnurent pour divine, parcequ'ils l'avaient unanimement ressentie, les Mages ne retournèrent point à Jérusalem ; mais, pour éviter le tyran, ils prirent probablement d'abord le chemin de l'Idumée ara-

même direction,—« arrêtée sur le lieu où demeurait l'enfant.»— Cette expression de l'évangéliste est rendue encore plus sensible par la structure de la contrée ; car en sortant de Jérusalem le chemin parcourt un ravin profond appelé Gihon ou l'Enfer, qui formait la limite entre Juda et Benjamin ; et Bethléem lui-même, éloigné seulement de trente à trente-cinq stades de la ville sainte dans la direction du sud, est situé contre et sur une montagne, et en conséquence l'horizon sud qui s'étend derrière la petite ville doit paraître très borné à l'observateur.

(1) La Perse, comme l'Arabie, avait de l'encens précieux. (Voyez Strabon, liv. xvi, ch. 3, § 25.) Les caravanes du commerce en apportaient jusqu'en Palestine. (Pline, *Hist. nat.*, l. xii, c. 14, et l. xxiv, c. 29.) — Magi faciebant medicinam, et thus atque myrrham adhibebant.

(2) Sénèque, *Lettre* 58. —Ideo Magi, qui forte Athenis erant, immolaverunt defuncto Platoni, amplioris fuisse sortis quam humanæ rati.

bique, qui s'étendait à cette époque jusque vers Hébron (1); après quoi ils se trouvèrent en peu d'heures hors des frontières, et rentrèrent dans leur patrie par d'autres chemins qui longeaient la lisière du désert d'Arabie. (2)

Le voyage des Mages dut faire une vive sensation dans les pays environnants. La nouvelle mystérieuse que le Messie était né se répandit de bouche en bouche parmi le peuple.

Non seulement toute la Judée, mais le monde entier ouvrait les yeux et prêtait l'oreille pour voir ou entendre les phénomènes qui devaient avoir lieu à la naissance du Christ. C'est pour cela que les anciens Juifs disaient, — et la tradition de ces temps-là est conservée par le Talmud et autres ouvrages des Rabbins, — qu'à l'époque de la décadence du royaume des Juifs le Messie était déjà né depuis longtemps à Bethléem de Juda, mais qu'il s'était toujours tenu caché à cause des péchés de son peuple, et qu'il ne se montrerait que lorsque Israel aurait fait sincèrement pénitence.

Le vrai Messie paraissait trop humble et trop

(1) Lightfoote, éd. Leusden., t. ii, p. 399.

(2) La constellation, dit le docteur Sepp, les éclaira tant qu'ils furent en voyage pour leur retour, même jusque dans le mois de mai de l'année de Rome 748, par conséquent pendant le cours d'une année entière après sa première apparition.

pauvre à ces hommes charnels pour qu'ils le regardassent comme celui qu'ils savaient être né; c'est pourquoi ils voulaient que le Christ se fût retiré dans une retraite obscure. C'est aussi par la même raison que les Pharisiens adressèrent malicieusement cette question à Jésus : « Quel signe nous donnes-tu dans le ciel ? » (1) Le Seigneur leur reprocha leur incrédulité, et, n'étant pas disposé à entrer en discussion au sujet de miracles qui avaient eu lieu avec ceux qui devaient croire en lui, il leur dit : « Il ne sera plus donné d'autre signe à cette race impie que celui du prophète Jonas. »

Le docteur Sepp attribuerait volontiers les progrès du Christianisme en Orient aux efforts des Mages, et il pense qu'on pourra trouver, avec le temps, plus d'une trace du voyage qu'ils entreprirent au berceau du Sauveur du monde. (2)

Nous trouvons en effet un écho de ce pélerinage

(1) Les Juifs essayaient hypocritement de savoir s'il revendiquerait en sa faveur cette étoile de la promesse apparue dans le signe des Poissons d'après la prophétie.

(2) Voyez sur la *Chaldée* et les *Chaldéens* le *Mémoire* de M. l'abbé Eugène Boré, adressé aux membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans le tome II de sa *Correspondance* et de ses *Mémoires*, page 157 et suiv. J'emprunterai à ce beau travail (première partie, § XV) un morceau concernant la prédication de l'Évangile dans la Chaldée. « La tradition nous apprend, dit M. Boré, que la vocation des Gentils commença par le peuple chaldéen, puisque trois de ses princes, initiés au

des Mages dans les livres sacrés de l'Inde, car les anciens Pouranas (1) racontent ce qui suit :

Lorsque Vikramaditya régnait sur l'Inde en qualité d'empereur (2), l'attention de ce prince ayant été éveillée par les prédictions de la naissance d'un enfant miraculeux, il fit partir un jour des envoyés pour découvrir si cet enfant du ciel était réellement né. Ceci arriva en l'an 3101 du kali-youga ou 4181 après la création; mais, d'après le mode

culte et à la science des Mages, furent miraculeusement appelés au berceau du Rédempteur. L'annonce de la *Bonne Nouvelle* se fit dans la nation, à l'arrivée de ces rois ambassadeurs; de sorte qu'elle était déjà préparée à recevoir la doctrine de *l'Espérance* lorsque les Apôtres, assistés de l'Esprit saint, se partagèrent l'empire spirituel du monde. S. Thomas, qui deux ans après l'assemblée du cénacle, avait déjà parcouru la Perse, la Bactriane, les vallées de Caboul, de Candahar et de Cachemire, et pénétré dans l'Inde plus avant que le conquérant Alexandre, et S. Barthélemy, qui déposa les premières semences de la foi en Arménie, dans le pays des Ibères et chez les peuplades du Caucase, avaient d'abord l'un et l'autre traversé la Chaldée, et leur parole avait enfanté des disciples à la vie spirituelle. » — Nous ferons remarquer seulement que rien n'établit que la Chaldée fût la patrie des Mages. Ils pouvaient très bien en venir, et être originaires d'un autre pays. M. Boré l'admet évidemment dans le fragment que nous avons cité sur la patrie des Mages.

(1) Voyez Wilford dans les *Recherches asiatiques*, vol. IX.

(2) Vikramaditya, que l'histoire nous montre comme maître, en l'an 56 avant le Christ, des pays du Gange jusqu'au Cachemire.

indien de supputation des temps, cette date correspond exactement à la naissance du Christ.

« L'an 65 de notre ère, dit M. l'abbé Sionnet, l'empereur Ming-ti envoya dans le Sy-yu une ambassade pour y chercher le Saint qui devait être apparu dans le Thian-Tcho. Ces ambassadeurs rencontrèrent sur leur route, dans le pays des Yue-chi, deux Cha-men ou religieux de Fo, et croyant que le dieu qu'ils vénéraient était le Saint, objet de leur voyage, ils les amenèrent avec eux. A l'examen de la doctrine de ces Cha-men l'empereur et ses courtisans reconnurent que ce n'était pas celle du Saint qui leur avait été annoncé; ils laissèrent là ces imposteurs, et le seul prince de Tchou se déclara leur partisan; mais il ne fut plus envoyé d'ambassade à la recherche du Dieu nouveau-né, et Mingti se contenta de recommander à ses sujets l'étude des Kings et autres livres sacrés (1). Qui pourrait ne pas reconnaître, à cette indication précise du lieu et de l'époque de la naissance du Sauveur, l'enseignement des frères de ces Juifs qui, peu d'années auparavant, dans le Thian-tcho même, répondaient aux Mages conduits à Jérusalem par une semblable communication que « les temps fixés

(1) Le P. de Mailla, t. iii, p. 357 et suiv. J'ai complété et corrigé le récit de cet auteur par des renseignements puisés à des sources plus anciennes. (Note de M. Sionnet.)

« par les prophètes étaient écoulés, et que le Mes-
« sie devait naître dans Bethléem ? » (1)

« Le Fils de Dieu n'était pas seulement né pour les Juifs, mais pour le monde entier; et c'est pour cela que dès les premiers jours de sa naissance il commence à se manifester au monde. Les ténèbres de l'ignorance répandues sur la surface de la terre commencent à se dissiper; ceux qui étaient ensevelis dans les ténèbres de la mort se trouvent tout à coup éclairés d'une grande lumière, et les nations idolâtres viennent à la connaissance du vrai Dieu. Le Sauveur du monde n'était encore connu que dans la Judée; mais aujourd'hui il se fait connaître dans la Gentilité. Il n'était même connu dans la Judée que de quelques pasteurs; mais en ce jour il appelle à sa crèche des sages, des grands du siècle, des rois. Pour annoncer sa naissance aux pasteurs il leur envoie un ange, et pour l'annoncer aux Mages il leur fait paraître dans le ciel une nouvelle étoile. Enfin les pasteurs n'étaient venus lui offrir que quelques présents modiques et pauvres; mais tout est mystérieux dans les trois offrandes que lui font les Mages; tout est magnifique et glorieux pour lui : ce sont autant d'hommages différents qu'ils rendent à sa divinité,

(1) Sionnet, *Essai sur l'époque de l'entrée des Juifs en Chine*, dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 2e série, xiv.

à son humanité, ce qui fait que l'Église appelle proprement ce grand jour la Manifestation (1) du Sauveur. » (2)

« Le Sauveur du monde prévient les Mages, et les tire de leur infidélité pour faire éclater sur eux son admirable lumière. Il les attire d'une manière pleine de douceur, par la beauté d'une nouvelle étoile, dont la vue devait faire une impression agréable sur des hommes sages, adonnés à la contemplation des astres; il fait marcher cette étoile devant eux pour adoucir la difficulté de leur voyage, et s'il la cache pour un temps ce n'est que pour épurer leur amour avec leur foi, et redoubler par cette épreuve la joie qu'ils ont de la revoir, et de trouver à la fin le trésor qu'ils cherchent. Voilà comme Dieu se gouverne avec nous par l'excès de sa bonté. Nous devrions aller les premiers nous prosterner à ses pieds; il nous prévient; il nous fait prier de nous réconcilier avec lui; nous devrions nous conformer à ses volontés et mettre tous nos soins à le contenter; et il s'accommode à nos inclinations; il condescend à nos désirs, et ajuste ses grâces et ses lumières à la portée de nos esprits. Voyez l'étoile des Mages, elle représente naïvement

(1) Épiphanie signifie : Manifestation.

(2) Le P. Le Valois, *Entretiens sur les Mystères de notre Seigneur.*

tous les moyens dont Dieu se sert pour nous attirer à son service ; mais surtout, la grâce intérieure, qui est le principal ressort de son amour et de sa sagesse. » (1)

Puissions-nous imiter l'empressement avec lequel les Mages répondirent à la voix du ciel, qui les appelait !

« La promptitude des Mages à suivre la vocation du ciel fut le premier effet de la foi des Mages, et le premier trait de cette haute sagesse qui, par un changement divin, d'infidèles qu'ils étaient les mit en état de trouver le Dieu Sauveur. Dès qu'ils virent son étoile, ils partirent pour aller à lui (2). Ils ne balancèrent point, ils ne délibérèrent point, ils ne s'arrêtèrent point ni à former de vains projets ni à prendre de longues mesures. Attentifs à l'étoile qui les éclairait, et uniquement appliqués à chercher ce qu'elle leur annonçait, ils hâtèrent leur marche. Pourquoi ? parcequ'ils étaient déjà remplis de cet esprit et de cette sagesse surnaturelle qui conduit les élus à Dieu. Or, comme remarque S. Chrysostôme, chercher Dieu de la manière efficace et solide dont le cherche une âme fidèle, ce n'est plus raisonner ni délibérer, c'est

(1) Le P. Nouet, *Vie de Jésus-Christ dans l'étable de Bethléem.*

(2) Vidimus stellam ejus, et venimus.

exécuter et agir. D'ou il suit, dit ce saint docteur, que quand on délibère, quand on consulte et quand on raisonne, quelque intention qu'on ait de trouver Dieu, le cherchant toujours, ou pour mieux dire se flattant toujours de le chercher, on ne le trouve jamais. Voilà sur quoi fut fondée la promptitude des Mages; ils virent l'étoile, et, animés d'une foi vive, pressés d'un désir ardent d'arriver au terme où l'étoile les appelait, ils n'écoutaient rien de ce qui pouvait les retenir. » (1)

« Ils s'exposent généreusement à la mort, en demandant le roi des Juifs dans la capitale de la Judée. Heureux Mages! s'écrie un Père, qui en présence d'un roi cruel, avant de connaître le Sauveur, s'en déclarent hautement les confesseurs. La même grâce que le Seigneur a faite à des païens, on peut dire qu'il nous l'a faite une infinité de fois. En effet, les exemples édifiants que nous voyons, les prédications que nous entendons, les bons livres que nous lisons, les saintes inspirations que nous ressentons, les pieuses réflexions que nous faisons sont autant d'étoiles que le Seigneur fait luire à nos yeux : il nous appelle, dit S. Grégoire, par les écrits des Pères, par la voix des pasteurs, par les maladies qu'il nous envoie, par les adversités qui nous accablent. Voyez, dit ce saint docteur, par com-

(1) Bourdaloue, *Sermon sur l'Épiphanie.*

bien d'étoiles nous sommes invités d'aller à Jésus-Christ. Or, si nous voulons imiter nos saints rois, dans la fidélité avec laquelle ils correspondent à la grâce du Seigneur, sitôt que nous apercevons l'étoile il faut nous mettre en chemin : quel chemin, sinon la voie étroite qui mène à la vie ? Hâtons-nous d'y entrer ; et quand nous y serons une fois que rien ne soit capable de nous rebuter ou de nous faire retourner en arrière ; mais faisons en sorte de marcher toujours, jusqu'à ce que nous ayons trouvé Jésus-Christ. Voilà ce que nous devons faire pour suivre l'exemple que les Mages nous ont donné. Mais, hélas ! voilà tout le contraire de ce que nous faisons ; bien loin d'avoir une attention continuelle à la grâce, bien loin d'avoir toujours les yeux ouverts pour apercevoir l'étoile, et assez de fidélité pour suivre aussitôt le mouvement, les uns ferment les yeux pour ne pas voir la lumière qui vient l'éclairer, et les autres remettent à un autre temps à exécuter les bons desseins qu'elle leur inspire. » (1)

Quel contraste entre la conduite des Mages et celle du perfide Hérode et des Juifs endurcis !

« Le trouble d'Hérode et l'émotion qui arrive dans Jérusalem, l'étonnement des princes des prêtres et des docteurs du peuple lorsqu'ils surent que les Mages, sous l'apparition d'un nouvel astre,

(1) De Monmorel, *Homélie sur l'évangile du jour des Rois.*

étaient venus de si loin, et avaient traversé tant de pays pour chercher le Roi des Juifs, et pour l'adorer quand ils l'auraient trouvé ; ce trouble, dis-je, et cette émotion déclarent, Seigneur, aux peuples qui vous attendent depuis si longtemps qu'enfin vous étiez au monde. Cela lui donne quelques pensées ; cela lui cause quelques mouvements ; mais au lieu de profiter d'une si grande nouvelle, il l'oublie, et la mémoire s'en efface. Le souvenir qu'Hérode en conserva ne servit qu'à lui faire commettre l'action la plus inhumaine et la plus cruelle qui fut jamais, en faisant passer par le fil de l'épée tous les enfants qui se trouvèrent dans Bethléem et dans le pays d'alentour, à l'âge de deux ans et au dessous. Pour les prêtres et les scribes, au lieu de brûler d'une impatience sainte pour savoir ce que c'était que ce Christ, ce nouveau roi des Juifs qui paraissait dans le monde, ils se contentèrent de faire quelque légère recherche de l'endroit où Jésus-Christ devait naître. » (1)

Cependant avec quelle bonté Dieu s'efforce de dissiper les ténèbres qui couvraient leurs yeux!

« Comme Jésus-Christ venait sur la terre pour appeler tout le monde à la connaissance de son nom et pour se faire reconnaître et adorer de toutes les nations, il ouvre d'abord aux Gentils la porte de

(1) L'ABBÉ DE RANCÉ, *Réflexions sur l'Évangile.*

la foi, et il instruit son propre peuple par des étrangers. Dieu, voyant l'indifférence avec laquelle les Juifs écoutaient toutes les prophéties qui promettaient la naissance du Sauveur, fait venir de loin des sages chercher le roi des Juifs au milieu des Juifs, et il veut que des Perses leur apprennent les premiers ce qu'ils ne voulaient pas apprendre des oracles de leurs prophètes, afin que, s'ils avaient quelque reste de bonne volonté, cette occasion les portât à croire, et que, s'ils voulaient toujours être rebelles, il ne leur restât plus aucune excuse; car que pouvaient-ils dire en voyant ces Mages le chercher à la seule apparition d'une étoile, et adorer celui qu'ils avaient rejeté ? » (1)

« Ne permettez-pas, Seigneur, qu'il m'arrive ce qui arriva aux Juifs : ils avaient le Messie au milieu d'eux, ils étaient son peuple, et ils ne le reconnurent pas, tandis que des étrangers le venaient chercher dans la Judée, et l'y allaient adorer. Père des lumières, vous les répandez tous les jours sur des nations infidèles, et vous les retirez des chrétiens qui en abusent : je ne vous demande pas que vous cesssiez d'éclairer ces peuples aveuglés; au contraire, je vous conjure de vous en souvenir, mais en même temps ne m'oubliez pas : enrichissez-les, mais que leurs richesses ne fassent pas ma pauvreté,

(1) S. Jean Chrysostome, *sur le chapitre II de S. Matthieu.*

car, hélas ! n'y a-t-il point au-delà des mers quelque idolâtre à qui vous vouliez substituer le talent de la foi, qu'il ferait valoir au centuple, et qui demeure inutile dans mes mains? Ce transport et cette substitution est un effet de votre justice, que j'ai grand sujet d'appréhender pour le mauvais usage que j'ai fait jusqu'à présent d'un si précieux trésor ! Vous en avez usé de la sorte à l'égard des Juifs, qui sont dans un terrible aveuglement, pendant que des étrangers sont appelés pour prendre leur place. Ah ! mon Dieu, ôtez-moi tout le reste : je dis tous les biens temporels ; s'il faut pour vous satisfaire en être dépouillé, j'y consens ; mais je ne puis consentir et je ne consentirai jamais à perdre un don aussi précieux qu'est la foi. C'est ma ressource, c'est le fondement de mon espérance, c'est le premier principe de mon salut ; je commence à bien comprendre qu'en le perdant je perds tout ; et c'est ce qui me fait redoubler mes vœux auprès de vous, et vous conjurer de ne retirer point ce don de la foi que j'ai reçu de votre bonté, et dont je me suis rendu tant de fois indigne par ma malice. » (1)

Le sort d'Hérode ne doit pas nous faire moins trembler que celui des Juifs.

(1) Le P. Le Valois, *Entretiens sur les mystères de notre Seigneur.*

« La passion dominante d'Hérode était une damnable ambition, à laquelle il sacrifia tout ; ce qui le précipita dans le plus profond abîme de l'iniquité. Ayant appris le sujet de la venue des Mages, il sut par ce même moyen que les Juifs attendaient un nouveau roi. Il n'en fallut point davantage pour piquer sa jalousie ; sa jalousie inquiète et tyrannique le porta aux derniers excès de la violence et de la fureur, et lui inspira contre le Saint des saints une haine irréconciliable. On lui dit que ce roi qu'il craint est de la maison de David ; pour s'assurer donc ou pour se délivrer de lui, il forme l'affreuse résolution d'exterminer toute la race de David. En vain lui remontre-t-on que celui qu'il veut perdre est le Messie promis par les prophètes, que c'est lui qui doit sauver et racheter Israel, il renonce à la rédemption d'Israel plutôt que de renoncer à son intérêt, et il aime mieux qu'il n'y ait point de sauveur pour lui que d'avoir un concurrent. Bien loin de se préparer à recevoir le Messie et à profiter de sa venue, il jure sa ruine : l'arrivée des Mages à Jérusalem lui fait comprendre qu'il est né ; il emploie la fourberie et l'imposture pour le découvrir. Il feint de vouloir l'adorer, pour l'immoler plus sûrement à sa fortune, et pour en être le meurtrier il contrefait l'homme de bien. Lorsqu'il se voit trompé par les Mages et frustré de son espérance, il lève le masque, et se livre à la

colère et à la rage, et dans son emportement il oublie toute humanité; car pour ne pas manquer son coup il ordonne que dans Bethléem et aux environs on égorge tous les enfants âgés de deux ans et au dessous, et, pourvu qu'il s'affermisse la couronne sur la tête, il compte pour rien de remplir de sang et de carnage tout un pays.

Combien la sagesse du monde est vaine et inutile! Hérode a beau chercher le roi des Juifs, il ne le trouvera pas; il a beau user d'artifice en dissimulant avec les Mages pour les engager à lui en venir dire des nouvelles, les Mages prendront une autre route, et ne retourneront plus à Jérusalem. Il a beau faire un massacre de tous les enfants qui sont aux environs de Bethléem, celui qu'il cherche n'y sera pas enveloppé. Il en égorgera mille pour un seul dont il veut s'assurer, et c'est celui qui lui échappera : pourquoi? parcequ'il est écrit qu'il n'y a point de conseils ni de prudence contre le Seigneur (1). Ainsi, chrétiens, sans parler d'Hérode, jamais le mondain avec sa prétendue sagesse ne parvient ni ne parviendra à la fin qu'il se propose; car il se propose d'être heureux, et jamais il ne le sera. Il sera riche, si vous voulez, comblé d'honneurs, si vous le voulez. Mais, suivant les principes

(1) Non est prudentia, non est consilium contra Dominum. (*Proverbes*, XXI.)

et les règles de la fausse prudence, il n'arrivera jamais au bonheur où il aspire. Or dès là sa sagesse n'est plus sagesse, puisqu'elle ne peut le conduire à son but. » (1)

« Cependant les Mages continuèrent leur route sans soupçonner la perfidie du roi des Juifs. Quand ils furent entrés dans l'étable où était celui qu'ils cherchaient, il sortit à l'instant une lumière bien plus divine que celle de l'étoile qui les avait conduits jusque là ; ce fut une lumière qui pénétra dans leurs cœurs, et leur fit connaître que cet enfant était leur Dieu et leur Sauveur, dans lequel étaient cachés tous les trésors de la Divinité. Qui n'admirera ici la foi de ces saints rois : laquelle est enfin au comble de sa perfection? Ils en firent un acte héroïque, lorsque l'étoile parut en Orient, et leur fit abandonner leur pays sur la créance qu'ils avaient que le roi de l'univers était né. Ils en firent encore un autre plus excellent, lorsque cette étoile disparut à l'entrée de Jérusalem, sans aucun refroidissement de leur part, persévérant toujours dans les mêmes sentiments qu'ils avaient auparavant; mais celui qu'ils exercèrent à l'entrée de l'étable surpassa de beaucoup les deux premiers; car en voyant un enfant couché dans une crèche, nonobstant la pauvreté et la bassesse de tout

(1) Bourdaloue, *Sermon sur l'Épiphanie.*

ce qui paraissait à leurs yeux, ils crurent fermement qu'il était Dieu et le monarque de l'univers. Oh! que les yeux de la foi sont puissants! elle aperçoit la majesté de Dieu sous la petitesse d'un enfant. » (1)

« Il fallait, Seigneur, que parmi toutes les humiliations et les abaissements que vous cherchiez avec tant de soin il se rencontrât des événements qui marquassent ce que vous étiez, et qui empêchassent que la gloire de votre divinité fût étouffée parmi les confusions où vous étiez incessamment exposé, et il fallait que ceux qui vous voyaient un homme revêtu de la faiblesse humaine reconnussent tout à la fois dans votre personne la majesté et la toute-puissance d'un Dieu. C'est ce qui est cause que ces trois Mages, gens considérables par l'autorité qu'ils avaient dans le monde comme par leurs grandes connaissances, viennent, par une inspiration de Dieu, des extrémités de l'Orient à Bethléem, sous la conduite d'une étoile, pour vous rendre des honneurs et des hommages qui ne sont dus qu'à Dieu seul. » (2)

« Les Mages, Seigneur, vous présentent de l'encens, et par cet encens ils reconnaissent votre Divinité. L'encens est employé dans les sacrifices; et

(1) Le P. Nouet, *Vie de Jésus-Christ dans l'étable de Bethléem.*

(2) L'abbé de Rancé, *Réflexions sur l'Évangile.*

en se conformant on devient un sacrifice soi-même, et ce n'est qu'à vous, mon Dieu, qu'on doit se sacrifier. Ils vous présentent de la myrrhe, ils reconnaissent votre humanité. La myrrhe leur servait à embaumer les corps après la mort, et ils confessent ainsi que, tout Dieu que vous êtes, vous êtes encore un homme mortel. Enfin ils vous présentent de l'or, et par cet or ils reconnaissent votre souveraineté ; c'est un tribut que nous payons aux souverains en témoignage de notre dépendance et pour honorer leur suprême grandeur. Je viens faire, Seigneur, au pied de l'autel, ce que firent les Mages au pied de votre crèche ; je viens reconnaître votre Divinité, et lui rendre un hommage d'adoration ; votre humanité, et lui rendre un hommage de reconnaissance et d'amour ; votre souveraineté, et lui rendre un hommage de soumission et d'obéissance. Je viens devant vous renouveler ce que je fis moi-même à mon baptême, ou ce qu'on fit en mon nom ; je viens renoncer au monde, à toutes ses pompes et à toutes les erreurs du monde, pour m'attacher à vous par une vive foi, docile, pratique, fervente et courageuse. Tels sont, mon Dieu, mes sentiments, telles sont mes résolutions. » (1)

(1) Le P. Le Valois, *Entretiens sur les Mystères de notre Seigneur.*

CHAPITRE IX.

PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE.

Quarante jours s'étaient écoulés, et le temps des relevailles de Marie était arrivé. Le Messie apparut pour la première fois au milieu du Temple porté sur les bras de sa mère pour être présenté au Seigneur, et, comme premier né appartenant à Jéhova d'après la loi hébraïque, être racheté du service de la prêtrise (1) moyennant cinq sicles

(1) « Il fallait bien, dit le docteur de Hirscher, que l'enfant fût racheté et ne fût pas assujetti au service du temple. Son ministère ne pouvait consister dans les œuvres qu'on y accomplissait. Il devait remplir de ses travaux les villes et les hameaux d'Israel. Que dis-je? Ne devait-il pas travailler et souffrir pour l'humanité tout entière? Désormais les Juifs ne viendront plus seuls à la montagne sacrée, puisque la sainte Sion se trouvera dans tous les lieux qui compteront de véritables adorateurs de l'Éternel. »

d'argent (1). Le premier né, d'après la coutume patriarcale, était regardé comme le prêtre de la famille. La Vierge, se plaçant à l'entrée orientale du Temple, devant la porte de Nicanor, fut aspergée avec du sang par le célébrant et purifiée ainsi selon le rite mosaïque. Comme elle n'était pas en état de fournir l'agneau exigé des riches (2), elle apporta l'offrande des pauvres, c'est à dire deux tourterelles, dont l'une était destinée au sacrifice d'expiation et l'autre à l'holocauste (3) qu'on offrait pour la mère.

La purification de la mère avait lieu le quarantième jour à la naissance d'un garçon et le quatre-vingtième à celle d'une fille. Par conséquent la présentation de Jésus dans le Temple, après sa naissance, eut lieu le jour où la chrétienté célèbre

(1) Le sicle, en hébreu *schekel*, de *schakal*, qui signifie peser, est une sorte de monnaie fort en usage chez les Juifs. Le poids en était de quatre drachmes attiques d'argent, ce qui fait de notre monnaie à peu près 1 fr. 54 c.

(2) « Oblatio locupletioris est agnus: si vero manus ejus non attingeret agnum, obtulit par turturum aut columbarum. Quod si egenus esset, obtulit decimam partem ephæ. (*Pesikta sotarta*, fol. 7, 4.)

(3) *Holocauste* vient d'un mot grec qui signifie entière ment brûlé, parcequ'on brûlait sur l'autel toute la chair des holocaustes, tandis que l'on réservait quelques parties des *hosties salutaires* et des victimes destinées au *sacrifice d'expiation*.

encore la fête de la Purification de Marie ou la *Chandeleur*. (1)

Siméon (2), vieillard vénérable, qui était un juste, attendait avec impatience la délivrance d'Israel. Comme il avait reçu d'en haut l'assurance qu'il n'avait pas à craindre la mort jusqu'à ce qu'il eût vu *l'Oint du Seigneur*, il vint au Temple poussé par l'impulsion du Saint-Esprit.

Le docteur Sepp croit que ce Siméon est le même que Saméas-le-Juste (3), célèbre par le don de prophétie, puisqu'il avait annoncé en l'an 717 de Rome, à Jérusalem, qu'elle serait conquise par le roi Hircan. Il avait aussi prédit au Sanhédrin (4) qu'il périrait par la main d'Hérode, con-

(1) L'usage de porter des cierges à la procession et pendant une partie de l'office a donné lieu de désigner cette fête sous le nom de *Chandeleur* (du mot *candela*, cierge). Le but de cette cérémonie est de témoigner la part que tous les fidèles prennent à la joie de Siméon, au moment où il célébra la *lumière des nations et la gloire d'Israel.*

(2) Ce mot veut dire obéissant.

(3) Qu'il ne faut pas confondre, selon le docteur Sepp, avec Rabbi Siméon, fils de Hillel, et maître de Gamaliel. C'est ce qu'ont fait Dom Calmet, Galatin et Léon Allatius. Josèphe, qui nous fournit les détails rapportés ici sur Saméas le Juste, parle aussi dans sa *Guerre des Juifs* d'un Essénien nommé Simon ou Siméon, qui prédit au tétrarque Archélaüs les vicissitudes de son existence.

(4) Comme ce mot reparaîtra souvent dans cette histoire, il n'est pas inutile de l'expliquer. On nomme ainsi, d'un mot grec

damnation à laquelle il avait échappé presque seul. Ce que Josèphe nous raconte de ce prophète est tout à fait l'image du Siméon de l'Évangile, et rentre trop évidemment dans l'histoire de la jeunesse de Jésus pour que nous puissions ici le passer sous silence. Jadis membre du Sanhédrin, il était maintenant très avancé en âge : Hérode lui-même avait pour sa vertu une grande considération ; car il lui avait prédit son élévation au trône ; il l'honorait en outre à cause du don particulier de prophétie, de son esprit parfaitement juste, mais surtout parcequ'il jouissait de la vénération universelle.

Siméon annonçait hautement dans le Temple et devant tout le peuple que Jésus était le Messie ; et lorsque le divin enfant, âgé de douze ans, enseigna plus tard dans la maison de son père, et confondit par sa supériorité les Scribes et les Anciens du peuple, alors ils devinrent tout pensifs ; car ils se rappelèrent nécessairement le témoignage que le

qui signifie assemblée, une compagnie de soixante-dix sénateurs qui se réunissaient dans une salle du temple de Jérusalem pour y décider les affaires les plus importantes pour la nation. Le président se nommait *Nasi* ou prince, les membres se nommaient Anciens ou Sénateurs. L'autorité du Sanhédrin était immense. Le roi, le grand-prêtre, les prophètes y étaient soumis. Le droit de juger à mort paraît avoir été réservé à cette compagnie. Les Romains le lui enlevèrent trois ans avant la mort de Jésus-Christ.

vieux prophète Siméon, qui était mort depuis peu, lui avait rendu quelques années auparavant. Siméon est le premier protecteur considéré qui par une inspiration de la Divinité se soit intéressé au Sauveur nouvellement né. Déjà la naissance de celui qui avait été promis n'était plus un mystère pour lui. Il prit l'enfant dans ses bras, et loua Dieu par ces sublimes accents.

« C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole.

« Puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez,

« Et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples;

« Comme la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israel. »

Et en bénissant Joseph et Marie il prononça ces mots prophétiques :

« Cet enfant est pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction des hommes. »

« Il ajouta que la douleur descendrait dans l'âme de la mère de cet enfant comme la pointe acérée d'un glaive. A cette lueur inattendue qui jetait une clarté sombre sur la grande destinée du Christ, les ignominies, les souffrances et les agonies de la croix se révélèrent tout à coup à la Vierge sainte. Les paroles sinistres de Siméon lui firent

courber la tête comme un vent d'orage, et son cœur, où se passait une scène muette de martyre, éprouva quelque chose de semblable au contact d'un fer rouge enfoncé lentement dans des chairs vives et saignantes. Mais Marie savait accepter sans murmure tout ce qui lui venait de Dieu; ses lèvres pâles se posèrent sur ce calice d'absinthe et de fiel; elle l'épuisa jusqu'à la lie, et dit ensuite en dévorant ses larmes: « Seigneur, que votre volonté soit faite! » (1)

De son côté, Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, une prophétesse comme il y en avait quelquefois dans l'antiquité, ainsi qu'on le voit par l'exemple de Débora; Anne, déjà âgée de près de quatre-vingt-quatre ans, et vénérée de tout le peuple, reconnut le Seigneur, et l'annonça à tous ceux qui dans Jérusalem attendaient la délivrance d'Israel.

De même que, dans l'hommage rendu au Messie nouvellement né, les Mages représentèrent les païens, les bergers de Bethléem le peuple de Juda, Siméon le Sanhédrin, les tribus d'Israel trouvèrent un représentant dans cette femme illustre. « Et elle parlait de lui à tous ceux qui attendaient à Jérusalem la délivrance d'Israel. » En effet, à la nouvel'e de l'arrivée du Messie et à cause

(1) Orsini, *La Vierge*, La Purification,

des miracles de sa naissance, un grand nombre de Juifs fidèles s'étaient rendus à Jérusalem de toutes les contrées de la Palestine, attristés qu'ils étaient du dénombrement dont le renouvellement leur semblait annoncer la ruine absolue de la nation. Ils venaient attendre l'apparition du Sauveur, afin de s'attacher à lui, et d'obtenir ainsi leur affranchissement du joug d'Hérode et des Romains. (1)

On trouve encore aux environs de Jérusalem plusieurs traditions qui se rattachent aux faits que nous venons de rapporter ou que nous raconterons plus tard.

« La vallée des Géants, qui se présente d'abord, est située entre le sud et l'occident de Jérusalem. A la naissance de cette vallée, se trouve le monastère de la Sainte-Croix; sa situation est agréable

(1) On trouvera dans les *Voyages de Jésus-Christ* l'itinéraire de la sainte famille de Bethléem à Jérusalem « La sainte famille partit pour la capitale de la Judée... Sur la route de Bethléem à Jérusalem, qui n'en est éloignée que de six milles ou environ deux lieues, on rencontre aussitôt la vallée des Géants, qui forme une plaine bordée en différents endroits par de petites collines, et qui s'étend presque jusqu'à Jérusalem. Ce fut dans cette vallée que David triompha deux fois des Philistins, de ces hommes d'une taille extraordinaire. On montre aussi le champ du prophète Habacuc, d'où il fut enlevé par un ange, et transporté à Babylone, au dessus de la Fosse aux Lions dans laquelle Daniel avait été jeté. » (*Voyages de Jésus-Christ*, IVe voyage.)

et son territoire fertile est rempli d'oliviers. Il y a là une église de médiocre grandeur, bâtie par sainte Hélène, et l'on montre la place qu'occupait l'olivier duquel on tient qu'une partie de la croix a été faite (1). La place où était le tronc de l'olivier est remplie par une pierre de marbre qui est au fond d'une petite niche, sous le grand autel, où se trouve une lampe qui brûle continuellement.

« Toujours dans la même vallée, à trois quarts de lieue de Jérusalem, on découvre sur un petit tertre un reste de monument appelé la Tour de Siméon; on croit que c'est un reste de la maison du saint vieillard qui eut le bonheur de recevoir le Fils de Dieu entre ses bras lorsque sa sainte mère le présenta au temple, et qui prononça ce cantique prophétique que S. Luc nous a conservé. On assure qu'il fut persécuté des Juifs, qui lui refusèrent la sépulture.

« Plus loin, au milieu d'un grand chemin, on trouve la citerne des Trois-Rois ou de l'Étoile, parceque ce fut à ce puits que les rois Mages, qui venaient d'Orient et allaient à Jérusalem, perdirent de vue l'étoile qui les conduisait, et qu'à leur sortie de Jérusalem ils retrouvèrent avec une grande joie quand ils eurent repris le chemin de Bethléem, où

(1) Voyez le R. P. de Géramb, *Pélérinage à Jérusalem*, lettre xxxiv.

elle s'arrêta sur la crèche et disparut. Ce lieu a été honoré d'une petite chapelle dont il ne reste plus que quelques pierres. » (1)

Quels beaux exemples de foi, d'obéissance et d'humilité nous donne la sainte famille dans le mystère de la présentation !

« Marie, pour obéir à la loi, sacrifie jusqu'à son propre honneur, puisqu'en se purifiant elle paraît de même condition que les autres femmes. Ainsi l'éclat de sa virginité est obscurci, de cette virginité dont elle avait été si jalouse dans le mystère de l'Incarnation; de cette virginité dont la gloire est de briller au dehors, et de ne pas laisser voir la moindre tache. Elle consent à en perdre la réputation et le nom; et de toutes les humiliations voilà, j'ose le dire, la plus difficile à soutenir : d'être pure devant Dieu comme le soleil, et de paraître impure aux yeux des hommes. Tel est néanmoins le sacrifice que fait la plus pure de toutes les vierges ; pourquoi? afin de ne pas manquer à la loi. Or cette loi de Dieu ne nous oblige à rien de si humiliant, elle veut que nous paraissions ce que nous sommes ; qu'étant essentiellement soumis au souverain domaine de Dieu nous ne rougissions point des services qu'il exige de nous et des hommages que nous devons lui rendre, sur-

(1) *Les Voyages de Jésus-Christ*, v[e] voyage.

tout qu'étant véritablement impurs et pécheurs nous n'ayons pas honte des pratiques de la pénitence, qui doivent servir à nous laver, à nous réconcilier, à nous acquitter auprès de la justice divine. Mais que faisons-nous ? par le plus étrange renversement, nous voulons être pécheurs, et paraître justes. Marie abandonne les apparences, pourvu qu'elle soit du reste assurée de conserver le trésor de sa virginité, et vous, souvent peu en peine de la chose même, vous ne cherchez qu'à sauver les apparences. » (1)

« Marie nous donne encore une autre instruction, c'est qu'étant élevée au plus haut degré de grâce qu'une créature puisse posséder elle ne dédaigne pas de s'abaisser à une cérémonie grossière, telle qu'était la purification ordonnée pour les femmes : elle n'affecte pas, pour paraître plus fidèle à Dieu, de prendre des routes plus spirituelles et plus parfaites que les autres femmes, dont elle n'a jamais contracté les souillures. Il n'en est pas de même dans le siècle où nous vivons. Souvent si on est vertueux, c'est pour se distinguer davantage des autres. On laisse les pratiques simples de dévotion au peuple simple ; on se croirait déshonoré d'être dévot comme le peuple ; on croit en donnant moins à la chair qu'on ne saurait

(1) BOURDALOUE, *Sermon sur la Purification.*

trop donner à l'esprit, qui est utile à tout. On se persuade qu'une voie plus épurée est aussi plus excellente ; et cependant on ne s'aperçoit que trop que plus on s'élève par des routes si sublimes, moins on s'avance, parceque l'on tombe d'ordinaire dans le dégoût et la sécheresse, d'où l'on ne se relève pas aisément. Toute la règle de la fidélité d'un chrétien envers son Dieu, c'est la foi ; toute sa pratique, c'est la charité ; toute sa consolation, c'est son espérance. Quand un chrétien se règle sur sa foi, il ne cherche rien que de simple, et tout ce qui peut servir à faire briller sa raison, à faire valoir son esprit, n'entre point dans la simplicité de sa foi ; les pratiques les plus vulgaires lui paraissent aussi pures que les plus brillantes lumières des séraphins. Marie, humble dans ses sentiments, ne s'élève point au dessus des autres pour marquer plus de fidélité au Seigneur ; car qui n'eût cru que dans cette cérémonie humiliante elle n'eût pas fait un aveu de sa gloire, elle qui en avait donné un témoignage authentique dans son divin cantique chez Zacharie ? Qui n'eût cru qu'elle devait ici soutenir sa gloire, et que sa manière de parler des secrets du Seigneur n'eût pas répondu à son sang et à ses avantages ? Cependant Marie ne fait rien connaître de ce qu'elle sait ; elle ne dédaigne pas même d'être instruite par le vieillard S. Siméon : elle écoute avec attention ce qu'il lui dit, comme si elle eût

tout ignoré ; elle ne se presse point à son tour de raconter les grandes choses que le Seigneur a opérées en elle ; et, comme si le cantique de Siméon lui eût appris quelque chose de nouveau, elle se contente d'admirer ; elle croit ne devoir rien dire, et elle se tient, comme Joseph, dans le même étonnement que s'ils n'avaient jamais entendu parler de Jésus, leur enfant, dont Siméon leur parlait (1). Mais que l'exemple de Marie a peu d'imitateurs parmi ceux même qui font profession d'être dévots. Il en est peu qui, par une humilité sincère, affectent de savoir peu ce qu'ils savent beaucoup. Il est peu de personnes qui cachent leurs dons et leurs talents pour manifester ceux de leurs frères. On affecte au contraire de savoir beaucoup plus qu'on ne sait ; personne ne veut passer pour ignorant ; on se mêle de tout, et l'on veut tout régler, sans connaissance. »

Marie condamne donc par son exemple « cette vaine sagesse trop attentive à ses propres lumières et toujours ingénieuse à former des obstacles et des inconvénients aux desseins de Dieu ; cette vaine gloire qui n'écoute que soi, cette délicatesse de la chair découragée par les maux qu'il faut souffrir et qui font que l'homme préfère ses

(1) Et erant pater ejus et mater mirantes super his quæ dicebantur de illo.

penchants à son devoir. La fidélité de Marie est exempte de ces défauts : docile pour tout ce que la loi lui prescrit, elle ne raisonne point ; généreuse dans les adversités, elle ne se décourage point. Marie ne pouvait-elle pas, dit S. Bernard, apporter, pour se dispenser de la loi des Juifs, des raisons très sensibles, tirées d'elle, qui était plus pure par son enfantement, tirées de son fils, qui par cette soumission honteuse semblait être dégradé ? Ces raisons sont fortes pour dispenser Marie de la loi; mais elle ne les oppose pas. Elle avait appris dans la ville de Nazareth que pour être fidèle à Dieu il ne faut pas raisonner ; que l'obéissance doit l'emporter sur toutes les raisons ; que les ordres du ciel laissent toujours des ténèbres dans l'exécution pour conserver aux fidèles le mérite de la soumission, et qu'il y a un œil de scandale dans l'esprit qu'il faut rejeter et dont il ne faut pas suivre le choix. Elle se souvient qu'il faut croire avec simplicité dans les choses de Dieu, et avec ces sentiments elle adore dans le secret de son cœur les desseins du Dieu dont elle ignore peut-être les démarches. » (1)

Cette obéissance est si dévouée et si complète qu'elle n'hésite même pas, malgré les déchirements de son cœur maternel, à offrir son fils lui-même comme la victime qui doit sauver le monde.

(1) Massillon.

« Le fils qu'elle aimait de l'amour le plus tendre, ce fils qu'elle avait conçu par miracle, ce fils en qui elle possédait tous les trésors, elle l'offre dans le temple de Jérusalem. Mais elle l'offre de la manière la plus héroïque, sans condition et sans réserve, sachant les ordres rigoureux que le ciel a portés, et qui doivent un jour s'exécuter dans la personne de ce divin enfant; consentant déjà qu'il soit la victime et le prix de la rédemption des hommes; renonçant pour cela à tous les sentiments de son cœur; et, par un dernier effort de la plus généreuse et de la plus rigoureuse obéissance, voulant bien que ce fils ne soit plus à elle qu'avec le triste mais indispensable engagement de le voir, dans la suite des années, immoler sur la croix. Voilà ce qu'il en a coûté à Marie pour accomplir la loi. Or est-ce là ce qu'il nous en doit coûter à nous-mêmes. Il est vrai, pour obéir à la loi de Dieu, il nous en doit quelquefois coûter le sacrifice de ce que nous avons de plus cher; mais, confessons-le de bonne foi, et ne nous déguisons rien à nous-mêmes, ce que nous avons alors de plus cher est-il assez considérable pour le faire tant valoir à Dieu? Quelque cher qu'il nous soit, du moment qu'il répugne à la loi de Dieu, n'est-ce pas ce qui nous trouble? N'est-ce pas ce qui nous dérègle? N'est-ce pas ce qui nous corrompt? N'est-ce pas ce qui nous décrie? Enfin n'est-ce pas ce qui nous

damne? Si la loi de Dieu nous retranche un mal aussi pernicieux que celui-là, avons-nous sujet de nous en plaindre ; et la sainte violence qu'elle nous fait en nous obligeant à un renoncement si salutaire doit-elle passer pour un excès de rigueur? Prenez-garde, s'il vous plaît, ceci mérite une réflexion particulière. Dans cette sainte solennité, Dieu nous dit comme à Marie, ou, si vous voulez, comme à Abraham : (1) « Sacrifie-moi ce premier-né, » c'est à dire cette passion dominante qui est dans ton cœur. Cela nous semble dur ; mais en même temps, faisant un retour sur nous-mêmes, nous sommes contraints d'avouer que cette passion dominante est par exemple un attachement honteux qui nous déshonore, un esclavage des sens qui nous abrutit, une loi de péché qui nous captive et qui nous tyrannise. Mais en même temps nous sommes forcés de reconnaître que cet attachement dont nous nous faisons une passion n'est qu'une fascination d'esprit, qu'un ensorcellement du cœur, qu'une source d'égarements dans notre conduite et de déréglements dans nos affections et dans nos actions. » (2)

Que de si grands exemples ne restent pas inutiles

(1) Tolle unigenitum tuum quem diligis, et offer illum mihi in holocaustum.

(2) Bourdaloue, *Sermon sur la Purification.*

pour nous; qu'ils nous apprennent à nous offrir sans cesse à Dieu avec Jésus par les mains de Marie.

« Si je m'offrais seulement moi-même, et si je m'offrais sans lui, je vous ferais, Seigneur, une offrande bien misérable ; mais quand votre Fils me présente à vous, Seigneur, pouvez-vous ne pas agréer ce que vous présente une telle main? Quand j'ai l'avantage d'être joint à lui ; quand nous ne faisons et nous ne sommes lui et moi qu'une même offrande, pouvez-vous le recevoir et me rebuter? Vous l'aimez trop pour ne pas aimer ce qu'il aime, et je lui suis trop cher pour vous être indifférent. » (1)

« Le Père Éternel a voulu que son Fils lui fût offert par les mains de Marie. Une si pure et si précieuse victime ne devait pas être offerte par d'autres mains. Jamais oblation plus agréable. Voulons-nous que Dieu accepte celles que nous lui faisons, offrons-les-lui par les mains de la sainte Vierge. » (2)

Les deux saints personnages qui paraissent dans le Temple à côté de Marie doivent nous apprendre, comme la bienheureuse Mère de Dieu, à vivre de la foi et à la prendre pour règle infaillible de toutes nos pensées et de toutes nos actions.

(1) Le P. Valois, *Œuvres spirituelles*, iv.
(2) Le P. Croiset, *Exercices de piété.*

« Les grâces abondantes que reçoivent aujourd'hui S. Siméon et sainte Anne sont la récompense de cette foi vive qui les animait depuis si longtemps, et qui leur faisait attendre avec une ferme confiance le salut d'Israel. Cet esprit de foi les faisait soupirer sans cesse après la venue du Messie promis à leurs pères. C'est dans cet esprit qu'ils allaient habituellement au Temple, où ils s'efforçaient, comme tous les justes de l'ancien Testament de hâter par les vœux les plus ardents les moments de la divine miséricorde. A leur exemple appliquons-nous désormais à ne vivre que de la foi, à envisager dans cette divine lumière toutes les choses de la terre, à ne plus soupirer que pour Jésus-Christ, à regarder tout le reste comme indigne de nos regards et de nos affections. Allons habituellement à l'église dans cet esprit, non par coutume et par habitude, mais comme le saint vieillard Siméon « par le mouvement de l'esprit de Dieu ; » allons-y pour adorer Jésus-Christ, le reconnaître comme notre Sauveur, notre Pontife et notre victime, pour nous offrir par lui et avec lui à son Père ; et toutes les fois que nous avons le bonheur de le recevoir dans la sainte Eucharistie entrons dans les sentiments de joie, d'amour et de reconnaissance dont le saint vieillard fut pénétré en tenant le divin enfant entre ses bras ; répétons avec lui le cantique *Nunc dimittis*, nous détachant

comme lui des choses présentes, et soupirant comme lui après l'heureux moment qui nous réunira pour toujours à notre Sauveur. » (1)

« Voyez, disait la pieuse fille de Phanuel à tous les hommes justes qui avaient gardé la foi et l'espérance de leurs ancêtres ; voyez cet enfant que porte et qu'allaite une femme! Que le sacrifice expiatoire offert pour lui ne vous scandalise pas! que sa faiblesse ne vous étonne pas! Celui-là même qui ne peut marcher, et dont la bouche ne peut prononcer une parole, celui-là est le Verbe de Dieu : il a fait les siècles; il a affermi la terre sur ses bases; il a étendu sur nos têtes la voûte des cieux; il a guidé, il a délivré nos pères. C'est lui qu'appelaient les prophètes lorsqu'ils disaient : Excitez, Seigneur, votre puissance et venez (2)! C'est lui-même qui m'inspire de parler de lui de la sorte ; car les temps sont arrivés dont le Seigneur avait dit : Je répandrai mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront. » (3)

« Semblable à Anne la prophétesse, l'Église, veuve de son céleste époux, passe dans la prière et la tristesse les jours qui lui restent à achever sur

(1) Gosselin, *Instruction sur les fêtes*, la Présentation de notre Seigneur.

(2) Excita, Domine, potentiam tuam, et veni (*Psal.* lxxix, 3.)

(3) Effundam spiritum meum super omnem carnem, et prophetizabunt filii vestri et filiæ vestræ. (Joel, ii, 28.)

cette terre. Séparée de son bien-aimé, aspirant après l'éternelle réunion qui doit combler tous ses désirs, elle n'a qu'une consolation ; c'est de parler sans cesse de cet enfant de salut à tous les justes qui conservent la foi ; c'est d'annoncer à tous et partout le nom de Jésus (1), c'est de s'entretenir sans cesse de celui qui est tout son espoir. » (2)

(1) Loquebatur de illo omnibus.

(2) LUDOLPHE-LE-CHARTREUX, *Vie de notre Seigneur Jésus-Christ*, Purification.



CHAPITRE X.

MASSACRE DE BETHLÉEM.

Cependant le dénombrement général du peuple et l'hommage exigé envers les Romains firent éclater dans la ville une révolte contre toutes les mesures arbitraires et hostiles, et contre les maximes révolutionnaires et païennes du féroce tyran iduméen. Tous ceux qui tenaient encore à l'ancienne loi et à la constitution mosaïque, à leur nationalité et au Sanhédrin, qu'Hérode était disposé à mettre à mort; tous ceux qui étaient encore attachés à l'ancienne maison royale de David ou à l'idée maintenant renaissante d'un gouvernement théocratique, tous ceux qui attendaient le Messie s'intéressaient à cette insurrection. Lorsque la nouvelle que le Messie était enfin né et qu'il était à Bethléem se répan-

dit dans tout le pays et mit le peuple en mouvement, Satan s'empara alors d'Hérode, l'ange exterminateur parcourut Jérusalem, le sang des docteurs de la loi qui siégeaient sur la chaire de Moïse fut répandu, comme le racontent Josèphe et les rabbins; et comme les pauvres bergers de Bethléem ne livrèrent point au tyran leur Sauveur nouveau-né, et ne voulurent point davantage faire connaître le lieu où il résidait, la colère longtemps contenue du tyran éclata. Or tous ceux qui connaissaient son caractère devaient prévoir qu'il se porterait dans son courroux jusqu'aux derniers excès.

Quand Hérode, avec l'aide des Romains, prit possession de Jérusalem et du trône, Antigone, son rival, était prisonnier à Rome; le général romain l'avait remis à Marc-Antoine. Hérode, toujours inquiet, ne pouvant saisir sa proie par la violence, eut recours à l'argent, et fit tuer un homme vaincu, prisonnier et sans défense, parcequ'il était de la race royale des Asmonéens, dont il pouvait faire revivre les prétentions, s'il venait un jour à briser ses fers. (1)

Un frère de sa propre femme parut plaire au peuple de Jérusalem; Hérode l'immola. (2) Il

(1) Voyez Josèphe, *Antiquités judaïques*, livre XIV, ch. 16.

(2) Voyez Josèphe, *Antiquités*, liv. XV, ch. 3, section 3; et *Guerre des Juifs*, liv. I, ch. 22.

n'épargna pas l'aïeul de sa femme; c'était un vieillard octogénaire, dont la main l'avait sauvé; Hircan n'avait d'ailleurs, à cause de la douceur de son caractère, donné au tyran aucune inquiétude sérieuse. (1)

Hérode ne s'arrêta pas là; il fit exécuter publiquement sa femme, la belle et vertueuse Mariamne, et trouva bientôt moyen de faire disparaître Alexandra, sa mère (2). Ses propres fils Alexandre et Aristobule furent étranglés dans une prison; et, cinq jours avant de descendre dans la tombe, il ordonna la mort d'Antipater, son fils aîné. (3)

L'histoire a prouvé depuis longtemps qu'un prince despote, ombrageux et avide se laisse facilement entraîner à la cruauté. Le plus léger soupçon est souvent dans son esprit la cause d'une fureur que le sang ne peut assouvir. C'est ainsi qu'agit Hérode à Bethléem : « Son esprit plein de frayeur le rendait si soupçonneux que, pour atteindre tous les coupables, dit Josèphe, il exerçait sa rage sur les *innocents....* » (4)

(1) Voyez JOSÈPHE, *Antiquités*, liv. XV, ch. 6.

(2) JOSÈPHE, *Antiquités*, liv. XV, ch. 7, sect. 5, 6, 8.

(3) JOSÈPHE, *Antiquités*, liv. LXVI, ch. 2, sect. 6. — *Guerre des Juifs*, liv. I, ch. 27.

(4) JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, liv. I, ch. 19.

Un dernier trait achève de peindre ce caractère atroce. Hérode va mourir. Il donne aux hommes les plus recommandables de la nation l'ordre de se rendre à Jéricho. Après les avoir fait enfermer dans le cirque, il appelle Salomé, sa sœur, et Alexas, son beau-frère, et leur dit: «Je n'ai plus que quelques instants à vivre. Je connais le peuple juif, et je sais que rien ne peut lui être plus agréable que la nouvelle de ma mort. Vous avez là des hommes en votre pouvoir; dès que j'aurai rendu le dernier soupir, et avant que le bruit de ma mort soit répandu, faites entrer près d'eux des soldats qui les égorgeront. Ainsi chaque famille pleurera sur ma tombe.» (1)

Pour calmer la rage du tigre mourant, Alexas et Salomé feignirent d'entrer dans ses vues. (2)

(1) JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, liv. I, ch. 33, section 3. — Ce dernier trait fait parfaitement comprendre le massacre des enfants.

(2) Voyez pour tout ce qui regarde le caractère d'Hérode ROSSIGNOL, *Lettres sur Jésus-Christ*, lettre XII, Massacre de Bethléem. — FRÉDÉRIC DE S. OLBERG, *Histoire de notre Seigneur Jésus-Christ*, chap. XIII et XV. — Voltaire peint Hérode en quelques mots énergiques et vrais : « Chez lui la cruauté devint une seconde nature, un besoin toujours renaissant, comme dans les tigres le besoin de dévorer pour vivre. » (VOLTAIRE, *Philosophie de l'histoire.*) — Le célèbre historien protestant Néander ne peint pas Hérode sous des couleurs moins sombres. « Des atrocités commises contre tout sentiment d'hu-

Maintenant que nous connaissons le caractère du tyran de Jérusalem, nous ne serons pas surpris de la barbarie que sa colère lui inspira. Il donna l'ordre d'égorger sans pitié tous les jeunes garçons qui étaient encore à la mamelle; car chez les Juifs on allaitait jusque dans la troisième année (1); et tandis que les enfants à la mamelle roulaient dans le sang, leurs pères et leurs mères, qui par leur silence avaient assuré la fuite de leur Sauveur, furent égorgés par les meurtriers que le roi avait déchaînés.

Ainsi s'accomplit ce que le prophète Jérémie avait prédit, lorsqu'il dit : « On entend de grands cris dans Rama; ce ne sont que pleurs et lamentations; Rachel pleure sur ses enfants, et ne veut pas être consolée, parcequ'ils ne sont plus. »

Cependant l'unique résultat du soulèvement du peuple juif fut que, pour cette fois, le recensement ne fut pas poussé plus loin. Mais lorsque douze ans plus tard le gouverneur romain mit enfin à exécution par la force le recensement dont il était

manité, dit-il, le poussaient toujours à en commettre de nouvelles. » Puis il raconte en preuve les faits que nous avons cités. (Voyez Néander, *Vie de Jésus*, Massacre des enfants à Bethléem, et Schlosser, *Revue historique universelle de l'ancien monde et de sa civilisation*, III[e] partie, chap. 1[er] p. 261.)

(1) Voyez II, *Paralipomènes*, XXXI, 16. — II, *Machabées*, VII, 27.

chargé, les Juifs se révoltèrent de nouveau, et cette fois-là Judas le Galiléen et le Pharisien Sadoc se mirent à la tête de l'insurrection ; les insurgés s'appelaient *Zélateurs*, et comme depuis ce moment les séditions se succédèrent sans interruption, elles entraînèrent enfin la ruine du peuple juif.

Un historien païen nous a rapporté l'impression que fit à Rome la barbarie d'Hérode :

Macrobe, en citant les bons mots de l'empereur Auguste, dit que ce prince, ayant appris qu'Hérode, en ordonnant le massacre des enfants de l'âge de deux ans et au dessous, qu'il fit tuer en Syrie, n'avait pas même épargné son propre fils, s'écria qu'il « vaudrait mieux *être le pourceau d'Hérode que son fils.* » (1)

(1) Macrobe, *saturnales*, liv. II, ch. 4.

Augustus, cum audisset, inter pueros, quos in Syria Herodes, rex Judæorum, infra bimatum jussit interfici, filium quoque ejus occisum, ait : Melius est Herodis porcum esse quam puerum. La Judée d'après la division de l'empire romain par provinces faisait partie de la Syrie. — Voyez sur le caractère, les écrits et le témoignage de Macrobe, Colonia, *la religion chrétienne autorisée par le témoignage des anciens auteurs païens*, chap. VI. — Ce chapitre contient aussi des renseignements sur Chalcidius, que nous avons cité à propos des Mages. — Quant à ce qui regarde l'infanticide que l'empereur Auguste attribue à Hérode, nous avons fait remarquer qu'il avait trois fils et qu'il les fit mettre à mort tous trois; mais ils étaient déjà grands, et Macrobe ou Auguste s'est trompé sur cette circonstance. Il ordonna d'étrangler Alexandre et Aristobule, les fils infortunés

Celse, l'ennemi acharné du Christianisme, avait aussi appris des Juifs le massacre des enfants à Bethléem et la fuite en Égypte, car dans Origène, il raconte « qu'Hérode le tétrarque (1), ayant appris la naissance du Christ par quelques Chaldéens qui s'étaient mis en route pour aller l'adorer, fit exécuter sur-le-champ par ses satellites tous les enfants du même âge de Jésus, pour faire périr d'autant plus sûrement celui-ci, afin qu'il n'arrivât jamais au trône, etc. » (2)

Un écrivain latin nous rapporte une histoire qui montre bien avec quelle anxiété les chefs des nations attendaient le Messie futur. Suétone, historien contemporain, raconte dans la vie d'Auguste

de Mariamne, sur son lit de mort, et déjà livré aux douleurs de l'agonie; il condamna au cordon Antipater, fils de Doris, qu'il avait déjà choisi pour lui succéder et pour être l'héritier du royaume, après avoir, quelques moments auparavant, cinq jours avant sa mort, voulu, dans son désespoir et ses souffrances se tuer lui-même.

(1) Celse confond Hérode-le-Grand avec Hérode le tétrarque. Voyez une note que nous avons mise précédemment sur les princes de ce nom.

(2) Origène, *contre Celse*, liv. ch. 58, pag. 373. — Post hæc Celsi Judæus pro Magis illis evangelicis Chaldæos ait Jesum jactasse pertractos ad suam nativitatem, ut adorarent etiamnum infantem ut Deum : idque indicasse Herodi tetrarchæ. Hunc vero missis satellitibus interfecisse quotquot nati sunt eodem tempore, ratum et eum periturum inter cæteros, nec perventurum ad ætatem regno idoneam.

que peu de temps avant sa naissance *la prédiction avait couru dans Rome que la nature enfanterait un roi du peuple romain.* Le sénat, effrayé pour la République, décréta, comme Hérode, une espèce de massacre des enfants. En effet, il était défendu à tous les pères de famille d'élever aucun enfant mâle dans le cours de cette année. Cependant les sénateurs dont les femmes étaient grosses firent échouer ce projet meurtrier, chacun d'eux ayant interprété cette haute espérance en sa faveur. » (1)

« Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les Mages, en fut fort irrité. — Les Mages, il est vrai, avaient promis de revenir; mais il intervint une disposition toute particulière de la Providence qui les en empêcha, puisqu'un ange leur ordonna, de la part de Dieu, de prendre un autre chemin pour retourner dans leur pays. Hérode ignorait cette circonstance, et il regarda comme certain

(1) Suétone, *Auguste,* ch. 94. — Sero tandem documentis apparuit ostentum illud Augusti potentiam portendisse. Auctor est Julius Marathus, ante paucos quam nasceretur menses, prodigium Romæ factum publice, quo denuntiabatur regem populi romani naturam parturire. Senatum exterritum censuisse ne quis illo anno genitus educaretur : eos qui gravidas uxores haberent, quod ad se quisque spem traheret, curasse ne senatus consultum ad ærarium deferretur. (Voyez Dion Cassius, l. xlv, i, et Joh. Freinshemius, — *Supplem. livian.*, l. 67, in loc. l. c. ii. ch. 89 et 90.

que l'intention des Mages avait été de le tromper.

Dans quelle erreur le soupçon téméraire jette ceux qui le conçoivent! On scrute alors les intentions, on envisage comme indubitables les idées chimériques qu'on se forme. On ne voit pas, on marche en aveugle; aussi l'on se trompe, et l'on se jette dans le trouble. Je n'ai pas été jusqu'à présent étranger à cette faute; j'y suis tombé fréquemment; mais je fermerai dorénavant les yeux sur les actions d'autrui, et je n'éleverai plus aucun soupçon désavantageux à l'occasion de personne.

« Qui donc avait trompé dans cette circonstance? N'était-ce pas Hérode lui-même. Son hypocrisie en avait imposé aux Mages; il les jugea d'après lui. Il pouvait interpréter plus favorablement l'inexécution de leur engagement; il se fût épargné bien des troubles. Nous devons nous mettre sur nos gardes pour ne pas transformer les meilleures choses en poison. Nous ne serions plus tranquilles, car cette disposition aux soupçons, aux jugements téméraires jette une agitation pénible dans bien des cœurs. Je veux y réfléchir sérieusement, demander pardon à Dieu des péchés nombreux que j'ai commis en se genre, et lui protester de ma résolution de les éviter à l'avenir.

« Hérode, dans le transport de sa colère, prend la résolution de faire périr le Christ. Quel cruel, quel

barbare projet (1) ! La colère est toujours un mauvais conseiller. Ce que dicte une passion vive ne peut être bon. Combien de fois, rendu à soi-même, n'a-t-on pas condamné ce que dans un moment d'irritation on avait médité de faire ! Il est donc avantageux de réprimer nos penchants, pour n'avoir pas à nous repentir plus tard d'avoir suivi leur impulsion. Il en est, ô mon Dieu, qui dominent en moi; daignez m'aider à les vaincre. » (2)

« Hérode envoya à Bethléem, et fit tuer tous les enfants depuis l'âge de deux ans et au dessous. — Remarquons l'affreuse cruauté d'Hérode. Il en veut à un seul enfant, et les fait massacrer tous. Où conduit l'ambition ou toute autre passion, lorsqu'on ne s'attache pas à la dompter ! Je connais, ô mon Dieu, cette vérité par une triste expérience. Je me rappelle les chutes nombreuses que ma passion dominante m'a fait faire : un abîme appelait un autre abîme ; mais je veux réprimer ce penchant par tout moyen, pour ne plus en devenir la déplorable victime. Je sens qu'il n'y a pas à différer, car avec le temps il jette des racines profon-

(1) « Les politiques ne peuvent souffrir qu'on ait éludé leurs habiles prévoyances, qu'on se moque d'eux en les rendant inutiles et qu'on ait pu les tromper. » (Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, le Massacre des Innocents.)

(2) Le P. Avancin, *Méditations sur la vie et la doctrine de Jésus-Christ*, traduction Marguet, Colère d'Hérode.

des. Quelles précautions ne prend pas Hérode pour commettre ce crime ! 1° Il ne tue pas les enfants de sa propre main, mais il envoie des exécuteurs, afin de pouvoir rejeter sur eux, si on l'accuse, toute l'atrocité de cette barbarie ; 2° il les fait tous mourir pour atteindre plus sûrement celui qu'il a en vue ; 3° il ordonne ce massacre non seulement à Bethléem, où il avait appris qu'était né le nouveau Roi, mais dans tous les environs ; 4° il ne se contente pas de signaler ceux qui étaient nés depuis l'apparition de l'étoile miraculeuse, mais encore ceux qui étaient plus âgés. Les enfants de ténèbres sont plus prudents pour le mal que les enfants de lumière pour la pratique du bien. Je prendrai les méchants pour exemple, en ce sens que j'attacherai autant d'importance à la réussite de mon salut qu'ils en attachent à l'heureuse issue de leurs projets criminels.

« Comme Dieu sait, dans ses adorables conseils, tourner à l'avantage de ses élus les crimes même des hommes pervers ! S. Chrysostome observe que ces enfants ne devaient peut-être pas devenir vertueux ; dans ce cas, une mort prématurée était pour eux une grâce insigne. Ensuite cette horrible cruauté, connue à Rome, servit à divulguer la nouvelle de l'arrivée du Messie et du culte que lui avaient rendu les Mages. Votre foi peut seule, ô Seigneur, nous donner aussi le secret de changer

le mal en bien, de le faire servir à votre gloire et à notre salut. Que d'occasions n'en ai-je pas chaque jour, et quel gain ne ferais-je pas si je suivais cette règle! Hélas! j'ai fait bien autrement, j'ai changé le bien en mal; mais je m'en repens de tout mon cœur. » (1)

Cependant si la Providence sait tirer le bien des desseins des méchants, la justice éternelle ne perd pas pour cela ses droits.

« Une voix a été entendue dans Rama! Une voix a été entendue dans les lieux élevés; car tel est en hébreu le sens du mot Rama. Une voix a été entendue : elle a pénétré les cieux. Cette voix, c'est la voix du sang des victimes qui, comme autrefois le sang d'Abel, crie de la terre au Seigneur (2). Ce sont les lamentations des misérables mères, dont la plainte s'élève jusqu'à Dieu; car la voix du pauvre pénètre les nues (3)! Rachel, l'épouse bien aimée de Jacob, est ici nommée par l'Évangile, parcequ'elle est la figure de l'Église, épouse de Jésus-Christ, qui ne cesse de pleurer avec des larmes amères la mort spirituelle de ces enfants que tue non le glaive de la persécution, elle s'en consolerait, mais la contagion de l'erreur, ou la

(1) Avancin, *Méditations*, Massacre des Innocents.
(2) Vox sanguinis clamat ad me de terra. (*Genèse*, iv, 10.)
(3) Vox pauperis penetrat nubes.

séduction du vice. C'est de ceux-là vraiment qu'on peut dire : Ils ne sont plus ! (1)

« O voix de l'Église, notre mère, soyez entendue dans les profondeurs des cieux ! pénétrez ces images ! le sang de Jésus-Christ immolé pour nous crie et demande miséricorde avec nous. C'est aussi le sang de notre frère ; il n'appelle pas la vengeance, il implore le pardon. Puisse le Dieu qui guérit les malades et ressuscite les morts rendre la vie à tous ceux qui ne sont plus, qui ne vivent plus de la vie de sa grâce; et, consolée, puissiez-vous dire : Mon fils qui était mort est vivant de nouveau ; mon fils qui était perdu est retrouvé.

« Pour vous, pauvres enfants sacrifiés par la fureur d'Hérode, vous êtes heureux d'avoir, les premiers, entendu la parole de Jésus-Christ : Laissez venir à moi les petits enfants (2). Les premiers vous y avez obéi ; vous avez souffert pour Jésus, et votre mort a rendu témoignage à celui que votre bouche ne pouvait confesser. Les cieux n'étaient pas encore ouverts, et pour un peu de temps il vous a fallu, suivant la loi de toute créature, descendre dans les limbes. L'Église cependant célèbre par ses cantiques votre doux anniversaire ; elle vous place dans ses fêtes près de Jésus enfant, tout à

(1) Quia non sunt.

(2) Sinite parvulos ad me venire.

côté de Jean, le plus aimé des disciples. A peine nés, sans avoir été tentés, sans avoir combattu, vous êtes déjà couronnés ! Fleurs et prémices des martyrs, qui jouez avec vos palmes devant l'autel de l'Agneau, daignez par votre innocence et votre pureté obtenir à notre misère l'amour de l'enfance de Jésus. » (1)

« Tournons nos voix et nos cœurs aux saints Innocents. Enfants bienheureux, dont la vie a été immolée à conserver la vie de votre Sauveur, si vos mères avaient connu ce mystère, au lieu de cris et de pleurs on aurait entendu que bénédictions et que louanges. Nous donc à qui il est révélé, suivons de nos cris de joie cette bienheureuse troupe, jusque dans le sein d'Abraham. Allons la bénir, la glorifier, la célébrer jusque dans le ciel, saluons avec toute l'Église ces premières fleurs, et écoutons la voix innocente de ces bienheureuses prémices des martyrs. Pendant que nous les voyons comme se jouant de leurs palmes et de leurs couronnes, joignons-nous à cette troupe innocente par notre simplicité et l'innocence de notre vie, et soyons en malice de vrais enfants, pour honorer la sainte enfance de Jésus-Christ. » (2)

(1) Ludolphe-le-Chartreux, *Vie de notre Seigneur Jésus-Christ*, Fuite en Égypte.

(2) Bossuet, *Élévations sur les Mystères*, le Massacre des Innocents.

[illegible]

APPENDICES.

PREMIER APPENDICE.

LA SAINTE FAMILLE.

Nous croyons devoir placer ici quelques détails biographiques qui ne sont pas dénués d'intérêt sur la famille du Sauveur, et qui n'auraient pu trouver place dans cette histoire, sans rompre à chaque instant le fil du récit.

I.

S. JOACHIM.

« Joachim, époux de sainte Anne et père de la sainte Vierge Marie, aïeul de Jésus-Christ selon la chair. Nous croyons que c'est le même qu'Héli, marqué dans S. Luc (1). Héli (2), Héliacim,

(1) S. Luc, III, 23.

(2) Ce mot signifie. — Élévation.

Eliacim (1), Joacim (2), Joachim, ne sont proprement que le même nom. (3) Le nom de Joachim, père de la sainte Vierge, ne se lit pas dans les Écritures canoniques du nouveau Testament; mais on l'a adopté dans l'Église grecque et dans la latine; dans la latine, depuis principalement qu'on y a célébré la fête de sainte Anne et de S. Joachim, et chez les Grecs longtemps auparavant.... Chez les Grecs ce nom se trouve dans la plus haute antiquité. *Le protévangile de S. Jacques,* qui est un écrit composé par les Ébionites dès le temps des apôtres, ou au moins dès le second siècle de l'Église, parle au long de Joachim et d'Anne. L'Évangile apocryphe de la naissance de Marie en parle de même. On croit que cet ouvrage a été composé par Séleucus, auteur du second siècle...... Ni les Ébionites, ni les Manichéens, ni Séleucus n'avaient intérêt à nous tromper sur les noms de Joachim et d'Anne. Ils savaient ces noms d'ailleurs, et ils ne les ont rapportés dans leurs ouvrages que pour les faire mieux recevoir par les catholiques. » (4)

(1) Eliacim veut dire Résurrection de Dieu.

(2) Joacim signifie Résurrection ou confirmation du Seigneur.

(3) On en trouve des exemples. Voyez HURÉ, *Dictionnaire de philologie sacrée,* article *Eliachim;* CALMET, *Traduction littérale,* etc., article *Joachim.*

(4) CALMET, *Dictionnaire de la Bible,* article *Joachim.*

II.

SAINTE ANNE.

« Anne, (1) mère de la très sainte Vierge et femme de S. Joachim. Les noms d'Anne et de Joachim ne se lisent point dans les Écritures canoniques du nouveau Testament ; mais on les lit dans d'anciens ouvrages..... On les voit cités dans les écrits des Pères. La tradition de l'Église a conservé les noms d'Anne et de Joachim, et a rendu à leur mémoire les honneurs convenables, quoiqu'elle n'ait pas adopté tout ce qu'un zèle peu éclairé avait publié de leur vie. Ce que nous savons de Joachim et d'Anne nous vient des Orientaux, qui ont conservé plusieurs traditions historiques inconnues à l'Occident. » (2)

« Ce fut sans doute un grand honneur pour sainte Anne que d'être destinée à donner au monde la mère de Dieu ; mais il lui revient beaucoup plus de gloire d'avoir formé le cœur de Marie à la vertu et à l'innocence. Elle fut, dans les mains de Dieu, le principal instrument de notre salut, en préparant ce vase d'élection que le Saint des saints devait employer pour remplir les vues de son amour. L'É-

(1) Anne, ou mieux Anna, signifie. — Gracieuse.

(2) Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, article *Anne.*

glise célébrera danstous les âges la piété maternelle de sainte Anne, et la gloire de sa fille rejaillira sur elle de génération en génération. Puisse son exemple réveiller le soin des pères et des mères ! Leur devoir le plus sacré est d'élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur; par là ils honorent Dieu, perpétuent la gloire de son nom sur la terre, et se sanctifient eux-mêmes. S. Paul est formel sur cet article. Il dit que les parents ne se sauvent qu'autant qu'ils s'appliquent à bien élever leurs enfants. Il ne voulait point qu'on admît au service des autels ceux dont les enfants ne justifiaient point par une conduite édifiante l'éducation chrétienne qu'ils avaient dû recevoir. » (1)

III.

S. JOSEPH.

Le rôle important que joue S. Joseph dans le premier livre de cette histoire nous engage à donner des détails un peu étendus sur sa vie et à bien distinguer ce qui est établi par une tradition solide de récits légendaires très répandus d'ailleurs :

« Joseph, fils de Jacob, petit-fils de Mathan,

(1) Butler, *Vies des Pères, des Martyrs*, etc., trad. Godescard, IX, S. Joseph.

époux de la sainte Vierge et père nourricier de Jésus-Christ. Tout ce que l'on dit de son âge et des autres circonstances de sa vie, à l'exception de ce qui se lit dans l'Évangile, n'étant fondé que sur des autorités apocryphes, nous ne nous y arrêterons pas. Plusieurs anciens ont cru qu'avant son mariage avec la sainte Vierge il avait eu une autre femme nommée Escha ou Marie, de laquelle il avait eu S. Jacques-le-Mineur et les autres que l'Écriture appelle les frères de Jésus-Christ. Mais cela est entièrement contraire à ceux qui tiennent que S. Joseph a toujours gardé une virginité parfaite, sentiment qui est enseigné par S. Jérôme contre Helvidius, et qui est aujourd'hui communément suivi par les Latins. (1)

(1) « Ce qu'on peut dire être certain, dit Tillemont, c'est qu'il n'y a aucune preuve que S. Joseph ne soit pas vierge ; et de là il est aisé d'aller jusqu'à dire qu'il est bien probable que la souveraine pureté qui a voulu naître d'une mère vierge lui a aussi voulu donner un époux vierge. Et il ne faut pas objecter que, s'il était aussi vieux que les peintres nous le représentent d'ordinaire, il y aurait peu d'apparence qu'il fût demeuré si longtemps sans se marier, puisque cela n'était pas ordinaire parmi les Juifs. Quelque estime qu'on fasse de l'art des peintres, on sait qu'ils sont peu considérés dans l'histoire. Il ne faut donc pas s'étonner qu'on croie aujourd'hui assez communément dans l'Église que S. Joseph était vierge. » (TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, S. Joseph, note III.)— Il ne faut pas perdre de vue que, parmi les Hébreux, le célibat n'est pas sans exemple chez les hommes

« L'Évangile apocryphe de la naissance de la Vierge, suivi par S. Épiphane et par plusieurs autres, porte que S. Joseph était fort vieux lorsqu'il épousa la sainte Vierge. S. Épiphane lui donne plus de quatre-vingts ans..... Il n'épousa pas la sainte Vierge pour en user avec elle comme avec sa femme, mais simplement pour être le gardien de sa virginité. Plusieurs croient qu'il fut obligé de l'épouser comme étant son plus proche parent et son plus proche héritier. La verge fleurie que les peintres mettent entre les mains de S. Joseph désigne la verge qu'il présenta au grand-prêtre, avec les autres de la maison de David, qui pouvaient prétendre au mariage de Marie. De toutes ces verges il n'y eut que celle de Joseph qui fleurit : c'était le signe par lequel Dieu déclarait ordinairement sa volonté sur ces sortes de mariage des vierges qui lui étaient consacrées. Mais laissons ces rêveries tirées des livres apocryphes (1), comme

renommés par leur sainteté. On le gardait dans les écoles des prophètes à l'exemple d'Élie et d'Élisée.

(1) Voyez aussi Tillemont, *Mémoires*, La sainte Vierge, note vi, fausses traditions sur le mariage de la sainte Vierge. On a pu remarquer que nous avons donné une autre cause au mariage de S. Joseph avec la sainte Vierge, celle de la parenté. (Voir page 66.) Seulement nous avons reproduit à tort (page 69) une expression du docteur Sepp, qui suppose que Marie n'avait point de sœur. Mais quoique l'opinion contraire soit certainement la plus fondée, elle se concilie très bien avec

les appelle S. Jérôme, et attachons-nous à ce que l'Évangile nous apprend de S. Joseph.

ce que nous avons dit des raisons du mariage. En effet, le docte Tillemont, qui fait Marie de Cléophas sœur de la Vierge, raisonne ainsi : « S. Jérôme et beaucoup d'autres allèguent que la loi obligeait les filles à se marier dans leur tribu... Mais les nouveaux (commentateurs) restreignent la loi aux filles qui, n'ayant point de frères, héritaient des biens de leur maison, ou seules, ou avec d'autres sœurs, qui est le cas des cinq filles de Salphaad, sur lequel la loi fut faite ; et ils prétendent tirer des paroles de la loi qu'elles devaient se marier non seulement dans leur tribu, mais même dans leur famille. Ils supposent ensuite que la Vierge était dans ce cas, et ils infèrent de là que la généalogie de S. Joseph est aussi celle de la Vierge jusqu'à son grand-père. Je ne sais si l'on peut dire que la loi obligeât les héritières à se marier dans leur famille, et qu'elle ne leur permît pas de choisir dans leur tribu. Il est certain qu'elle leur laisse quelque choix, « nubant quibus volunt. « Nous ne voyons point, d'ailleurs, qu'on ait aucune preuve que la Vierge fût héritière de sa maison. Néanmoins cela se peut croire aisément, n'y ayant non plus aucune preuve du contraire ; et nous ne trouvons point que qui que ce soit ait jamais donné aucun frère à la Vierge, quand il a été question d'expliquer comment S. Jacques et les autres étaient parents de Jésus-Christ. Car pour Marie de Cléophas, appelée sa sœur par Jean, la loi ayant été faite sur cinq sœurs filles de Salphaad, il est visible que le nombre des sœurs n'empêchait pas que chacune d'elles ne passât pour héritière et ne fût obligée de se marier selon la loi des héritières. Peut-être que quelques paroles assez obscures de S. Epiphane peuvent signifier que Marie épousa S. Joseph comme son plus proche parent, parcequ'elle était héritière de sa maison. » (TILLEMONT, *Mémoires*, La sainte Vierge, note X.)

« S. Joseph était juste, dit l'Évangile, et c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de sa vertu, puisque la justice comprend toutes les vertus. Il épousa la sainte Vierge, qu'il savait bien être dans la résolution de garder la virginité, et par conséquent il était lui-même dans la même résolution. Sa demeure ordinaire était à Nazareth, surtout depuis son mariage; car il y a des auteurs qui croient que sa véritable patrie était Capharnaüm, d'autres que c'était Bethléem. Il vivait du travail de ses mains, et était artisan de son métier; mais on n'est pas d'accord quel métier il exerçait. »

Les opinions de S. Justin martyr, de S. Ambroise, de S. Pierre Chrysologue, de S. Hilaire, qui paraissent au premier coup d'œil contradictoires (1), peuvent à notre avis se concilier très facilement. L'Évangile emploie seulement à l'égard de la profession de S. Joseph le mot vague d'*ouvrier* (Τεκτων, Faber), ce qui n'indique pas une profession bien déterminée. Il nous semble d'après les différentes traditions que S. Joseph s'occupait de ce que nous appellerions travaux de construction, et qu'il travaillait par conséquent le bois et le fer, et peut-être même quelquefois la pierre. On peut remarquer en effet que dans certains pays pour

(1) V. Tillemont, *Mémoires*, S. Joseph, note II.— Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, article *S. Joseph.*

construire les modestes habitations des champs on trouve des ouvriers qui sont en état de manier en même temps le marteau, la hache et la lime. Il nous paraît très probable que S. Joseph était dans ce cas.

Nous avons parlé avec quelques détails du mariage de S. Joseph avec Marie. L'Écriture nous raconte cette union sans nous en découvrir le mystère. (1)

« La tradition de l'Église nous instruit davantage des desseins qu'eut Dieu dans la conduite qu'il tint sur la Vierge ; car elle nous apprend que la sagesse éternelle, ne devant naître que d'une vierge, voulut néanmoins que cette vierge fût mariée, afin que son honneur fût à couvert contre la malignité de la médisance, aimant mieux que quelques-uns doutassent du miracle de sa naissance que de la chasteté de sa mère, et voulant dès lors nous apprendre à ne donner aucune atteinte à notre répu-

(1) Il ne faut pas oublier, en effet, que Marie avait fait vœu de virginité : « Une des plus grandes grâces que Dieu répandit sur la sainte Vierge est celle qu'il lui fit d'embrasser pour toute sa vie l'état de la virginité. Mais elle a encore eu l'avantage d'être comme l'Église Vierge et Mère, et mère de son Créateur et de son Dieu ; sans parler de sa maternité spirituelle, par laquelle elle est encore mère de Jésus-Christ dans ses membres, ayant coopéré à nous faire naître dans l'Église. » (TILLEMONT, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, La sainte Vierge.)

tation dans le bien même que nous faisons. Dieu voulait encore que la Vierge eût un secours humain et ordinaire dans les peines et les fatigues dont il ne voulait pas l'exempter. » (1)

« Enfin le temps arriva où Marie mit au monde le Rédempteur du genre humain, *le Désiré des nations.* Joseph fut le premier de tous les hommes qui eut le bonheur de l'adorer. Il faudrait avoir son cœur pour comprendre ce qu'il dut alors éprouver et pour se former une juste idée de la dévotion, du respect et de l'amour avec lesquels il adora le Sauveur qui voulait bien être réputé son fils. Quelle fidélité à correspondre aux desseins du Père Éternel, qui l'avait chargé tout à la fois de nourrir *le Verbe fait chair,* et de garder sa bienheureuse Mère ! C'est là, dit S. Bernard en parlant de S. Joseph, « c'est là ce serviteur fidèle et pru-
« dent que notre Seigneur a établi sur sa famille,
« pour être le soutien et la consolation de sa mère,
« son père nourricier et son digne coopérateur
« dans l'exécution de ses desseins miséricordieux
« sur la terre... Quel bonheur pour lui de voir non-
« seulement Jésus-Christ, mais encore de l'enten-
« dre, de le tenir dans ses bras, de le porter d'un
« lieu à un autre, de le nourrir, d'être admis dans

(2) Tillemont, *Mémoires*, La sainte Vierge, article ii.— Ces réflexions sont tirées de S. Jérôme et de S. Ambroise.

« la participation de ces ineffables secrets qui ont « été cachés aux yeux du monde ! »

« O prodige d'élévation ! ô dignité incomparable, « s'écrie le pieux Gerson en s'adressant à S. Jo- « seph ! La Mère de Dieu, la Reine du ciel vous « appelle son Seigneur ; le Verbe fait chair vous « appelle son père et vous obéit. O Jésus, ô Marie, « ô Joseph, qui formez sur la terre une glorieuse « trinité, en qui l'auguste Trinité du ciel met toutes « ses complaisances ! que peut-on imaginer ici- « bas d'aussi grand, d'aussi bon, d'aussi excel- « lent ? » (1)

Nous racontons dans cet ouvrage les circonstances les plus importantes de la vie de S. Joseph (2) et les rapports qu'il eut avec le Rédempteur.

(1) Butler, *Vies des Pères, des Martyrs*, etc., traduction Godescard, S. Joseph.

(2) Dans un de ces récits : *Songe de S. Joseph* (p. 115), nous avons reproduit une expression du docteur de Hirscher qui, quoiqu'elle ne soit que la traduction littérale d'une expression de S. Luc, n'est pas assez claire : « Joyeux de savoir la Vierge, *sa fiancée*, etc. » — Nous n'attachons pas à ce mot un autre sens que Tillemont : « Les termes de l'Écriture, dit-il, portent à croire que la Vierge n'était que fiancée lorsque l'ange la vint trouver, et beaucoup d'anciens l'ont dit. Néanmoins nous voyons que S. Luc se sert du même terme de *desponsata* immédiatement avant la naissance de Jésus-Christ, lorsqu'on ne peut pas douter que la Vierge ne fût mariée autant qu'elle le pouvait être, sans intéresser sa virginité. Ainsi il y a quelque lieu de croire que l'Évangile ne se sert du terme de

« On croit avec beaucoup de probabilité qu'il était mort avant que Jésus-Christ commençât à prêcher l'Évangile. S. Joseph ne paraît point ni aux noces de Cana ni dans aucune autre circonstance de la prédication du Sauveur ; et Jésus-Christ à la croix recommande sa sainte Mère à S. Jean, ce qu'il n'aurait pas fait sans doute si elle avait eu son mari. Les voyageurs prétendent que son tombeau est dans la vallée de Josaphat, à l'orient de Jérusalem ; mais les anciens n'en ont point parlé. On ne montre nulle part aucune relique de son corps, mais seulement quelques-uns de ses meubles, comme son anneau nuptial, qu'on prétend avoir à Pérouse, en Italie. Son nom se trouve dans de très anciens martyrologes au 19 de mars ; mais on n'a commencé à faire sa fête qu'assez tard. On croit que ce furent les Carmes qui apportèrent cette fête d'Orient dans les églises d'Occident ; et la dévotion particulière qu'eut sainte Thérèse envers S. Joseph n'a pas peu con-

fiancée, *desponsata,* que pour marquer qu'elle n'avait point cessé d'être vierge. Que si elle n'eût passé pour mariée qu'après que l'ange eut dit à S. Joseph : « *Noli timere accipere Mariam* « *conjugem tuam,* » elle eût aussitôt paru grosse que mariée, et aurait accouché six mois après son mariage, ce qui eût exposé son honneur, et eût été contre le dessein de Dieu. Le voyage de trois mois qu'elle fit aussitôt après avoir conçu Jésus-Christ ne convient pas, ce semble, à une fille qui n'est pas mariée.» (TILLEMONT, *Mémoires,* La sainte Vierge, n. VII.)

tribué dans le dernier siècle à augmenter la solennité de son culte. » (1)

« Avant que les Évangiles eussent été publiés, Jésus quelquefois a été cru fils de Joseph (*Matthieu*, XIII, 35 ; *Luc*, IV, 22 ; *Jean*, I, 45, VI, 42); et les historiens sacrés ont rapporté sans crainte et sans scrupule cette erreur, que leurs récits réfutaient si bien. Son exemple prouve avec quel soin les généalogies étaient encore conservées, puisqu'un simple artisan se faisait inscrire sans contradiction comme issu du sang de David. D'un accord unanime on prend aujourd'hui la liste donnée par S. Matthieu pour la généalogie de Joseph. Cet évangéliste dit formellement que Jacob fut père de Joseph ; S. Luc se sert d'un terme beaucoup plus vague lorsque, rapportant la descendance de Marie, il remplace son nom par celui de Joseph. Le plus souvent, en effet, les Juifs, dans leurs listes généalogiques, dressées avec une attention si excessive que S. Paul peut-être le leur reproche (I *Tim.* I, 4), omettaient les noms des femmes, et suivaient la ligne masculine ; de là vient que S. Matthieu, écrivant principalement pour les chrétiens de la Palestine, s'est conformé à l'usage, et donne la généalogie de Joseph ; S. Luc au contraire, qui n'a point composé son Évangile pour cette classe de fidèles,

(1) CALMET, *Dictionnaire de la Bible*, article *Joseph*.

a inséré celle de Marie. Sans doute aussi il a voulu aller au devant d'une objection qui s'offrait d'elle-même : Jésus n'étant pas fils de Joseph, on devait naturellement demander quelle était l'extraction de sa mère. Le seul but des deux auteurs sacrés a été de démontrer que le Messie descendait de David, et les Juifs n'ont jamais révoqué en doute cette origine, quoique le titre de fils de David ait été souvent donné à Jésus en leur présence. Enfin l'on comprend, puisque Joseph et Marie appartiennent tous deux au sang royal, que deux généalogies doivent quelquefois se séparer et quelquefois se confondre.

« Joseph, selon le témoignage de S. Matthieu, était un homme intègre et droit; toute sa conduite est pleine de modération et de prudence. La tâche que la sagesse divine lui réservait demandait un caractère pareil ; il a fait précisément tout ce qu'il devait faire, sans plus ni moins : c'est toujours assez pour l'homme de répondre aux vues de la Providence. » (1)

(1) Athanase Coquerel, *Biographie sacrée*, article *Joseph*.

IV.

SAINTE MARIE DE CLÉOPAS.

« Nous ne savons que peu de particularités de sa vie. On tient qu'elle était sœur de la sainte Vierge et qu'elle fut mère de Jacques le Mineur, de José ou Joseph, de Siméon et de Jude, qui sont nommés dans l'Évangile (1) *les frères* de Jésus-Christ, c'est à dire ses cousins germains. Elle crut de bonne heure à Jésus-Christ, et elle l'accompagna dans ses voyages pour le servir. Elle se trouva à la dernière Pâque et à la mort du Sauvenr; elle le suivit au Calvaire, et durant la Passion elle était avec la Vierge au pied de la croix (2). Elle fut aussi présente à sa sépulture, et prépara dès le vendredi des parfums pour l'embaumer (3) : mais étant allée à son tombeau le dimanche, de très grand matin, avec quelques autres femmes, elles y apprirent de la bouche des anges qu'il était ressuscité, et en furent porter la nouvelle aux apôtres (4). En chemin

(1) S. Matthieu, xiii, 55 et xxvii, 56. — Marc, vi, 3. — Butler, *Vies des Pères*, S. Joseph, fait aussi Marie de Cléopas sœur de la Vierge.

(2) S. Jean, xix, 26.

(3) S. Luc, xxiii, 57.

(4) S. Luc, xxiv , 1, 2, 3, 4, 5.

Jésus leur apparut, et elles lui embrassèrent les pieds en l'adorant (1). On ne sait pas l'année de la mort de sainte Marie de Cléophas ; mais les Grecs font le 8 d'avril mémoire des saintes femmes qui portèrent le parfum pour embaumer le corps du Sauveur (2), et ils prétendent avoir leur corps à Constantinople dans une église de la sainte Vierge, bâtie par Justin II. Le Martyrologe romain marque la fête de sainte Marie de Cléophas le 9 d'avril, et il met la translation de son corps dans la ville de Véroli, dans la campagne de Rome, au 25 de mai. D'autres prétendent qu'elle est dans une petite ville de Provence appelée les Trois-Maries, sur le bord du Rhône et de la mer. » (3)

« Baronius, ajoute Tillemont, dit que tous les Pères anciens et nouveaux soutiennent que la Vierge n'avait ni frère ni sœur. Il ne cite néanmoins rien sur cela ; et tout ce que nous en avons trouvé, c'est que Marie de Cléophas était sa sœur selon les termes de l'Évangile ; ce que rien n'oblige d'expliquer d'une cousine germaine....

« S. Jérôme paraît avoir cru que Marie de Cléophas était effectivement sœur de la Vierge, puisqu'il l'appelait ainsi sans aucune explication dans

(1) S. Matthieu, xxviii, 9.

(2) Voyez *Acta sanctorum*, 9 avril, p. 814, 817, etc.

(3) Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, article *Marie de Cléophas*.

son commentaire sur S. Matthieu et dans le livre contre Helvide, et cela en traitant la question des frères du Seigneur. Bède fait la même chose. S. Jérôme ajoute même dans tous les deux endroits qu'elle était la tante maternelle de notre Seigneur, et il y en avait d'autres qui le disaient aussi bien que lui. Théodoret dit aussi que S. Jacques le Mineur était cousin germain de Jésus-Christ, parcequ'il était fils de la sœur de sa mère. Car beaucoup croient que celle que S. Jean appelle Marie de Cléophas est celle qui était mère de S. Jacques le Mineur et de José selon S. Matthieu et S. Marc; et S. Jérôme le tient lui-même. S. Pierre Chrysologue a cru aussi qu'elle était sœur de la Vierge, et que ses enfants étaient à cause d'elle cousins germains de Jésus-Christ. Il est visible que Bède a été dans la même opinion. Le Martyrologe romain l'appelle absolument sœur de la sainte Vierge. Cependant, comme les noms de frère et sœur se donnent quelquefois dans l'Écriture aux proches parents et surtout aux cousins germains, beaucoup de nouveaux auteurs ont cru que Marie de Cléophas était seulement cousine ou belle-sœur de la Vierge, comme nous le remarquerons plus amplement dans la note sur S. Jacques le Mineur, dans l'histoire duquel nous traiterons ce qui regarde cette Marie sa mère. Mais le sens littéral et simple de l'Écriture est toujours le plus favorable

quand il n'y a rien qui le combatte, comme en cette occasion où il est même appuyé par l'autorité des Pères. Il nous donne de plus beaucoup de facilité pour expliquer la généalogie de ceux qui sont appelés frères de Jésus-Christ, et pour montrer qu'ils n'étaient pas fils d'une première femme de S. Joseph, comme plusieurs Pères l'ont cru.

Outre Marie de Cléophas la tradition populaire a trouvé à la Vierge une seconde sœur ; savoir, Salomé (1), à laquelle on donne aussi le nom de Marie, et sur cela beaucoup d'églises ont fait autrefois la fête des trois sœurs et des Trois-Maries.

Mais comme nous ne voyons aucun fondement à croire que Salomé fût sœur de la sainte Vierge, nous n'avons pas cru pouvoir avoir aucun égard à cette prétendue tradition, non plus qu'à la persuasion opposée où diverses personnes sont aujourd'hui qu'il faut que la sainte Vierge ait été unique, sans avoir eu ni frères ni sœurs. Cette dernière opinion est plus ancienne que l'autre, et elle paraît tirer son origine des histoires apocryphes de la Vierge ; mais aussi elle combat la lettre de l'Évangile et le sentiment de plusieurs Pères. Le jésuite

(1) Dom Calmet pense que Salomé, qu'on appelle à tort Marie Salomé, était nièce de la sainte Vierge, fille de Marie de Cléopas et sœur de ceux que l'Évangile appelle frères du Seigneur. (Voyez DOM CALMET, *Dictionnaire de la Bible*, article *Marie Salomé*.)

Maldonat soutient comme une chose sans difficulté que Marie de Cléophas était sa sœur (1). Possevin dit sans autre explication que S. Jacques était fils de Marie, sœur de la Vierge. M. Fleury l'a mis sans difficulté dans son histoire ecclésiastique. »

V.

S. CLÉOPAS.

« Cléophas (2), selon les anciens Pères qui en ont parlé, était frère de S. Joseph et fils comme lui de Jacob. Il fut père de S. Siméon, évêque de Jérusalem, de S. Jacques le Mineur, de S. Jude et de Joseph ou José. Cléophas avait épousé Marie, sœur de la sainte Vierge. Ainsi il était oncle de Jésus-Christ, et ses fils étaient les cousins germains du Sauveur. Cléophas, sa femme et ses fils étaient du nombre des fidèles disciples de Jésus-Christ et

(1) Feller en dit autant, *Biographie universelle*, article *Marie de Cléophas.*

(2) Ou Cléopas, ou Clopas, ou Alphée. — Ces trois noms sont les mêmes, quoi qu'en dise Huré, selon M. Athanase Coquerel. (Voyez Athanase Coquerel, *Biographie sacrée*, article *Cléopas*, et Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, article *Alphée.*) Il ne faut pas confondre Cléopas ou Alphée avec Alphée, père de S. Matthieu, comme l'a fait M. Coquerel.

le croyaient le rédempteur et le sauveur d'Israel. Mais Cléophas n'avait point assez compris le mystère de la croix et ce que Jésus-Christ avait dit si souvent à ses disciples, qu'il devait mourir et s'en retourner à son Père. Cléophas, ayant vu le Seigneur expirer sur la croix, perdit l'espérance de voir le royaume de Dieu s'établir par son moyen sur la terre.

« Il partit de Jérusalem deux jours après la mort du Sauveur, c'est à dire le jour même de sa résurrection, et comme il allait à Emmaüs (1) avec un autre disciple, comme ils s'entretenaient de ce qui s'était passé durant la fête, surtout à l'égard de Jésus-Christ, le Sauveur, sous la forme d'un voyageur, se joignit à eux, leur demanda de quoi ils s'entretenaient, les rassura en leur montrant par les Écritures qu'il fallait que le Christ souffrît la mort....

« On ne sait pas distinctement ce que fit Cléophas le reste de sa vie ; mais Usuard et Adon disent qu'il fut martyrisé par les Juifs, et enterré dans la même maison où il avait reçu Jésus-Christ à sa table. En effet S. Jérôme croit que Cléophas avait sa demeure ordinaire à Emmaüs, et que ce fut dans cette maison où il invita le Sauveur à demeurer. On croit qu'on y bâtit dans la suite une église. Mais supposé que Cléophas fût frère de S. Joseph et père de

(1) S. Luc, XXIV, 13, 35.

S. Jacques, de S. Jude, de Simon et de José, il y a plus d'apparence qu'il était Galiléen, et que sa demeure était dans quelque ville de la Galilée. Quoi qu'il en soit, les Latins honorent Cléophas au nombre des saints le 25 de septembre. Les Grecs en font mention le 13 d'octobre, ou plutôt le 30, et lui donnent le titre d'apôtre. » (1)

Nous ne parlerons que d'un des fils de S. Cléopas. Les trois autres ayant fait partie du collége apostolique, nous y reviendrons dans le volume suivant.

Joseph, que le texte grec de l'Évangile appelle José, est seulement nommé dans l'histoire évangélique. On a dit qu'il était le même que Joseph surnommé le Juste, qui fut proposé à la mort de Judas avec Matthias pour remplacer l'apôtre infidèle. Cela n'est point certain. Il ne serait pas surprenant pourtant que l'attention des disciples se fût portée sur un aussi proche parent du Seigneur, dont les frères étaient tous trois membres du collége apostolique. Quoi qu'il en soit, on ne sait rien de sa vie. S. Chrysostôme nous affirme que les frères de Jésus-Christ se signalèrent par la grandeur de leur foi et de leur vertu (2) ; s'il en est ainsi, comme on n'en

(1) Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, article *Cléophas*.
(2) S. Jean Chrysostôme, *Homélie sur S. Matthieu*.

peut douter, tout porte à penser que Joseph fut digne de ses frères.

VI.

LES FILS ET LES FILLES DE S. CLÉOPAS.

Les fils de Cléopas se nommaient Jacques, appelé le Mineur, Siméon ou Simon, Jude et José ou Joseph. L'Évangile les appelle *Frères du Seigneur* (1). Quelques interprètes protestants, par antipathie pour la virginité de Marie, ont voulu prendre à la lettre cette expression (2) ; mais il

(1) Voyez S. Matthieu, xii, 46 et xiii, 55. — « Ils avaient pour sœurs, selon S. Épiphane, Salomé et Marie. S. Jacques, frère du Seigneur, était, comme nous venons de le dire, frère de José et fils de Marie. Cela porte assez naturellement à croire que cette Marie était encore mère des autres qui sont appelés frères de Jésus-Christ, comme Jude et Simon. Au moins c'est ce qu'a cru S. Épiphane, et nous ne voyons rien qu'on puisse opposer à cela ; car si Marie n'est appelée mère que de Jacques et de José, cela n'empêche pas qu'elle n'eût encore d'autres enfants ; et elle est quelquefois appelée simplement Marie de José, et quelquefois Marie de Jacques. Nous voyons en effet que S. Jude s'appelle frère de S. Jacques, et que S. Luc l'appelle Judam Jacobi. Nicéphore, dans sa *Chronologie*, appelle aussi S. Siméon de Jérusalem frère de S. Jacques. » (Tillemont, *Mémoires.*)

(2) Comme Néander, *Vie de Jésus*, les frères et les sœurs de Jésus ; — Athanase Coquerel, *Biographie sacrée*, article

suffit d'étudier avec soin l'Écriture pour se convaincre que le mot *frère* avait chez les Hébreux une multitude de significations (1), comme le doc-

Marie de Cléophas. — Ce dernier exégète déclare le problème insoluble, et ne veut rien décider. C'est là une étrange illusion ; car il n'y a là aucune difficulté vraiment sérieuse. La tradition, qui s'accorde très bien avec le texte sacré, prononce unanimement en faveur de notre explication.

(1) *Frater* signifie : 1° frère de père et de mère, frère de père seulement, frère de mère ou utérin ; 2° proche parent. *Genèse*, XXXI, 23. « Qui assumptis fratribus suis, persecutus est eum : » Laban, ayant pris avec lui ses frères, poursuivit Jacob durant sept jours ; v. 25, 37. *Levit.*, X, 4. *Judic*, 9, 1, c. XVI, 31. I *Reg.* 20, 29, etc. ; — Soit neveu, *Genèse*, XIII, 8. « Fratres sumus : » nous sommes frères, dit Abraham à Loth, c. XIV, 14, XXIX, 12, 15, 4. *Reg.* X, 13. « Fratres Ochoziæ sumus : » nous sommes les frères d'Ochosias, disent à Jéhu les fils des frères d'Ochosias ; comme il se voit, 2 *Par.*, XXII, 8 ; — Soit cousin germain ; comme les cousins du Sauveur sont appelés ses frères. *Matthieu*, XII, XLVI, XIII, LV. « Fratres ejus Jacobus, et Joseph, et Simon et Judas ? » ses frères ne s'appellent-ils pas Jacques, Joseph, Simon et Jude ? C'étaient les fils de Marie, appelée sœur de la mère du Seigneur. *Jean*, XIX, 25. *Marc*, III, 31, etc. Ainsi *Josué*, XV, 17. « Cepit eam Othoniel, filius Cenez, frater Caleb junior : » Othoniel, cousin germain de Caleb, et plus jeune que lui, prit Cariat-Sépher ; — 3° Ceux qui sont de même race ; comme les Israélites, qui sont descendants de Jacob. *Exod.*, II, 11. « Moyses egressus est ad fratres suos : « Moïse sortit pour aller voir ses frères et l'affliction où ils étaient sous Pharaon ; IV, 18. *Levit.*, X, 6, etc. ; — Les Israélites et les Iduméens, tous descendants d'Isaac, les premiers par Jacob et les autres par Ismaël. *Num.*, XX, 14.

teur Alzog le fait remarquer avec beaucoup de raison (1), et que dans cette occasion il sert à désigner le fils de Marie et de Cléophas.

Marie et Cléophas eurent aussi une fille appelée Salomé, qu'on appelle, mais à tort, Marie Salomé (2), et qu'il ne faut pas confondre avec Sa-

Deut., II, 4, 8; XXIII, 7. *Jer.*, XII, 6. *Amos*, I, 11. *Abdias*, X, 12; — Les Juifs et les Lacédémoniens par Abraham, I. *Mach.*, XII, 6, 7, 21. « Inventum est in scriptura de Spartiatis et Judæis, quoniam sunt fratres, et quod sunt de genere Abraham : » Il a été trouvé ici, dans un écrit touchant les Lacédémoniens et les Juifs, qu'ils sont frères et qu'ils sont tous de la race d'Abraham. C'est ce que mande Arius, roi des Lacédémoniens, au grand-prêtre Onias, etc.; — Ceux qui sont d'une même tribu. *Jos.*, XVII, 4. « Dominus præcepit per manum Moysi ut daretur nobis possessio in medio fratrum nostrorum : » Le Seigneur a ordonné par Moïse qu'on nous donnât des terres en partage au milieu de nos frères, disent les filles de Salphaad, qui était mort sans fils. 2, *Reg.*, XIX, 12, 4. *Reg.*, XXIII, 9, etc., etc. » (HURÉ, *Dictionnaire de philologie sacrée*, article *Frater*.) — S. Augustin affirme qu'au V[e] siècle les Romains appelaient encore frères leurs cousins germains.

(1) Voyez ALZOG, *Histoire universelle de l'Église*, traduction Goschler et Audley, I, *Vie et travaux de Jésus-Christ*, § 34, 118, note 8; — KUHN, *les frères de Jésus*, dans l'*Annuaire de théologie et de philosophie chrétienne*, III, 5-119; — SCHLEYER, *Nouvelles recherches sur l'Épître de S. Jacques, et surtout sur les frères de Jésus*, dans le *Journal de Théologie*, IV, 1-116, Frib.

(2) Salomé signifie Pacifique. — Voyez sur ce personnage CALMET, *Dictionnaire de la Bible*, article *Marie Salomé*; — TILLEMONT, *Mémoires*, S. Jacques le Mineur, article 1.

lomé, mère de S. Jacques le Majeur et de S. Jean l'Évangéliste. S. Épiphane affirme que sa sœur se nommait Marie (1). L'Évangile dit en effet que le Sauveur avait plusieurs *sœurs* ou cousines germaines. (2)

VII.

S. ZACHARIE ET SAINTE ÉLISABETH.

Nous avons rapporté dans ce volume les relations principales de Marie avec ces deux saints personnages (3) auxquels elle était unie par les liens du sang. Nous avons raconté avec quelques détails la visite qu'elle leur fit avant la naissance du Fils de Dieu et rapporté les opinions des savants sur le lieu de leur résidence, que le récit évangélique place dans les montagnes de la Judée.

(1) Voyez S. Épiphane, *Antidote contre les hérésies*, hér. 78, ch. 8. — Nous avons rapporté sur ces deux sœurs ce qui nous a paru le plus probable. L'absence de documents sur ce point ne permet pas d'arriver à des résultats incontestables.

(2) Voyez S. Matthieu, xiii, 55 ; — S. Marc, vi, 3.—C'est à tort qu'on dit que le mot sœur ne signifiait jamais parente. — Voyez Huré, *Dictionnaire de philologie sacrée*, art. *Soror*.

(3) Une très ancienne tradition donne lieu de croire que Zacharie fut mis à mort par ordre d'Hérode. (Voyez Tillemont, *Mémoires*, S. Jean-Baptiste, note v, sur la mort de Zacharie.)

Les traditions locales, si elles sont bien conservées, porteraient à croire que le séjour de Zacharie et d'Élisabeth était où l'on trouve maintenant le village de Saint-Jean-du-Désert (1). Le P. de Géramb a recueilli ces pieux souvenirs avec le plus grand soin :

« Le village de Saint-Jean est éloigné de deux lieues de Jérusalem..... L'endroit de la maison où naquit S. Jean-Baptiste se trouve dans l'église même. On y a construit un sanctuaire semblable à la plupart de ceux qu'on voit en Palestine. On y descend par un escalier de marbre, et l'on arrive à un autel où les bons Pères vont chaque jour dire la messe. Ce sanctuaire est entouré de magnifiques bas-reliefs représentant la naissance du saint Précurseur, le baptême de Jésus-Christ et sa mort. Au milieu, et dans le pavé, est incrusté un marbre rond, également environné de reliefs, et sur lequel on lit l'inscription suivante :

HIC PRÆCURSOR DOMINI NATUS EST. (2)

(1) L'auteur des *Voyages de Jésus-Christ* prétend que ce village est bâti sur l'emplacement de la ville d'Aïn ; mais il ne donne aucune preuve de cette assertion, qui ne se concilie pas avec la proximité de ce village et de Jérusalem.

(2) L'inscription de Bethléem que nous avons citée : *Hic de Maria virgine*, etc., n'existe plus. Un article de M. d'Ault-Dumesnil sur les lieux saints, que nous reproduisons plus loin, nous apprend que les hérétiques l'ont enlevée.

« Les Turcs qui habitent Saint-Jean sont plus méchants que la plupart de ceux qui dominent dans les campagnes des environs de Jérusalem : ils ne laissent échapper aucune occasion de fatiguer les Pères du monastère par leurs vexations ou leurs injustices, et il ne se passe pas une année que ces pauvres religieux n'aient beaucoup à souffrir.

« Non loin du monastère est la vallée des Térébinthes, ainsi nommée à cause du grand nombre de térébinthes qu'elle produit. Elle a cinq ou six cents pas de circuit, et la terre en est fertile. Les montagnes qui la bordent sont couvertes d'oliviers, de grenadiers et de figuiers. C'était là qu'étaient campés les Hébreux commandés par Saül, quand ils furent insultés par Goliath. J'ai vu le torrent dans lequel David ramassa les cinq pierres avec l'une desquelles il terrassa le géant.

« A un quart de lieue est l'endroit connu sous le nom de la Visitation. Il est situé sur le penchant d'une colline, où S. Zacharie et sainte Élisabeth avaient une maison de campagne. La tradition raconte que la sainte Vierge se rendit d'abord à la maison qu'habitait sainte Élisabeth, au village qui porte aujourd'hui le nom de Saint Jean-Baptiste et où est né le Précurseur, mais que n'y ayant pas trouvé sa cousine elle alla à sa maison de campagne.

« Sur l'emplacement de cette maison, sainte Hélène avait fait bâtir une belle église. Il en reste

encore aujourd'hui des ruines considérables, au milieu desquelles s'élèvent de grands arbres dont l'un domine majestueusement tous les autres. En parcourant ces débris, dont l'aspect est véritablement pittoresque, j'arrivai à une chapelle, au fond de laquelle est un autel formé de plusieurs pierres grossièrement placées les unes sur les autres, et j'appris du guide qui me suivait que les religieux de Saint-Jean se rendent là chaque année en pèlerinage, et y célèbrent le saint sacrifice de la messe le jour de la Visitation. Cette chapelle, si toutefois on peut encore lui donner ce nom, est à l'endroit même où sainte Élisabeth rencontra celle qui portait dans son sein le Sauveur des hommes, et à qui l'Esprit saint inspira ce cantique admirable dont les paroles prophétiques, répétées d'âge en âge, retentissent depuis dix-huit cents ans dans toutes les solennités de l'Église chrétienne.

« Je remarquai sur l'autel deux petits vases de terre garnis de fleurs qui commençaient à se flétrir. C'était sans doute l'hommage de quelques pauvres chrétiens de Saint-Jean. Je laissai à mon tour un humble tribut à la mère de Jésus, à ma patronne, à celle dont le nom, devenu le mien au jour de ma profession religieuse, me fut donné comme un gage de grâce et de bénédiction. Je sortis, et, courant çà et là dans les champs des environs, je parvins à ramasser quelques fleurs nouvelles, et j'en formai

un petit bouquet que je déposai respectueusement sur l'autel.

« Toutefois ce que je venais de faire ne suffisait plus aux mouvements de reconnaissance et d'amour que je sentais délicieusement s'élever dans mon cœur. Depuis que je suis religieux je n'ai jamais assisté aux offices de l'Église, surtout dans les jours consacrés à honorer la sainte Vierge, sans que le *Magnificat* ait exalté mon âme, sans qu'il ait éveillé en moi les plus douces pensées, les affections les plus tendres. Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de me demander à moi-même comment des lèvres d'une humble fille, née de parents pauvres, sans science et sans art, ont pu sortir des paroles si grandes, si sublimes, si divines? comment cette Vierge obscure, ignorée, qui jamais ne connut le monde, que le monde ne connut jamais, put savoir et prédire que le monde entier, que toutes les générations non seulement la connaîtraient, mais l'appelleraient heureuse dès lors et dans toute la suite des siècles? Et aux questions que m'inspirait ma surprise je ne voyais, comme je ne vois encore, de réponse que dans les paroles mêmes du cantique de Marie :

« C'est que le Seigneur a regardé l'humilité de « sa servante ;

« C'est que celui qui est tout puissant a fait « pour elle de grandes choses.

« C'est qu'il a signalé la puissance de son « bras et confondu les pensées des superbes. »

« Et dans le ravissement où me jetait un tel prodige, je ne pouvais assez remercier Dieu d'avoir voulu que les hommes de bonne volonté trouvassent dans le *Magnificat* une des plus belles preuves prophétiques de la divinité de cette religion que Jésus-Christ est venu apporter à la terre.

« Mais qui m'eût dit alors qu'un jour j'aurais eu le bonheur de me trouver aux lieux où se trouva Marie, aux ruines de cette maison ignorée, d'où le divin cantique partit pour se répandre jusqu'aux extrémités de l'univers? Ce bonheur me faisait tressaillir. Afin de pouvoir donner un plus libre essor aux sentiments dont j'étais pénétré, je commandai à mon drogman ainsi qu'à mon guide de se retirer pour quelques instants ; et, resté seul, j'entonnai le *Magnificat* d'une voix forte, bien que vivement émue, et le chantai jusqu'à la fin...

« Au sortir de la chapelle de la Visitation nous nous dirigeâmes vers la grotte de Saint-Jean-Baptiste, située à une lieue et demie de là. Mon drogman me fit remarquer une pierre ou quartier de rocher qui attire l'attention des pélerins, parceque, d'après la tradition, le saint Précurseur prêchait souvent en cet endroit à la multitude qui le suivait.

Le désert est aride et stérile. Cependant sur

les montagnes qui l'environnent on aperçoit quelques pauvres villages, un entre autres assez près de la grotte que le saint habitait.

« Cette grotte est dans l'intérieur d'un rocher dont l'abord est scabreux et difficile.

« La grotte a environ douze pieds de long sur huit de large. Les Pères Franciscains vont y dire la messe le jour de la fête du saint. On y voit le lieu marqué où il avait l'habitude de prendre son repos. Au bas est une fontaine dont l'eau est excellente : j'en remplis une bouteille, que j'emportai avec quelques petites pierres du rocher.

« L'endroit où fut le tombeau de sainte Élisabeth (1) se trouve à un quart de lieue de là; il est indiqué par un arbre et quelques pierres. » (2)

(1) Pour la parenté de la sainte Vierge avec sainte Élisabeth, voyez Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, article *Élisabeth*, et Huré, *Dictionnaire universel de philologie sacrée*, article *Élisabeth*. Cet ouvrage fait aussi Marie de Cléophas sœur de la Vierge et mère de Jacques le Mineur, de Joseph (que Calmet appelle José), de Jude et de Siméon, nommés frères du Seigneur. (Voyez Huré, article *Marie*, n° 5.) Il la fait, comme dom Calmet, femme de Cléopas ou Clopas, comme dit le docteur Sepp, un des disciples d'Emmaüs. (Voyez Calmet et Huré, article *Cléophas*.)

(2) Le P. de Géramb, *Pélerinage à Jérusalem et au mont Sinaï*, lettre xxxiv. — On lira aussi avec intérêt les lettres xviii, xix, xx et xxi sur Bethléem, qu'on pourra comparer au chapitre viie de cet ouvrage.

DEUXIÈME APPENDICE.

DE L'ANNÉE DE LA NATIVITÉ.

Il n'entrait pas dans notre plan d'analyser les discussions des savants sur la date précise de la Nativité, que l'Évangile n'indique point. En effet, ces sortes de questions ne peuvent se discuter que dans un livre essentiellement scientifique. Nous nous bornons à reproduire une esquisse rapide de l'historique de la question telle que nous la trouvons dans *l'Histoire de l'Église* du docteur Alzog. On verra que ses conclusions diffèrent de celles du docteur Sepp.

« Dès les temps les plus reculés, les opinions furent diverses à cet égard. Irénée et Tertullien indiquèrent la 41e année d'Auguste (c'est à dire l'an 751 après la fondation de Rome) comme celle du Christ. Clément d'Alexandrie, Eusèbe et Epiphane adoptèrent la 42e année d'Auguste. Denys-le-

Petit (530) fixa par un calcul soigneux et solide l'année de la naissance de Jésus-Christ à l'an 754 après R. f. Mais des recherches plus récentes ont fait généralement admettre l'an 747. En s'écartant ainsi des calculs de Denys (ce qui a eu lieu depuis Bède, et surtout depuis le huitième siècle), on se fonde sur la donnée certaine de la mort d'Hérode, que Josèphe fixe au printemps de 750 à 751. Or, d'après S. Matthieu, la mort d'Hérode n'a dû arriver qu'après la naissance du Christ, et par conséquent le calcul de Denys commence au moins quatre ans trop tard. La seule base certaine que nous fournissent à cet égard les Évangiles est le passage de S. Luc, III, 1, qui date le commencement de la vie publique de Jean-Baptiste de la 15e année du règne de Tibère, et l'endroit où le même évangéliste, II, 1-2, parle du recensement ordonné en Palestine par l'empereur au temps où Quirinus était gouverneur de la Syrie. Il serait facile d'après cela de calculer l'année qu'on recherche, si l'on était certain, ce qui n'est pas invraisemblable, que la date de S. Luc comprend les deux années du règne commun de Tibère et d'Auguste, qui mourut en 767 après. R. f. (d'où 765 + 15 = 780.) Or, Jésus-Christ commença sa vie publique peu après Jean-Baptiste, âgé de trente ans, au rapport de S. Luc, III, 23 (780 — 30 = 750). Telle serait l'année la plus probable de sa naissance. Pour fortifier cette

opinion, on a rappelé les calculs astronomiques d'après lesquels, longtemps avant et après Jésus-Christ, la Pâque n'a pu tomber un jeudi qu'en 784. Mais Jésus-Christ célébra la dernière Cène dans sa trente-quatrième année, d'après l'opinion commune (car Irénée seul prétend que Jésus-Christ a vécu quarante ans), et il la célébra précisément un jeudi, ce qui nous ramène à l'an 750. Mais qui peut méconnaître qu'il y a encore bien de l'incertitude dans les diverses données de ce dernier calcul? et combien l'incertitude augmente, combien les difficultés deviennent insolubles quand on veut déterminer le mois et le jour de la naissance de Jésus-Christ? (1) Quant à la vie publique de notre Seigneur, on peut conclure avec assez d'assurance des saints Évangiles que la durée en fut de trois années. » (2)

(1) « Sepp, ajoute le docteur Alzog, a cherché à prouver par des calculs frappants que le jour de la nativité de notre Seigneur doit être l'an de Rome 747.

(2) Alzog, *Histoire universelle de l'Église*, trad. Goschler et Audley, *Vie et travaux de Jésus-Christ*, § 33.

TROISIÈME APPENDICE.

BETHLÉEM.

Nous avons cité quelques pages de Châteaubriand sur la ville célèbre qui vit naître le Sauveur ; mais nous avons pensé qu'on serait bien aise de comparer le récit du poète voyageur avec une narration beaucoup plus récente que nous devons à M. d'Ault-Dumesnil :

« Pour suivre l'ordre dans lequel se sont accomplis les faits miraculeux dont le souvenir demeure attaché au sanctuaire que nous aidons ici le lecteur à se représenter fidèlement, nous le conduirons d'abord à Bethléem. Du sépulcre au berceau du Sauveur il n'y a que deux petites heures de marche à cheval. Chemin faisant on passe devant un grand couvent de Caloyers, entouré d'oliviers, appelé le couvent de Saint-Élie. On aperçoit ensuite, à droite, le dôme du tombeau d'un santon, élevé par les

Turcs, et qui porte improprement le nom de tombeau de Rachel, sans doute parcequ'il occupe, sur le territoire de l'ancienne Rama, la place du monument dressé par Jacob sur le sépulcre de la mère de Joseph et de Benjamin. L'aspect de la ville où naquit le divin Fils de Marie contraste avec celui que présentent les lieux témoins des douleurs de la Passion : une végétation dont la verdure réjouit l'œil remplace autour de Bethléem la stérilité qui environne Jérusalem. Aussi la patrie de David s'appela-t-elle d'abord Ephrata, — fertilité, — avant de se nommer Bethléem. Cette petite ville, construite sur un monticule qui domine une vallée, n'est aujourd'hui qu'un amas de masures arabes. Le couvent des religieux de l'ordre de Saint-François, qui veillent à la garde du saint berceau, offre une masse imposante de bâtiments, dont l'apparence extérieure a quelque chose de celle d'une forteresse; il tient par une cour fermée de hautes murailles à l'église, qui, en dépit des destructions et des réparations qu'elle a subies depuis son érection primitive par sainte Hélène, conserve des marques architectoniques de son origine constantinienne. Les deux rangs de colonnes corinthiennes qui ornent la belle et spacieuse nef remontent évidemment à cette date. La remarquable charpente de l'église, avec sa couverture de plomb, provient d'une restauration exécutée au quinzième siècle ;

commencée en 1478 par un religieux d'une illustre famille napolitaine, elle a été achevée aux frais du duc Philippe de Bourgogne, dont le cœur a été déposé près de la dépouille mortelle de Godefroy de Bouillon, dans l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. Cette nef est séparée des trois autres branches de la croix latine, que forme l'église de Bethléem, par un mur élevé en face du chœur. C'est la barbarie schismatique, usurpatrice des monuments témoignages de la foi catholique de Constantin, qui a détruit ainsi l'unité de cette œuvre de la piété de sa mère. Les murs offrent des restes des mosaïques, accompagnées de passages de l'Évangile tracés en caractères grecs et latins, qui les ornaient autrefois. Sous le chœur est placée la chapelle souterraine, taillée irrégulièrement dans le roc pour renfermer l'étable et la crèche sanctifiées par la naissance de notre Rédempteur.

« La place où le Verbe s'est fait chair, pour habiter parmi nous, était marquée, quand nous avons eu l'ineffable bonheur de nous y humilier dans la prière, par une étoile d'argent, qui rappelait celle des rois mages, et sur laquelle on lisait :

HIC DE VIRGINE MARIA JESUS CHRISTUS NATUS EST.

« Le vol récent de ce gage latin des droits des catholiques à la possession des lieux saints est le

plus audacieux des attentats profanateurs commis par les Grecs schismatiques. Les parois et le pavé de cette grotte, qui n'est éclairée que par la lumière des lampes que la main de la dévotion y entretient perpétuellement, sont revêtus en marbre, et cet hommage à la sainteté de ce lieu vénéré est attribué à sainte Hélène. L'emplacement de la crèche est au dessous du niveau de la grotte, et on y descend par deux degrés. Les sentiments et les pensées qui surabondaient dans notre esprit ne nous ont permis que d'entrevoir quelques tableaux, qui sont au nombre des ornements de ce sanctuaire, et qui nous ont paru appartenir aux écoles italienne et espagnole. On ne saurait rendre quelque chose de l'émotion dont on est saisi qu'en disant, comme a dit le P. Néret dans une de ses lettres si bien appelées édifiantes : « Cela excite en votre âme des choses qui se font beaucoup mieux sentir qu'on ne peut les exprimer. » (1)

(1) D'Ault-Dumesnil, *Question des lieux saints*, dans le *Correspondant*, XXVI, 183-184.



TABLE.

Pages.

Plan général de la Bibliothèque d'une Femme Chrétienne. v

Ouvrages de l'auteur. vi

Dédicace. vii

Préface. ix

Introduction. 1

Livre premier. 43

Chapitre premier. — Annonciation de la naissance du Précurseur. 45

Chap. II. — Annonciation de l'Incarnation du Verbe. 54

Chap. III. — La Visitation. 93

Chap. IV. — Naissance du Précurseur. 106

Chap. V. — Songe de Joseph. 114

Chap. VI. — Naissance du Fils de Dieu. . . . 121

Chap. VII. — La Circoncision. 157

Chap. VIII. — Les Mages. 180

Chap. IX. — Présentation de Jésus-Christ au Temple. 241

Chap. X. — Massacre de Bethléem. 260

Appendices. 275

Premier appendice. — La Sainte Famille. . . 277

Deuxième appendice. — Année de la Nativité. . 308

Troisième appendice. — Bethléem. 311

Publications du Diocèse de Bayeux. 317

Errata. 316

ERRATA.

Page 18, ligne 15 et *passim*, au lieu *d'Israel*, lisez *Israël.*

— 32 — 20, au lieu de : *qu'il a créé la vérité*, lisez *qu'il a créé, la vérité.*

— 59 — 18, au lieu de : *dan*, lisez *dans.*

— 59 — 21, au lieu de : *inadmisible*, lisez *inadmissible.*

— 64 — 2, au lieu de : *maisque*, lisez *mais que.*

— 80 — 26, au lieu de : *e*, lisez *le.*

— 95 — 8, au lieu de : (Rohr). lisez Rohr, *La*, etc.

— 115 — 1, supprimez : *sa fiancée.*

— 121 — 9 et *passim*, au lieu de : *levera*, lisez *lèvera.*

— 137 — 22, au lieu de : *souverain*, lisez *le souverain.*

— 179 — 5, eu lieu de : *infinien*, lisez *infini engage.*

— 197 — 29, au lieu de : *dévança*, lisez *devança.*

— 198 — 13, au lieu de : *dégré*, lisez *degré.*

— 205 — 8, au lieu de : *ses*, lisez *ces.*

— 209 — 15, au lieu de : *Parthes*, lisez *Parthes* (1).

— 212 — 31 et 32, au lieu de : *jusement*, lisez *justement.*

— 248 — 26, au lieu de : *pélérinage*, lisez *pèlerinage.*

PUBLICATIONS DU DIOCÈSE DE BAYEUX.

M. l'abbé André, professeur de Rhétorique, au petit séminaire de Villiers, collaborateur de *l'Université catholique* et des *Annales de Philosophie chrétienne*.

— *Moïse révélateur.*

— *Essai sur l'Origine des idées,* trad. de Rosmini.

M. l'abbé Collard, prêtre de Bayeux, aumônier du Lycée d'Alençon.

— *Du Bonheur.*

— *Le Bon Instituteur.*

— *La Religion dans les Colléges.*

M. l'abbé de Valroger, chanoine de Bayeux, collaborateur de *l'Ami de la Religion* et de la *Revue de l'Enseignement.*

— *Études sur le rationalisme.*

— *Crédibilité de l'Histoire Évangélique,* trad. de Tholuck.

M. l'abbé Hébert-Duperron, prêtre de Bayeux, professeur de philosophie au collége de Valognes, licencié ès-lettres, collaborateur de l'*Université catholique* et des *Annales de philosophie chrétienne.*

— *Des Mythes prétendus de l'Ancien Testament.*

— *Des Traditions étrusques.*

— *De la Théodicée chrétienne.*

— *De l'Harmonie de l'Église et de la Synagogue.*

— *Du Communisme.*

— Et autres travaux insérés dans les *Annales de Philosophie chrétienne* et dans l'*Université catholique.*

M. l'abbé Furon, chapelain du Bon-Sauveur.

— *Œuvres complètes de Mgr Wiseman,* trad. avec la collaboration de MM. de Valroger et André.

— Différents ouvrages trad. de Carpenter, de Moore, de Lingard, de Keith, de Milner, de Morris, publiés par M. Migne.

M. l'abbé Laffetay, chanoine de Bayeux, docteur ès-lettres, collaborateur de la *Revue de l'Enseignement.*

— *Préceptes de Rhétorique.*

M. l'abbé Mabire, prêtre de Bayeux, professeur de Philosophie dans l'institution de M. l'abbé Poiloup.

— *Philosophie de Thomas Reid.*

— *Esquisse de Philosophie morale,* trad. de Dugald-Stewart.

— *Histoire des Dogmes chrétiens,* trad. de Klee.

M. Alphonse de Milly, collaborateur des *Annales de philosophie chrétienne*, de *l'Université catholique* et de *l'Ordre et la Liberté.*

— *Revue des Romans contemporains.*

— *Causeries du soir* (sous presse).

— *Œuvres apologétiques*, trad. de Brunati.

M. l'abbé Noget-Lacoudre, supérieur du Séminaire de Sommervieu, Membre de l'Institut des Provinces.

— *Institutiones Philosophicæ,* ad usum Seminarii Bajocensis.

— *Dictionnaire de philosophie catholique,* publié avec la collaboration de MM. André, Chassay, De Valroger, Duperron, Hébert, Laffetay, Laurent, Lecoq, A. de Milly, Tapin. — 4 vol. in-4°. — (Le 1er volume paraîtra prochainement chez M. Migne).

— *Mémoire lu à la* XVIe *session du congrès scientifique de France.*

